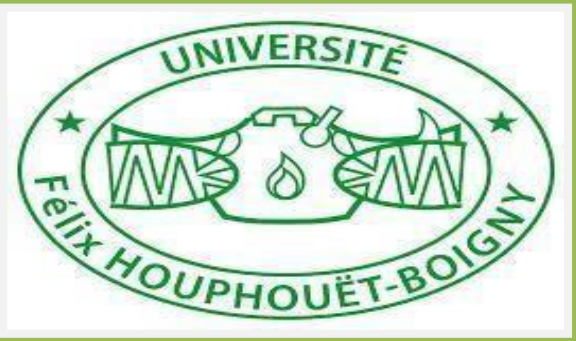


ACTES DU COLLOQUE ABILANG 4 - 2021

Hors série N0 1

Octobre 2022

www.ltml-ufhb.org

LtmL

ISSN 1997- 4256

ACTES DE COLLOQUE

4ème édition du Colloque International ABILANG,
portant sur le thème :
« Langues Africaines : Description, Application et Innovation »,
tenue du 18 au 20 novembre 2021,
à Taabo (Côte d'Ivoire).

2021

4ème Colloque International ABILANG : *du 18 au 20 novembre 2021 à Taabo (RCI)*

Thématique :

LANGUES AFRICAINES : DESCRIPTION, APPLICATION ET INNOVATION

Cette 4ème édition vise 4 objectifs :

- Faire le bilan de la description des langues africaines.
- Évaluer le degré d'application des langues aux services et produits proposés aux peuples africains.
- Vérifier l'étendue de l'innovation technologique dans les langues africaines.
- Encourager l'usage de posters pour communiquer et vulgariser les résultats des recherches.

Le premier objectif a trait aux recherches scientifiques ciblant les langues africaines (désormais LA). C'est le domaine de la linguistique descriptive, d'une manière générale. Pour la réalisation de cet objectif, les questions résiduelles qui demeurent dans les domaines de la phonologie, la morphologie, la syntaxe ou la sémantique seront appréhendées avec les nouvelles approches théoriques et interprétatives.

Le deuxième concerne le degré d'instrumentalisation de ces langues. On vérifiera ainsi, si des manuels didactiques (syllabaires, grammaires pédagogiques, lexiques spécialisés, dictionnaires, etc.) y sont disponibles et si on y a recours dans l'élaboration des programmes scolaires, et dans la confection des curricula de formation. Dans cette perspective, l'implication des LA dans l'enseignement/apprentissage comme médium (d'enseignement) ou matière (enseignée) sera évaluée. La problématique de leur recours dans l'alphabétisation et de leur prise en compte dans le traitement des pathologies du langage sera abordée. Cet axe traitera aussi de la formation des handicapés auditifs.

Le troisième appréciera l'étendue de l'innovation technologique visant les LA. Les types d'innovation effectués ou en projet seront évoqués. Les débats porteront aussi sur les didacticiels d'apprentissage et la configuration des outils électroniques en LA. L'innovation, ici, concerne aussi les terminologies (sciences fondamentales, sciences exactes, sciences appliquées, sciences de la santé, sciences humaines, techniques, littératures, arts, etc.)

Le quatrième permettra aux chercheurs de mieux rendre compte des résultats de leurs recherches à la société, en les présentant en des termes accessibles. C'est un objectif qui intéresse les béotiens (profanes) en général, et les ONG en particulier. Le but, ici, est de les amener à y adhérer pour s'en approprier (en vue de les expérimenter/ réaliser) pour le développement social, économique, et environnemental de leurs communautés.

Axe 1 : Description des Langues Africaines (désormais LA)

- Aspects phonologiques,
- Aspects morphologiques,
- Aspects syntaxiques
- Aspects sémantiques/pragmatiques

Axe 2 : Application des LA

- Les LA comme médium de l'enseignement/apprentissage
- L'implication/usage des LA dans l'alphabétisation, le traitement des pathologies du langage, dans les services étatiques (administration, justice), les centres de santé, etc.
- Les langues signées.
- Élaboration d'outils/manuels didactiques en LA
- La standardisation des LA : théories et pratiques.

Axe 3 : Innovation Technologique

- Didacticiels d'apprentissage des LA
- Configuration d'outils électroniques (par exemple, implémentation de Windows) en LA.
- Traduction / interprétariat en LA
- Terminologies en LA

Axe 4 : Élaboration de Posters pour présenter des résultats sur les thèmes suivants :

- LA en danger (bɛrɛ, bɛtine, éga, kouzié, siti, etc.)
- Alphabétisation
- Langues signées[1] (mal/non entendants, mal/non-voyants)
- Pathologies du langage
- Didacticiels

Pour le Comité Scientifique du Colloque
Le Directeur d'ABILANG
BOGNY Yapo J.

[1] Nous y incluons pour l'occasion le braille.

Les Commissions du Colloque

Coordonnateur : BOGNY Yapo Joseph

PCO : VAHOU Kakou Marcel

Secrétariat

Secrétaire : LOUA Kouassi Cyrille

Secrétaire Adjoint : BOHOUSSOU Louis Charles Kouadio Kouamé

Membres : KPAMI Boni Carlos Mozer

AKPOUÉ Kouamé Josué

Logistique, Hébergement et Transport

Responsable : ALLOU Allou Yannick

Membres: KOFFI Koffi

ADJOUMANI Kouadio Eric

KOUASSI YEBOUA Vincent

KONAN N'Guessan Bertiel

Communication Presse

Responsable : KOUAMÉ Fréjuss

Membres: DJADJI Nadia

MOLOU Kouassi Ange Aristide

Accueil et Inscription *:*

ANDRÉDOU Assouan Pierre

KESSIE-OUATTARA Diane Laure

Finances

KROUWA Stéphanie Tanoa

KOUAKOU N'Guessan Gwladys

Restauration:

AHATE Tamala Louise

BROUH-ABENIN Sosthène

Le Comité Scientifique du Colloque

Jérémie KOUADIO N'GUESSAN, Université Félix Houphouët-Boigny
COULIBALY Adama, Université Félix Houphouët-Boigny
Mahamane Laoualy ABDOULAYE, Université Abdou Moumouni
Enoch Oladé ABOH, Universiteit van Amsterdam
Camille Roger ABOLOU, Université Alassane Ouattara
ADJOUA Rith Pascal, Université Félix Houphouët-Boigny
Firmin AHOUA, Université Félix Houphouët-Boigny
Jeffrey HEATH, University of Michigan, Ann Arbor
EKOU Williams Jacob, Université Félix Houphouët-Boigny
Hilda Judith KOOPMAN, ULCA
Laré KANTCHOA, Université de KARA
Jérôme KOUASSI, Université Félix Houphouët-Boigny
KOUDOU Opadou, ENS (Côte d'Ivoire)
MALGOUBRI Pierre, Université Ouaga I Pr Joseph KI-ZERBO
Maarten MOUS, Universiteit Leiden
Léa Marie Laurence N'GORAN-POAME, Université Alassane Ouattara
Tchaa PALI, Université de Kara
ABOA Abia Alain Laurent, Université Félix Houphouët-Boigny
KOUAMÉ Koia Jean Martial, Université Félix Houphouët-Boigny

Sommaire

Langues Africaines ; Description, Application et Innovation : une Introduction ……3
J. Yapo Bogny

Pour une sémantique formelle componentielle : Introduction à la sémantique néo-componentielle ……5
AKPOUÉ K. Josué

« Instead » et « rather » : valeurs systémiques différentielles en Anglais contemporain …..27
AMADOU Kouamé Ali

Typologie des morphèmes aspecto-modaux de l'ébrié ……...38
Bertiel Konan N'GUESSAN
Koffi KOFFI

Quelques aspects morphosyntaxiques des termes de la Faune et de la Flore en Akyé , langue Kwa de Cote d'Ivoire ……..50
AHOUNDJO-DELLA Achi Rita Alexise

Phonetico-phonological distortions of Yacouba by Moore schoolchild ……73
HOUMEGA Munseu Alida-GOZE

Le statut du morphème kɔ̀ en mɔ́ʤúkrù ……85
Kaul Guy
KPAMI Boni Carlos M.

Regard sur quelques langues locales de Côte d'Ivoire dans les chants de l'armée ivoirienne : cas du chant de la garde républicaine……. 97
KOHOU Chia Flore-Nadia

La pratique des langues maternelles en milieu urbain abidjanais…… 113
KPAMI Boni Carlos Mozer

KROUWA Stéphanie Tanoa

De la signification des noms et pronoms propres ……127
AKPOUÉ K. Josué

Remarques sur la définitude en Baoulé ……145
KOUAKOU N'Guessan Gwladys
AKPOUÉ K. Josué

Didactics of languages and cultures: A catalyst for an individual's personality development ……166
Vierge BAI

Nature et Structure du Verbe dans les Langues Niger-Congo : Première Approche à travers les groupes Kru et Kwa …….184-195
Joseph BOGNY Yapo

Fiche pratique pour l'enseignement de l'AEM en milieu préscolaire : Cas du baoulé agba de Bocanda……...…....196 - 210

Koffi Kouman Simon KOUASSI & Amenan Eliane ESSY

Langues Africaines ; Description, Application et Innovation : une Introduction

J. Yapo Bogny

Il est possible de situer l'impact de la recherche en linguistique portant sur les langues ivoiriennes à deux niveaux : (i) leur apport à l'avancée des Sciences du Langage et, (ii) leur apport à l'amélioration du quotidien des populations ivoiriennes. La 4ème édition du colloque *Abilang*[1] avait principalement pour objectifs de faire le bilan de la description des langues africaines et évaluer l'application des recherches sur les langues locales.

Le premier objectif a trait aux recherches scientifiques ciblant les langues africaines (désormais LA). C'est le domaine de la linguistique descriptive, d'une manière générale. Pour la réalisation de cet objectif, les questions résiduelles qui demeurent dans les domaines de la morphologie, la syntaxe ou la sémantique ont été appréhendées avec les nouvelles approches théoriques et interprétatives.

C'est dans cette optique que se situent les contributions d'Akpoué présentant d'une part, l'aspect formel de la sémantique néo-componentielle, une approche de la signification linguistique qui, bien que se situant dans le prolongement de l'approche componentielle classique, se départit de celle-ci de sorte à éviter les écueils qui ont conduit à son abandon. Il aborde, d'autre part, la question de la signification des noms propres dans une perspective un peu singulière, dans la mesure où elle prône une ambiguïté de ceux-ci, de sorte que les théories de la désignation rigides et des descriptions définies sont toutes deux fondées pour rendre compte du sémantisme des noms propres. Cela se voit aussi par le fait que la fonction de désignation typique des noms propres peut aussi être assumée par des pronoms. Par ailleurs, les contributions à la connaissance du sémantisme des langues naturelles, en général et ivoiriennes, en particulier, ont porté sur les présuppositions, les TAM et la définitude. Les travaux en sémantique ont aussi porté sur la thématique des TAM (morphèmes de Temps, Aspect et Modalité), de la définitude et des présuppositions. En effet, pour Amadou, la différence principale entre *instead* et *rather* en anglais se situe au niveau de l'existence ou

[1] Abilang : Atelier d'Abidjan pour les langues africaines et la Grammaire Générative.

non de présupposition. Koffi et N'Guessan se sont penchés sur les morphèmes aspecto-modaux de l'ébrié apportant ainsi du grain à moudre dans le cadre des études en typologie des TAM dans les langues naturelles en général et des langues Kwa en particulier. Quant à Kouakou, travaillant conjointement avec Akpoué, elle revient sur l'analyse des déterminants du baoulé ayant trait à l'expression de la définitude. Pour ce qui concerne l'aspect morphosyntaxique, il a concerné le statut réel de certaines unités et/ou leur structure interne. Si Bogny s'est intéressé aux unités appelées verbes dans les langues Niger-Congo abordant tant leur « grammaticale » que leur constitution interne, Kaul et Kpami se sont, eux, attardés sur le morphème kɔ en mɔʤukru, en approchant la question à travers les différents contextes d'apparition de cette unité. Pour finir, Della a passé en revue les procédés de création des termes touchant la faune en akyé ; cela a aussi permis d'analyser la motivation derrière cette nomenclature.

Le deuxième objectif visé par ce colloque a concerné le degré d'instrumentalisation des langues locales. Il a permis de vérifier ainsi, et surtout d'évaluer les avancées dans le domaine de la didactique des langues et explorer des voies peut-être encore sous exploitée. Dans cet ordre d'idées, Houméga traite de l'interférence du substrat dans l'acquisition et l'apprentissage dans une autre langue. Seulement, l'innovation ici est que la langue ciblée n'est pas l'une des langues indo-européennes auxquelles a été habituée la communauté scientifique mais plutôt une langue locale dans le cadre du projet P.E.I. Lasme Bai quant à elle interroge l'apport de la dimension culturelle de la DLC (Didactique des Langues et des Cultures) au développement de l'apprenant en tant qu'individu. Faisant une incursion dans le domaine de la sociolinguistique, Kpami et Krouwa ont évalué diverses stratégies de transmission des langues locales dans le contexte d'hégémonie du français et de l'anglais. Ils ont conclu qu'il y a un regain d'intérêt pour la pratique des langues nationales en Côte d'Ivoire. Leur emboitant le pas, Kohou vérifie, à travers l'usage de chants en langues nationales par la Garde Républicaine, que les langues ivoiriennes sont facteur de paix et de cohésion sociale. Essy et Kouassi proposent, quant à eux, l'enseignement de l'AEM (Activité d'Eveil au Milieu) à la maternelle dans les différentes langues ivoiriennes. Ils en donnent une illustration avec le baoulé. Leur objectif est de voir remplacer la formule « le français est la langue d'enseignement » par « le français et les langues nationales sont les langues d'enseignement » dans la loi d'orientation de l'éducation-formation en Côte d'Ivoire.

Pour une sémantique formelle componentielle : Introduction à la sémantique néo-componentielle

AKPOUÉ K. Josué
Université Félix Houphouët-Boigny, Côte d'Ivoire

Abstract: This article develops the formal aspect of the neo-componential approach to linguistic meanings - an aspect that had not received enough attention in works published up to here on the question. The neo-componential approach is a "revitalization" of the componential analysis that aims to capitalize the advantages of this school while avoiding the reefs that drove to its abandonment. Among these reefs, there is the problem of compositionnality. The classic componential analysis in general – i.e. apart from Jerrold Katz (J. J. Katz et J. A. Fodor, 1963) – said nothing on this fact. It is proposed in this paper that a componential analysis that takes into account the Principle of compositionnality (and that either that either is more formal) is quite possible as soon as (a) one specifies an artificial language for the features and their interpretation and (b) adopts the semantic composition Rule. One of the advantages therefore of this approach, that reconciles formal semantics with the componential analysis, is that it provides a tool permitting to standardize the modelling of the meanings of the linguistic expressions whatever complex they can be.
Keywords: **semantic features, componential analysis, formal semantics**

Résumé : Cet article développe l'aspect formel de l'approche néo-componentielle des significations linguistiques – un aspect qui n'avait pas reçu suffisamment d'attention dans les travaux publiés jusque-là sur la question. L'approche néo-componentielle est une « revitalisation » de l'analyse componentielle qui vise à capitaliser les acquis de cette école, tout en évitant les écueils qui ont conduit à son abandon. Entre autres écueils, il y a le problème de compositionnalité. L'analyse componentielle classique était quasi muette sur ce fait – mis à part les travaux de Jerrold Katz (J. J. Katz et J. A. Fodor, 1963). Il est proposé dans cet article qu'une analyse componentielle qui prenne en compte le Principe de

compositionnalité (et qui plus est formelle) est tout à fait possible à partir du moment où (a) l'on spécifie un langage artificiel pour les traits et leur interprétation et (b) adopte la Règle de composition sémantique. L'un des avantages donc de cette approche qui réconcilie la sémantique formelle avec l'analyse componentielle est qu'elle fournit un outil permettant d'uniformiser la modélisation de la signification des expressions linguistiques quel que soit le niveau de complexité de ces dernières.

Mots-clés : **traits sémantiques, analyse componentielle, sémantique formelle**

Introduction

Cet article fait suite à une série de travaux qui développent une vision nouvelle de l'analyse componentielle : l'analyse néo-componentielle (K. J. Akpoué, 2016, 2021, K. J. Akpoué et N. G. Kouakou, 2018). Pour rappel, l'analyse componentielle/sémique est une approche basée sur l'idée que la signification d'un mot est composée d'unités de sens plus petites (W. H. Goodenough, 1956, B. Pottier, 1964, i. a.)[2]. Elle a été abandonnée par bon nombre de sémanticiens au niveau de l'analyse sémantique des syntagmes et des phrases où le formalisme inspiré par les travaux des logiciens Frege, Tarski ou encore Boole constitue le socle théorique sur lequel les chercheurs se reposent. Le programme néo-componentiel est une invitation à reconsidérer le développement d'une théorie componentielle de la sémantique d'autant plus qu'il est généralement admis que la signification des mots est composite (D. R. Dowty, 1979, G. Ramchand, 2011, i. a.) et que les traits sémantiques continuent d'exister en toile de fond dans la recherche en sémantique, même s'ils ne sont pas placés au cœur de l'appareil théorique. En effet, il fait souvent référence à des traits sémantiques dans les travaux contemporains (D. Adger et G. Ramchand, 2005, I. Heim, 2011, A. Kratzer, 2013, G. Schaden, 2007, i. a.). Les travaux précédents en sémantique néo-componentielle se sont concentrés sur la méthode d'identification des traits sémantiques et relativement peu sur l'interprétation des traits et matrices. L'objectif de cet article est précisément de combler ce "vide" en explorant l'idée d'un langage artificiel, dont les traits

[2] cf. D. Geeraerts (2006, 2010) pour plus de détails.

forment la base du vocabulaire, pour modéliser la signification des expressions linguistiques (voir aussi K. J. Akpoué (2016)).

La section §2 présente les raisons qui motivent l'élaboration d'un système de notation formel pour la sémantique componentielle. La section §3 propose deux pistes possibles dans la recherche d'un langage des traits. La section §4 présente l'application à l'analyse de quelques fragments de langue des systèmes formels proposés. Pour finir la section §5 conclut la discussion.

1 Le besoin d'un système de notation pour la modélisation de la signification

À partir du moment où il est admis que les traits (sémantiques) ne sont rien d'autre que des symboles que le cerveau va associer à une certaine interprétation, il se pose la question du médium à utiliser pour la spécification de cette interprétation. Si la première solution qui s'offre tout de suite est de faire appel au langage naturel, celle-ci n'est pas une option souhaitable à cause des écueils auxquels le chercheur s'expose en faisant cela. D'abord, il semble impossible, en recourant au langage naturel, d'éviter la circularité – c.-à-d. le fait que le sens des mots soit décrit par d'autres mots dont le sens doit lui aussi être décrit. Par ailleurs, le langage naturel est non seulement équivoque (truffé d'ambiguïtés) et il présente également un manque de « transparence », dans la mesure où les mots de deux langues différentes ne sont pas parfaitement équivalents en général. Ce manque de transparence fait donc courir un sérieux risque de perte d'informations (e.g. /blă/ en baoulé n'équivaut ni à "femme", ni à "fille", ni à "femelle" mais à quelque chose comme "féminin")

Pour toutes ces raisons, certains sémanticiens préfèrent utiliser des outils formels (c.-à-d. les ressources de la logique mathématique) pour des raisons similaires à celles qui ont poussé les phonéticiens à rejeter l'orthographe au profit d'un système de notation univoque – l'API : le besoin de spécifier l'interprétation des traits et de leurs assemblages sans la médiation du langage naturel mais plutôt d'une façon qui soit précise, univoque et universelle. Les langages artificiels offrent en l'occurrence une belle alternative, dans la mesure où leur sémantique est fixée une fois pour toutes (i.e. donc univoque et universelle) et ce de façon très précise.

2 Un langage artificiel pour la notation des traits et des matrices sémantiques

Le but de cette section est de proposer un système de notation (en fait deux systèmes de notation alternatifs qui peuvent être vus comme des variantes l'une de l'autre) pour les traits et les matrices. Et tout comme, virtuellement tout système de notation, il peut être défini sous la forme d'un langage artificiel[3]. Par conséquent, les langages artificiels fonctionnel et conjonctiviste des traits définis respectivement dans les sections §3.1 et §3.2 sont juste une façon de standardiser leur forme (D. Adger et P. Svenonius, 2011, G. Gazdar et al., 1988) et de rendre explicite les postulats à propos de la relation qui les lient à leur.s interprétation.s, de sorte à ce que l'interprétation des traits et des matrices soit univoque et précise, pouvant ainsi, par définition, prétendre à une universalité.

2.1 La syntaxe des (traits et des) matrices

La syntaxe délimitant la classe des symboles admissibles comme symboles de traits ou de matrices peut être donnée par la Définition des unités sémantiques (en (1)) :

(1) **Définition** (unités sémantiques)

(i) On désigne par Σ la classe des *unités sémantiques*, des symboles constitués

(a) de symboles appartenant à A, la classe des attributs (notés par des lettres majuscules),

(b) des signes + et –,

(c) de la virgule (i.e. « , ») ou

(d) des crochets (i.e. ouvrant « [» et fermant «] »)

(ii) de telle sorte que Σ est la plus petite classe

(a) si $x \in A$, $\{x, +x, -x\} \subset \Sigma$ (où x, +x et –x sont des traits),

(b) si $x, y \in \Sigma$, [x], [x,y], [y,x] $\in \Sigma$ (où pour tout z, [z] est une matrice),

[3] De même que le l'API qui est un système de notation inventé pour représenter les productions sonores des sujets parlants peut aussi être spécifié sous la forme d'un langage dont le vocabulaire serait composé des symboles phonétiques

La définition en (1), peut paraître trop puissante à priori, puisqu'elle autorise des matrices comme celle-ci [[[[x]]]] où il est possible d'encadrer indéfiniment une unité sémantique. Toutefois, cette expressivité n'est pas un handicap vu qu'elle n'oblige pas à avoir de telles matrices. La syntaxe définie par la Définition des unités sémantiques correspond à la syntaxe générale du langage des traits tel qu'adopté ici. Les variantes LTF et LTC se distinguent au niveau de (ou des) l'interprétation.s qu'ils associent à chaque unité.

2.2 Le langage des traits fonctionnel (LTF)

2.2.1 Rationale du LTF

Le langage LTF est qualifié de fonctionnel parce qu'il repose sur ce qu'on pourrait appeler l'Axiome de l'application de fonction :

(2) **Axiome de l'application de fonction**
Toute composition sémantique est application de fonction.

Selon cette perspective qui est généralement attribuée à Frege (I. Heim et A. Kratzer, 1998), l'interprétation des matrices sémantiques suit la règle (AF) :

(AF) Dans toute matrice, l'interprétation d'un trait appartient au domaine de la fonction dénotée par celle de l'autre trait[4] ; en sorte que l'interprétation de la matrice équivaut au résultat de l'application de la fonction dénotée par l'un des traits à la valeur[5] de l'autre (voir Heim & Kratzer 1998, Pietroski 2005, Roussarie 2017).

Etant donné que les fonctions occupent une place centrale dans le LTF, il convient d'en dire quelques mots. Il est actuellement de coutume de modéliser et de penser les fonctions comme des ensembles de couples satisfaisant une certaine condition (c.-à-d. un sous-ensemble du produit cartésien de deux ensembles) : f est une fonction ssi $\langle x,y \rangle \in f$ implique qu'il n'existe pas de z tels que $z \neq y$ et $\langle x,z \rangle \in f$. C'est la conception des *fonctions-comme-ensembles* (J. Alama et J. Korbmacher, 2018). Mais cette conception est relativement récente. A la base, une fonction est juste un moyen de déterminer une valeur à partir d'une

[4] La matrice est ininterprétable le cas échéant (c.-à-d. elle n'a pas d'interprétation. C'est une anomalie.)

[5] Dans cet article, les termes « interprétation », « dénotation » et « valeur » sont employés de façon équivalente (sans aucune acception théorique hormis celle adoptée ici, à savoir que les traits ont une interprétation).

autre (L. Euler, 1996, H. Plane, sd). Church (1941: 1) écrit à ce sujet : « A function is a rule of correspondence by which when anything is given (as argument) another thing (the value of the function for that argument) may be obtained. »[6]. D'ailleurs sa tentative de proposer un fondement des mathématiques basé sur la notion de fonction (connue sous le nom de λ-calcul) met en lumière le fait que les fonctions sont par nature des objets différents des ensembles. Par ailleurs, il peut même être inadéquat de représenter les fonctions comme des ensembles de couples. Prenons par exemple, le cas des fonctions Φ et Φ' telles que $\Phi x = 2x-1$ et $\Phi' x = x-1+x$. La fonction Φ est un moyen de déterminer une valeur donnée en multipliant une valeur de départ par 2 et retranchant 1 au résultat obtenu. La fonction Φ' quant à elle permet de déterminer une valeur donnée en retranchant 1 à une valeur de départ et ajoutant cette valeur initiale au résultat obtenu dans la première étape. Dans les deux cas, on obtient les mêmes valeurs tant que les valeurs initiales sont identiques. D'un point de vue extensionnel donc, ces deux fonctions sont identiques. Mais en réalité le sont-elles vraiment ? Si on conçoit les fonctions comme des moyens de déterminer des valeurs à partir d'autres valeurs, rien ne dit que Φ et Φ' sont identiques puisque la manière de déterminer les valeurs finales diffère. Ainsi, au lieu de les considérer comme des ensembles (de paires), le lambda-calcul considère les fonctions comme des règles. C'est la conception des *fonctions-comme-règles* (J. Alama et J. Korbmacher, 2018, A. Church, 1941). Cette conception est d'autant plus intéressante qu'elle est intimement liée à la notion de computation qui a prouvé son efficacité dans la modélisation des processus neurologiques dont ceux qui sous-tendent l'activité langagière. Cette activité implique en effet les opérations de discrimination dans la mesure où l'être humain, comme d'ailleurs tous les êtres vivants, a la capacité de discriminer les stimuli qu'il reçoit. Il peut par exemple dire si une lumière qu'il perçoit est de couleur rouge ou non, ... ou pas tellement (J. Feldman, 2006). Cette capacité de catégorisation produit des catégories (conceptuelles). Les catégories peuvent par conséquent être conçues comme des capacités à discriminer les « individus » appartenant à une certaine classe (ou possédant certaines propriétés) des autres. Par exemple, il est possible de ne pas connaître tous les stylos de l'univers (et même du multivers). Mais la signification du mot "stylo"

[6] Les soulignements sont originaux. Cette citation peut être comprise comme suit : « Une fonction est une règle qui lorsque quelque chose est donné (comme argument), une autre chose (la valeur de la fonction pour cet argument) peut être obtenue. »

permet au locuteur de décider, en face d'un objet donné, si cet objet est oui ou non un stylo, ... ou pas vraiment. Ainsi, "stylo" est, d'une certaine façon, associé à une capacité permettant de discriminer entre les entités qui peuvent être classées comme des stylos et celles qui n'en sont pas. En d'autres termes, "stylo" est associé à une catégorie conceptuelle. A leur tour, les catégories conceptuelles peuvent être modélisées au moyen de λ-termes – i.e. de fonctions, au sens du λ-calcul (voir J. Alama et J. Korbmacher, 2018 pour introduction au λ-calcul).

2.2.2 La sémantique du LTF

Pour commencer, nous introduisons la notation des unités sémantiques comme suit :

(3) **Notation** (interprétation des unités sémantiques (1))

Soit T une unité donnée. On désignera par ⟦T⟧ ou ⌜T⌝ le λ-terme (la fonction) assignée à T comme interprétation. Et si ⌜T⌝ = F, écrira T ≔ F.

Il est également utile de définir une relation d'équivalence entre les unités sémantiques.

(4) **Définition** (Equivalence des unités sémantiques)

Soit T et U des unités sémantiques. T et U sont équivalentes ssi ⌜T⌝ = ⌜U⌝. Et dans ce cas, on notera T ≡ U.

L'une des conjectures impliquées par la discussion concernant l'existence de catégories est que toute unité sémantique est interprétée comme une catégorie c.-à-d. modélisable par une fonction qui prend un argument et renvoie un jugement binaire (en simplifiant le tableau). Cela suppose que les objets manipulés par les fonctions appartiennent à des types. En adoptant le langage des types spécifié par les Définitions en (5) et (6), il est possible de définir les jugements binaires renvoyés par les catégories (voir Définition en (8)).

(5) **Définition** (Typ)

(a) 0, b, t, e, sont des types ;

(b) Si a et c sont des types, (a → c) est un type ;

(c) Il n'existe aucun autre type hormis ceux spécifiés en (a) et (b).

(6) **Définition** (Interprétation des types)

(a) X est de type 0 ssi X est un λ-terme ;

(b) X est de type b ssi X jugement binaire (i.e. b peut être aussi compris comme le type des booléens) ;

(c) X est de type t ssi $X = V$ ou $X = F$ (voir Définition en (9) ci-dessous)

(d) X est de type e ssi X est un individu (autrement dit un faisceau de stimuli)[7] ;

(e) Si a et c sont des types, X est du type $a \rightarrow c$ ssi X est une fonction qui prend un argument de type a et renvoie un objet de type c (qui peut donc servir comme argument d'une de type $c \rightarrow \tau$ où τ est un type quelconque).

(7) **Notation**

X_τ désigne le terme X de type τ.

(8) **Définition** (Jugements binaires)

Soit o et n[8] des variables quelconques telles que pour tout type α, (i) $o \neq n$; (ii) o est du type α ssi n est du type α (iii) et pour tout x, x est du type α ssi $x = o$ ou $x = n$ (où α est un type basique).

Le λ-calcul dispose de termes permettant de coder les valeurs de vérité, particulièrement dans un contexte conditionnel – c.-à-d. de coder les énoncés du type si B alors C sinon D où C et D sont des λ-termes et B est un booléen – un terme qui peut se réduire (uniquement) à V (i.e. vrai) ou F (i.e. faux) (voir Définition en (9)).

(9) **Définition** (F et V)

---

[7] En sémantique formelle, il n'y a aucune distinction fondamentale entre individus et entités mais ici, une démarcation est faite : les individus sont des faisceaux de stimuli tandis que les entités sont des catégories.

[8] Intuitivement o représente « oui » et n « non ». Toutefois la définition a pour objectif que o et n soient des variables pouvant prendre n'importe qu'elle valeur à l'intérieur d'un ensemble contenant uniquement deux éléments.

Soit F et V les termes tels que (i) $V \equiv (\lambda x(\lambda yx))$ et (ii) $F = (\lambda x(\lambda yy))$

Permettons-nous, par souci d'une meilleure lisibilité, de noter $\langle x \ldots \rangle$ le λ-terme tel que $C_t \equiv \lambda y_e \langle y_e \ldots \rangle (z_e) = T_t$ ssi l'assertion ou la proposition z … est (intuitivement) jugée vraie. Cela rend possible une définition générale des catégories.

(10) **Définition** (Catégorie conceptuelle)

Soit $\mathbf{cat}_{((e \rightarrow t)\,(e \rightarrow b))}$ un λ-terme donné, $\mathbf{cat}_{((e \rightarrow t)\,(e \rightarrow b))}$ est une catégorie conceptuelle ssi $\mathbf{cat}_{((e \rightarrow t)\,(e \rightarrow b))} = \lambda f_{(e \rightarrow t)} \lambda x_e B_t$.

La fonction **cat** prend un argument qui sert de *filtre* et un argument de type e (c.-à-d. un faisceau de stimuli) puis renvoie une valeur de vérité (soit V soit F), résultat de l'application du filtre à l'argument de type e. D'après les Définitions en (8) et (9), V et T sont également des jugements binaires.

Puisque o et n peuvent prendre des valeurs arbitraires (en l'occurrence V et F[9]) à l'intérieur d'un univers de choix binaires, il est tentant de craindre d'avoir un résultat contre-intuitif. En effet, il est possible d'affecter à o n'importe quelle valeur entre vrai et faux, oui et non, etc. Cependant, d'un point de vue purement computationnel, cela ne pose aucun problème. Supposons en effet, une expérience où les participants doivent décider si le X présenté à l'écran est un oiseau ou pas en pressant soit le bouton vert ou le bouton rouge. Supposons maintenant deux équipes de chercheurs A et B. L'équipe A décide que le bouton vert doit être pressé si X est un oiseau et le bouton rouge, le cas échéant. L'équipe B, à l'inverse, a instruit les participants de presser le bouton rouge si X est un oiseau et le bouton vert le cas contraire. En supposant encore que tous les participants à ces expériences auront les mêmes jugements pour les mêmes objets, il y aura que les résultats des équipes A et B seront identiques. Le choix arbitraire de la valeur pour un jugement binaire donné n'influence nullement le résultat (il peut juste obscurcir son interprétation).

Le mécanisme d'interprétation des unités sémantiques (surtout des unités complexes) dans une perspective fonctionnelle peut être donné par la définition ci-après :

(11) **Définition** (Sémantique du LTF)

[9] Mais le choix aurait pu se porter sur 0 et 1 ; Δ et ∇ ; haut et bas ; $\top$ et $\perp$; etc.

Soit T, U et W des unités sémantiques.

(a) Si T est un trait, $+T \coloneqq \ulcorner T \urcorner$; et $-T \coloneqq (\lambda f_{(e \rightarrow b)} \lambda x_e \neg B_t n_b o_b$ où $B_t = f_{(e \rightarrow t)} x_e)(\ulcorner T \urcorner)$;

(b) $[T] \coloneqq \ulcorner T \urcorner$;

(c) Si $T \equiv [U, W]$ et $\ulcorner U \urcorner$ est du type $(a \rightarrow b)$ et $\ulcorner W \urcorner$ est du type a, $T \coloneqq \ulcorner U \urcorner \ulcorner W \urcorner$;

La Clause (11)(c) de la Définition de la Sémantique du LTF garantit le fait que l'ordre des unités à l'intérieur des matrices n'est pas pertinent.

(12) **Convention de notation alternative des unités sémantiques**

Soit T et U des unités sémantiques. Si $T \equiv U$, alors on pourra écrire T en lieu et place de U.

La Convention de notation alternative des matrices permet de simplifier la notation des matrices. Par exemple, elle permet de réduire la matrice [[[[X]]]] à X puisque d'après les définitions en (4) et (12), $[[[[X]]]] \equiv [[[X]]] \equiv [[X]] \equiv [X] \equiv X$.

2.3 Le langage des traits conjonctivistes (LTC)

2.3.1 Rationale du LTC

Même si le paradigme frégien est largement adopté en sémantique formelle, il existe toutefois une vision alternative de la composition sémantique. Elle repose sur l'Axiome conjonctiviste.

(13) **Axiome conjonctiviste**

Toute composition sémantique n'est que conjonction de prédicats (idéalement) monadiques.

Cette alternative est défendue activement par Pietroski (2005, et subseq.) notamment. Elle combine les propriétés de la logique plurielle initiée notamment par Boole (1984) avec l'analyse néo-davidsonnienne des propositions. Adopter une telle perspective implique d'accepter qu'une unité sémantique donnée puisse avoir plusieurs interprétations

sémantiques. Les interprétations d'une unité sémantique satisfont un ensemble de conditions qui de ce fait caractérisent cette unité.

(14) **Notation** (interprétation des unités sémantiques (2))

Int(x,y) se lit x est une valeur/interprétation de y ou bien y (peut) s'applique.r à x.

LTC est qualifié de conjonctiviste parce qu'il est basé sur l'Axiome conjonctiviste qui induit que le calcul de la valeur sémantique des matrices suit la règle de (C) (cf. Pietroski 2005) :

(C) Pour toute matrice M = [N,O], Int(x,[N, O]) ssi Int(x,[N]) & Int(x,[O]) (Adapté de Pietroski 2005: 44)[10]

2.3.2 La sémantique de LTC

Le changement de perspective induit une redéfinition des notions d'équivalence entre unités sémantiques :

(15) **Définition** (Equivalence des unités sémantiques)

Soit T et U des unités sémantiques. T et U sont équivalentes ssi Int(x,T) ssi Int(x,U). Et dans ce cas, on notera T ≡ U.

Nous introduisons également la notation en (16) et la Définition en (17).

(16) **Notation**

Pour toute entité x parmi les D, on note x′ l'entité des D telle que $x' = x$ ou alors $x' = \langle a_1,...,a_n \rangle$ (avec $2 \geq n \geq 1$) et $x = a_n$ ssi $n = 1$ et a_n n'est pas spécifié; et $x = a_1$ ssi $n = 2$ et a_n est spécifié.

(17) **Définition** (Spécification)

---

[10] Il arrive des cas où on a Int(x,[N,O]) ssi Int(x,[N]) & Int(⟨y,x⟩,[O]) (dans le cas des structures argumentales). C'est aussi un pilier de la proposition de Pietroski. Il est possible de reformuler (C) en (C′) :

(C′) Pour toute matrice M = [N, O], Int(x,[N, O]) ssi Int(x,[N]) & Int(x′,[N]) où $x' = x$ ou bien il existe un couple $x' = \langle a,b \rangle$ où $x = a \vee x = b$.

Pour tout x parmi les D, x est spécifié ssi il existe un y et un z donnés parmi les D et des entrées F et G tels que (i) Int(y,F) & Int(z,G) ; (ii) x est un composant de z (iii) et $x = y$.

Etant donné l'existence parmi les D de couples d'individus, il est possible de définir une relation de composition qui relie un individu donné à une séquence de n individus.

(18) **Définition** (Composition)

Soit $y = \langle x_1,...,x_n \rangle$ (où $2 \geq n \geq 1$) et x des individus parmi les D, x compose y ssi $x = x_i$ (où $2 \geq i \geq 1$).

Les règles d'interprétation des unités sémantiques (surtout des unités complexes) dans la perspective conjonctiviste sont résumées dans la définition ci-après :

(19) **Définition** (Sémantique du LTC)

On désigne par D les individus/entités tel.le.s que pour toute matrice ou attribut T et toutes entrées U et W,

(a) Int(x, + T) ssi Int(x,T) ; et Int(x,–T) ssi ¬Int(x,T) ;

(b) si U ≡ [W], Int(x,U) ssi Int(x,W) ;

(c) si T ≡ [U,W], Int(x,[U,W]) ssi Int(x,[U]) & Int(x′,[W]) ou bien Int(x,[W]) & Int(x′,[U]).

La Clause (19)(c) de la Définition de la Sémantique du LTC, tout comme la Clause (11)(c) avant elle, garantit le fait que l'ordre des unités à l'intérieur des matrices n'est pas pertinent.

2.3.3 Les valeurs de vérité

La Définition de la Sémantique du LTC en (19) fait de cette variante du langage des traits un système adapté à une sémantique non-vériconditionnelle à priori. Mais en réalité, elle lui donne la puissance expressive suffisante pour s'adapter aussi bien à une sémantique anti-vériconditionnelle comme celle prônée par Pietroski (2005b; 2011; 2018). Dans le cas d'une sémantique vériconditionnelle, il suffira juste de définir un ensemble de *valeurs de vérité*. La Définition en (20) en est un exemple.

(20) **Définition** (Valeurs de vérité)

On désigne par V les couples de la forme ⟨z,F⟩ où F est une entrée et z est parmi les D. Ces couples sont tels que pour tout x et toute entrée F et G, ⟨x,F⟩ est l'un des V ssi Int(x,F). t et f sont parmi les D les objets tels que :

(a) Int(t,[F,G]) ssi il existe au moins un couple ⟨x,F⟩ et un couple ⟨x′,G⟩ parmi les V ;

(b) Int(f,[F,G]) ssi ¬Int(t,[F,G]).

2.4 La définition des traits

Le langage des traits, que ce soit dans sa version fonctionnelle que dans sa version conjonctiviste, ne prédéfinit pas tous les attributs possibles. Il contraint juste la façon de les noter et de les assembler dans une matrice de sorte à systématiser la détermination de l'interprétation des matrices à partir de celle des traits. En pratique donc, il est possible et généralement souhaitable de définir explicitement les traits invoqués en spécifiant/explicitant l'interprétation à laquelle ils sont censés être rattachés; comme cela se fait d'ailleurs (I. Heim, 2011, A. Kratzer, 2013, G. Schaden, 2007).

2.5 La composition sémantique

Malgré la présentation du le langage des traits qui formalise l'interprétation des matrices, une question demeure : comment déterminer la signification des syntagmes à partir de celles des mots. Autrement dit, comment la sémantique néo-componentielle rend-elle compte du Principe de compositionnalité ?

(21) **Principe de compositionnalité**

La signification d'une unité complexe dépend de la signification de ses constituants.

Toutefois ce n'est pas une question difficile à résoudre étant donné que Principe de compositionnalité supppose l'existence d'un mécanisme interne à la grammaire et qui permet de générer la signification des expressions complexes à partir de celles de leurs constituants. Pour ce qui nous concerne ici, il nous suffit juste de poser la règle suivante :

(22) **Règle de composition sémantique**

Si C est une expression linguistique complexe telle que {A, B} est l'ensemble de ses constituants, SEM(C) = [SEM(A), SEM(B)].

Cela semble être le postulat le plus simple qui puisse être fait à cet effet. Il traduit l'idée que l'interprétation d'un syntagme commence par la création d'une matrice formée à partir de la matrice sémantique des constituants immédiats de ce syntagme. Cette idée n'est pas nouvelle en soi : Collins & Stabler (2016) proposent un mécanisme similaire.

3 Application à quelques fragments de langue

Dans cette section, il s'agira de montrer comment définir un système formel pour la notation et l'interprétation des traits et des matrices permet de modéliser la signification au-delà du mot de façon analogue à celle des entrées lexicales. Par souci de place, la présentation se limitera ici aux phrases à verbe intransitif mais l'on pourra noter que la modélisation proposée ici pourra, sans grande difficulté, être appliquée aux cas de polyadicité.

Le langage des traits est un moyen de modéliser précisément la signification des expressions linguistiques. Cela suppose qu'il intervient en aval de l'analyse sémantique ; là où les traits ont préalablement été identifiés. Considérons la phrase en (23) en supposant qu'elle a la structure en (24) :

(23) *Ali chante.*

(24) {Ali, chante}

La Convention d'abréviation des matrices autorise de définir en (19), (20) et (21), dans le langage LTF, les traits ALI, CHANT et PREM tels que SEM(Ali) = [ALI] et SEM(chante.r) = [PREM,CHANT].

(25) ALI est le trait tel que ALI $:= \lambda x_e \langle x_e$ est l'unique individu dont les marqueurs correspondent à $\mu_{ali} \rangle_t$[11]

[11] L'hypothèse des marqueurs reprend d'une certaine façon la théorie des descriptions définies (T. Burge, 1973 i.a. B. Russell, 1905). Elle peut aussi être rapprochée de l'approche de Montague (1973) dénote l'ensemble des prédicats satisfaits par le nom et repose sur l'idée que l'identification se fait, comme pour les logiciels de

(26) CHANT est le trait tel que CHANT $\coloneqq \lambda x_e \langle x_e \text{ chante} \rangle_t$.

(27) PREM est le trait tel que PREM $\coloneqq \&_{((e \to t)((e \to t)(e \to t)))} \equiv \lambda f_{(e \to t)} \lambda g_{(e \to t)} \lambda x_e \wedge (fx)(gx)$[12]

D'après la Règle de Composition sémantique, SEM({Ali, chante}) = [[ALI],[PREM,CHANT]]. Or d'après la Clause (11)(c),

[PREM,CHANT] $\coloneqq$ $(\ulcorner \text{PREM} \urcorner_{((e \to t)((e \to t)(e \to t)))} \ulcorner \text{CHANT} \urcorner_{(e \to t)})_{((e \to t)(e \to t))}$

$\coloneqq$ $(\lambda f_{(e \to t)} \lambda g_{(e \to t)} \lambda x_e (\wedge (f_{(e \to t)} x_e)(g_{(e \to t)} x_e))_t (\lambda y_e \langle y_e \text{ chante} \rangle_t)$ (par α-renommage)

$\coloneqq$ $\lambda g_{(e \to t)} \lambda x_e (\wedge (\lambda y_e \langle y_e \text{ chante} \rangle_t x_e)(g_{(e \to t)} x_e)_t$ (i.e. par β-conversion)

$\coloneqq$ $\lambda g_{(e \to t)} \lambda x_e (\wedge \langle x_e \text{ chante} \rangle_t (g_{(e \to t)} x_e)_t$ (i.e. par β-conversion)

D'après la Clause (11)(b), [ALI] $\coloneqq \ulcorner \text{ALI} \urcorner_{(e \to t)} = \lambda x_e \langle x_e$ est l'unique individu dont les marqueurs correspondent à $\mu_{ali} \rangle_t$. Et d'après la Clause (11)(c),

[[ALI],[PREM,CHANT]] $\coloneqq$ $\ulcorner [\text{PREM,CHANT}] \urcorner_{((e \to t)(e \to t))} \ulcorner [\text{ALI}] \urcorner_{(e \to t)}$

$\coloneqq$ $(\lambda g_{(e \to t)} \lambda x_e (\wedge \langle x_e \text{ chante} \rangle_t (g_{(e \to t)} x_e)_t)(\lambda y_e \langle y_e$ est l'unique individu dont les marqueurs correspondent à $\mu_{ali} \rangle_t)_t$ (i.e. par α-renommage)

$\coloneqq$ $\lambda x_e (\wedge \langle x_e \text{ chante} \rangle_t ((\lambda y_e \langle y_e$ est l'unique individu dont les marqueurs correspondent à $\mu_{ali} \rangle_t) x_e)_t)_t$ (i.e. par β-conversion)

---

reconnaissance biométrique, en fonction d'un ensemble d'indices spécifiques. Il ne s'agit pas d'encoder exactement toutes les propriétés de l'individu mais de se référer à certaines d'entre elles de façon prise, en sorte qu'il est possible de connaître le nom de quelqu'un, de l'avoir même en face mais de ne pas savoir exactement qui c'est – en se rappelant juste qu'elle nous est familière. Cela rejoint l'hypothèse des méthodes d'identification (M. Aloni, 2001, M. Aloni et A. Port, 2015) qui autorise qu'un individu nous paraissent à la fois connu et inconnu. Voici à ce propos, ce qu'écrit Owusu (2019: 272) : « The ignorance is not about all methods of identification for the referent, but for the essential one in that particular context. »

[12] Où $\wedge$ est le λ-terme qui correspond à l'opérateur logique de conjonction. Il est défini généralement comme suit : $\wedge \equiv \lambda p_t \lambda q_t (p_t q_t p_t)$ de sorte que si (i) p=F, ∧=F quel que soit q (Preuve : si p=F, on a ∧Fq = FqF = F en vertu de (9)) (ii) et si p = T, ∧=T ssi q=T (Preuve : si p=T et q=T, on a ∧TT = TTT = T. Mais si p=T et q=F, on aura ∧TF = TFT = F en vertu de (9)). Pour une définition alternative, voir Curry (1941).

$:= \quad \lambda x_e(\wedge\langle x_e \text{ chante}\rangle_t\langle x_e$ est l'unique individu dont les marqueurs correspondent à $\mu_{ali}\rangle_t)_t$ (i.e. par β-conversion)

Une modélisation employant le langage LTC est également possible. Il suffit, pour cela, de définir les traits ALI et CHANT tels que SEM(Ali) = [ALI] et SEM(chanter) = [CHANT].

(28) CHANT est le trait tel que Int(x,CHANT) ssi x chante.

(29) ALI est le trait tel que Int(x,ALI) ssi x = Ali.

D'après la Règle de composition sémantique, SEM({Ali, chante}) = [[ALI], [CHANT]]. D'après la Clause (19)(c),

(30) Int(x,[[ALI],[CHANT]])

ssi Int(x,[ALI]) & Int(x′,[CHANT]) ou bien Int(x,[CHANT]) & Int(x′,[ALI])

ssi Int(x,ALI) & Int(x′,CHANT) ou bien Int(x,CHANT) & Int(x′,ALI) (d'après la Clause (19)(b))

ssi x = Ali et x chante (puisque CHANT n'est pas satisfait par des couples, x′ = x d'après la Notation en (16)).

Les deux variantes du langage des traits parviennent donc à traduire l'intuition principale concernant la signification de « Ali chante. ». Par ailleurs, en adoptant, pour (23) une structure un peu plus en phase avec la théorie syntaxique actuelle (voir (31)), il est même possible de contempler la quintessence de la proposition de Pietroski (2005). En effet, suivant l'analyse actuelle les sujets sont insérés à niveau externe au constituant verbal au sens stricte – i.e. radical verbal + objet (cf. e.g. A. Kratzer, 1996) – par une *tête* qui va lui assigner son thêta-rôle *agent*.

(31) {Ali, {v, chante}}

Il faut donc supposer que v qui est un verbe léger en l'occurrence phonétiquement vide a une signification qui se réduit au seul trait AGT défini ci-après :

(32) AGT est le trait tel que Int(x,AGT) ssi x est l'agent d'un évènement y contextuellement spécifié.

Cette nouvelle perspective induit une redéfinition du trait CHANT :

(33) CHANT est le trait tel que Int(x,CHANT) ssi x est un évènement de chant.

D'après la Règle de Composition sémantique, SEM({Ali, {v, chante}}) = [[ALI],[[AGT],[CHANT]]]. Les Clauses (19)(b) et (19)(c) ainsi que les définitions de traits en (28), (32) et (33) permettent de déterminer la signification de (23) selon l'analyse syntaxique (31) comme suit :

(34) Int(x,[[AGT],[CHANT]])

ssi Int(x,[AGT]) & Int(x′,[CHANT]) ou bien Int(x,[CHANT]) & Int(x′,[AGT])

ssi Int(x,AGT) & Int(x′,CHANT) ou bien Int(x,CHANT) & Int(x′,AGT)

ssi x est un évènement de chant et x a pour agent y.

(35) Int(x,[[ALI],[[AGT],[CHANT]]])

ssi Int(x,[ALI]) & Int(x′,[[AGT],[CHANT]]) ou bien Int(x,[[AGT],[CHANT]]) & Int(x′,[ALI])

ssi Int(x,ALI) & Int(x′,[AGT,CHANT]) ou bien Int(x,[AGT,CHANT]) & Int(x′,ALI)

ssi x est un évènement de chant et x a pour agent y et y = Ali.

(34) et (35) sont donc une modélisation componentielle de l'approche néo-davidsonnienne de l'analyse sémantique des phrases (P. Pietroski, 2005a, P. M. Pietroski, 2018 i.a.).

Conclusion

Au final, ce travail a permis de montrer qu'en définissant un système formel pour la notation et l'interprétation des traits et des matrices, il devient possible de poursuivre une analyse componentielle de la signification linguistique d'une façon efficace et ce d'autant plus qu'elle présenterait, sous ce format renouvelé, des avantages par rapport aux paradigmes théoriques déjà proposés. D'une part, elle permet d'unifier la sémantique d'au-delà du mot avec la sémantique d'en-deçà du mot : toutes les significations n'étant *in fine* que des matrices – c.-à-d. des structures imbriquées de traits – notamment par le truchement de la nouvelle Règle de composition sémantique. Cette propriété confère ainsi à l'analyse componentielle une certaine polyvalence – c.-à-d. faisant d'elle une sorte de théorie tout-en-

un en ce sens qu'elle permet de traiter les questions relevant des différents sous-domaines de la sémantique (à savoir la décomposition du sens des mots, les relations sémantiques lexicales (qui n'ont pas été abordées ici par souci de concision) et la signification des syntagmes) avec les mêmes ressources théoriques. Ainsi, l'approche néo-componentielle fourni au sémanticien un à même de l'aider dans son travail quel que soit le sujet abordé sans qu'il ne soit besoin de changer de référentiel théorique.

D'autre part, il faut noter les questions d'adéquation descriptive. Traiter systématiquement tout type de sens comme de nature componentiel prédit que les significations des mots et les syntagmes sont de la même nature : un assemblage d'atomes et de blocs d'atomes de sens. Cette prédiction cadre avec les récents développements en morphologie depuis la Morphologie Distribuée (M. Halle et A. Marantz, 1993, H. Harley et R. Noyer, 1999) jusqu'à la théorie des spans de Svenonius (2016; 2020) en passant par la Nanosyntaxe (L. Baunaz et al., 2018, P. Caha, 2009, M. Starke, 2010) et les travaux de chercheurs tels que Di Sciulo (2004, 2005), Koopman (2005, 2017), Collins & Kayne (2020), etc. Ces travaux pointent vers une unique conclusion qui est que les mots ne sont que des syntagmes sous une autre forme – ce qui implique que la signification des mots et celle des syntagmes devraient partager une nature commune (composite).

Références

Adger, David, et Gillian Ramchand, 2005, « Merge and move: Wh-dependencies revisited », *Linguistic inquiry*, Vol. 36, Num. 2, pp. 161-93.

Adger, David, et Peter Svenonius, 2011, « Features in minimalist syntax », *The Oxford Handbook of Linguistic Minimalism*, Oxford Handbooks in Linguistics, Oxford University Press, pp. 27–51.

Akpoué, K. Josué, et N'Guessan Gwladys Kouakou, 2018, « Encodage lexical des TAM dans les langues naturelles : cas du Bere et du Baoul\'e », *España en contacto con Africa, sus pueblos y sus Culturas*, pp. 13--25.

Akpoué, Kouamé Josué, 2016, *Noms propres et parenté génétique dans les langues Kwa*, Université Félix Houphouët-Boigny, Mémoire de Master.

Akpoué, Kouamé Josué, 2021, *Une approche néo-componentielle du sens linguistique*, Université Félix Houphouët-Boigny.

Alama, Jesse, et Johannes Korbmacher, 2018, « The Lambda Calculus », *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, CSLI.

Aloni, Maria, 2001, *Quantification under conceptual covers*, Institute for Logic, Language & Computation.

Aloni, Maria, et Angelika Port, 2015, « Epistemic indefinites and methods of identification », *Epistemic indefinites: exploring modality beyond the verbal domain*, Oxford University Press.

Baunaz, Lena, Eric Lander, Karen De Clercq, et Liliane Haegeman, 2018, « Nanosyntax: the basics », *Oxford Studies in Comparative Syntax*, pp. 3-56.

Boole, George, 1984, « To be is to be the value of a variable (or to be some values of some variables) », *Journal of Philosophy*, Vol. 81, , pp. 430--449.

Burge, Tyler, 1973, « Reference and Proper Names », *The Journal of Philosophy*, Vol. LXX, Num. 4, pp. 425--439.

Caha, Pavel, 2009, *The nanosyntax of case*, University of Tromso (Doctoral dissertation).

Church, Alonzo, 1941, *The calculi of lambda-conversion*, Princeton University Press and Oxford Uniiversity Press.

Collins, Chris, et Richard Kayne, 2020, « Towards a theory of morphology as syntax », *Ms., NYU.*

Collins, Chris, et Edward Stabler, 2016, « A Formalization of Minimalist Syntax », *Syntax*, Vol. 19, Num. 1, pp. 43--78.

Curry, Haskell B, 1941, « The paradox of Kleene and Rosser », *Transactions of the American Mathematical Society*, Vol. 50, Num. 3, pp. 454-516.

Di Sciullo, Anna Maria, 2004, « Morphological phases », *Generative grammar in a broader perspective: the 4th GLOW in Asia*, pp. 113-37.

Di Sciullo, Anna Maria, 2005, *Asymmetry in morphology*, Mit Press.

Dowty, David R, 1979, *Word meaning and Montague grammar: The semantics of verbs and times in generative semantics and in Montague's PTQ*, Springer Science & Business Media.

Euler, Léonard, 1996, *Introduction à l'analyse infinitésimale*, Barrois aîné.

Feldman, Jerome, 2006, *From molecule to metaphor: A neural theory of language*, MIT press.

Gazdar, Gerald, Geoffrey K Pullum, Robert Carpenter, Ewan Klein, Thomas E Hukari, et Robert D Levine, 1988, « Category structures », *Computational linguistics*, Vol. 14, Num. 1, pp. 1-19.

Geeraerts, Dirk, 2006, « Componential Analysis », *Encyclopedia of language & linguistics*, Vol. 2, , pp. 631 – 635.

Geeraerts, Dirk, 2010, *Theories of lexical semantics*, Oxford University Press.

Goodenough, Ward H, 1956, « Componential analysis and the study of meaning », *Language*, Vol. 32, , pp. 195–216.

Halle, Morris, et Alec Marantz, 1993, « Distributed morphology and the pieces of inflection », *The View from Building 20*, MIT Press, pp. 111-76.

Harley, Heidi, et Rolf Noyer, 1999, « Distributed morphology », *Glot international*, Vol. 4, Num. 4, pp. 3-9.

Heim, Irene, 2011, « 41. Definiteness and indefiniteness », *Semantics: An International Handbook of Natural Language Meaning*, Handbook of Linguistics and Communication Sciences (HSK), De Gruyter Mouton.

Heim, Irene, et Angelika Kratzer, 1998, *Semantics in Generative Grammar*, Blackwell.

Katz, Jerrold J, et Jerry A Fodor, 1963, « The structure of a semantic theory », *language*, Vol. 39, Num. 2, pp. 170-210.

Koopman, Hilda, 2005, « Korean (and Japanese) morphology from a syntactic perspective », *Linguistic inquiry*, Vol. 36, Num. 4, pp. 601-33.

Koopman, Hilda, 2017, « A Note on Huave Morpheme Ordering: Local Dislocation or Generalized U20? », *Perspectives on the Architecture and Acquisition of Syntax*, Springer Nature Singapore Pte Ltd, pp. 23--47.

Kratzer, Angelika, 1996, « Severing the external argument from the verb », *Phrase Structure and the Lexicon*, Kluwer Academic Publishers, pp. 109–137.

Kratzer, Angelika, 2013, *Modality for the 21st Century (Slides)*, University of Massachusetts - Amherst, https://works.bepress.com/angelika_kratzer/28/.

Montague, Richard, 1973, « The proper treatment of quantification in ordinary English », *Approaches to natural language*, Springer, pp. 221-42.

Owusu, Augustina Pokua, 2019, « {A} closer look at the {Akan} determiner \textit{bi}: {A}n epistemic indefinite analysis », *African linguistics across the disciplines: {S}elected papers from the 48th {A}nnual {C}onference on {A}frican {L}inguistics*, Language Sciences Press, pp. 257--280.

Pietroski, Paul, 2005a, *Events and Semantic Architecture*, Oxford University Press.

Pietroski, Paul, 2005b, « Meaning before truth », *Contextualism in philosophy*, Vol. 230, .

Pietroski, Paul M, 2011, « Minimal semantic instructions », *The Oxford Handbook on Linguistic Minimalism*, Oxford Handbooks in Linguistics, Oxford University Press.

Pietroski, Paul M, 2018, *Conjoining meanings: Semantics without truth values*, Oxford University Press.

Plane, Henry, sd, « Fonction : petit historique autour de la notion et du mot », *APMEP – PLOT*, Vol. 11, .

Pottier, Bernard, 1964, « Vers une sémantique moderne », *Travaux de linguistique et de littérature*, Vol. 2, , pp. 107–137.

Ramchand, Gillian, 2011, « Minimalist semantics », *The Oxford Handbook of Linguistic Minimalism*.

Russell, Bertrand, 1905, « On denoting », *Mind*, Vol. 14, Num. 56, pp. 479-93.

Schaden, Gerhard, 2007, *La sémantique du" Parfait" : Étude des" temps composés" dans un choix de langues germaniques et romanes*, Université Paris 8 -- Vincennes-Saint-Denis, Thèse de doctorat.

Starke, Michal, 2010, « Nanosyntax: A short primer to a new approach to language », *Nordlyd*, Vol. 36, Num. 1, pp. 1-6.

Svenonius, Peter, 2016, « Spans and words », *Morphological metatheory*, Vol. 229, , pp. 201.

Svenonius, Peter, 2020, « A span is a thing: A span-based theory of words »,.

« *Instead* » et « *rather* » : valeurs systémiques différentielles en Anglais contemporain

AMADOU Kouamé Ali
Université Félix Houphouët-Boigny

Abstract: For dictionaries, *instead* and *rather* are synonyms or interchangeable elements due to their semantic proximity. However, given the systemic nature of language, it is not possible for those items to be absolute synonyms. Then, this article aims at highlighting the underlying difference between *instead* and *rather*, and reveals their systemic order resorting to the theoretical tools proposed by Meta-operational Grammar. This will permit learners and practitioners to better grasp the functioning and thereby the divergence of these two operators in order to better use them in communicative situations. Indeed, the study shows that *instead* is of set status; it depicts a new relation or a relation presented as new by the speaker, inasmuch as it has an informative value and takes the story forward. Nevertheless, *rather* is of retaken status, since the speaker uses it to refer to a true or acquired relation in the discourse context.
Keywords: ***Operator, speaker, relation, set status, retaken status.***

Résumé : Les dictionnaires présentent les items *instead* et *rather* comme des synonymes ou éléments interchangeables, à cause de leur proximité sémantique. Cependant, la langue étant un système, ces items ne peuvent être candidats à une synonymie absolue. Cet article a donc pour objectif de mettre à nu la différence sous-jacente entre *instead* et *rather* et révéler leur ordre systémique à l'aide des outils théoriques que propose la Grammaire Méta-opérationnelle[13]. Ceci permettra aux apprenants et praticiens de la langue anglaise de mieux appréhender le fonctionnement et donc la divergence de ces deux opérateurs en vue de meilleurs emplois en situations de communication. L'étude révèle en effet que *instead* est de statut posé ; il porte sur une relation nouvelle ou présentée comme telle par l'énonciateur, dans la mesure où il a une valeur informative et fait avancer le récit. En revanche, *rather* est

[13] Cette théorie d'analyse du discours a été proposée par Adamczewski dans les années 1970, en France.

de statut repris puisque l'énonciateur l'utilise pour se référer à une relation acquise ou vraie dans le contexte discursif.

Mots-clés : ***Opérateur, énonciateur, relation, statut posé, statut repris.***

1 Introduction

Du fait de leur proximité sémantique, les items *instead (of)* et *rather (than)* en Anglais contemporain sont toujours présentés comme des synonymes par les dictionnaires (unilingues ou bilingues) parce que pouvant parfois se traduire par « plutôt (que) » de l'Anglais au Français. Toutefois, une telle appréhension des choses contredit la nature systémique de la langue telle qu'établie par de Saussure en soulignant que « dans la langue, il n'y a que des différences » (1916, p. 166).

Ainsi, en s'appuyant sur le modèle méta-opérationnel, cette étude vise à montrer que les items susmentionnés ne sont pas des synonymes et ne sont donc pas interchangeables, tout en mettant en exergue leur différence sous-jacente. Cette étude montre également que le choix de ces items en discours ne dépend pas de l'extralinguistique, mais de l'énonciateur, en tant que maître et architecte de ses propres constructions. Celui-ci opère ses choix à la suite de calculs opérationnels implémentés consciemment ou inconsciemment. On note que les choix opérés par l'énonciateur sont dictés par le principe de cyclicité se traduisant par le statut posé et le statut repris.

La méthodologie consiste d'abord à collecter des énoncés en Anglais contemporain contenant les items *instead* et *rather*. Ensuite, par une technique de permutation, ces items (ou opérateurs) font l'objet d'analyses microsystémiques afin de dégager leurs propriétés différentielles.

Cette étude donne un aperçu de certains dictionnaires tentant de définir les items faisant l'objet de cette étude, à savoir *instead* et *rather*, avant de mettre à nu leurs propriétés différentielles en Anglais contemporain.

2 *Instead* et *rather* : Quelques aperçus lexicographiques

Le dictionnaire est un outil indispensable dans l'apprentissage d'une langue. C'est en effet une référence pour tout apprenant désireux d'acquérir ou d'améliorer ses connaissances

relativement à une langue donnée. Si donc le dictionnaire présente des définitions ou modes d'emploi opaques pour l'apprenant, c'est-à-dire des explications ne tenant pas compte du caractère systémique de la langue, l'apprentissage de la langue se trouve compromis. Par conséquent, il est crucial de vérifier comment des dictionnaires (de référence) présentent ces opérateurs constituant l'objet de cette étude, en l'occurrence instead et rather.

2.1 Dictionnaires bilingues

Le CAMBRIDGE DICTIONNARY présente *instead of* et *rather than* comme des expressions équivalentes exprimant l'idée d'alternative ou d'option. Dans cette perspective, ces deux constructions peuvent se traduire en français par « au lieu de » ou « plutôt que ».

De même, le COLLINS DICTIONNARY définit *instead* comme un synonyme de *rather*, les deux items étant employés pour exprimer l'idée de substitution, de remplacement, ou de choix. Ce qui sous-entend que *instead* et *rather* sont interchangeables, peu importe le contexte ou la situation d'énonciation.

De plus, LE GRAND DICTIONNAIRE HACHETTE-OXFORD affirme que l'adverbe « plutôt » en français se traduit à la fois par *instead* et *rather*. Ainsi, ces derniers sont présentés comme équivalents du fait de leur proximité sémantique.

2.2 Dictionnaires unilingues

Le LONGMAN DICTIONARY OF CONTEMPORARY ENGLISH ONLINE affirme : *"Rather than" or "instead of" : something or someone – often used when someone does something instead of doing another thing, because it seems better or more suitable."*[14]

Dans la même veine, le MERRIAM-WEBSTER DICTIONARY expose *instead* et *rather* comme des substituts ou équivalents, en les définissant comme des unités faisant référence à une alternative exprimée ou sous-entendue. En effet, ce dictionnaire définit *instead* comme suit :

- As a substitute or equivalent

[14] *Rather than* ou *instead of* : quelque chose ou quelqu'un - souvent utilisés lorsqu'une personne fait quelque chose en lieu et place d'autre chose, parce que la première se présente comme une option meilleure ou plus appropriée. (Ma traduction)

- As an alternative to something expressed or implied:

Par ailleurs, le CAMBRIDGE LEARNER'S DICTIONNARY 2ND EDITION présente *instead of* et *rather than* comme des locutions adverbiales équivalentes pouvant être interchangées en discours. Ci-dessous, l'illustration du dictionnaire :

> Rather than / instead of :
> I thought we could go to the cinema this evening rather than stay at home.
> He saw his music as a hobby rather than a career.[15]

De ce qui précède, il va sans dire qu'il est nécessaire de rendre compte des principes sous-tendant l'occurrence de chaque item en discours. Pour ce faire, il convient d'aller au-delà des caractéristiques des opérateurs *instead* et *rather* en vue de révéler leur valeur systémique.

3 Propriétés différentielles de *instead* et *rather*

Il est possible d'appréhender la différence entre *instead* et *rather* à travers les énoncés ci-dessous.

(1)

For example, the report found that six officers who police officials concluded should be fired ***instead*** received suspensions handed down by discipline panels that have the final say on punishments in cases of serious misconduct.

(Kevin Rector, *Los Angeles Times*, 12 March 2022)

Traduction

Par exemple, le rapport a révélé que six officiers dont le renvoi a été prononcé par les hauts fonctionnaires de la police ont **plutôt** été suspendus par le conseil de discipline qui a le dernier mot sur les sanctions relatives aux fautes graves.

---

[15] *Rather* than / *instead of*
J'ai pensé qu'on pourrait aller au cinéma ce soir, au lieu de rester à la maison.
Il considérait sa musique comme un passe-temps, et non comme une carrière. (Ma traduction)

(2)

Biden has been wary of having the U.S. front a response to Russia alone, and ***instead*** has assembled an impressive Western alliance, bolstering NATO and drawing in Asian countries with a common purpose unseen in a generation.

(Lisa Mascaro, *ajc*, 12 March 2022)

Traduction

Biden a été prudent relativement au fait que les Etats-Unis assume seul une riposte face à la Russie ; il a **plutôt** opté pour une alliance occidentale impressionnante, en soutenant l'OTAN et en associant des pays asiatiques visant un même but inouï depuis une génération.

(3)

Americans point ***instead*** to other forces who are moving toward Kyiv from the northeast and are now about 10 to 20 miles east of the city center.

(*Arkansas Online*, 12 March 2022)

Traduction

Les Américains sont **en fait** tournés vers d'autres forces se dirigeant vers Kiev depuis le Nord-Est et qui sont maintenant à une distance comprise entre 16 et 32 kilomètres à l'Est du centre-ville.

On note que les énoncés (1), (2) et (3) ont tous un élément en commun : l'opérateur *instead*. Substituons maintenant dans la même position syntaxique *instead* par *rather* dans ces enoncés, afin de vérifier s'il s'agit effectivement de synonymes, comme prôné par les dictionnaires.

(1')

* For example, the report found that six officers who police officials concluded should be fired ***rather*** received suspensions handed down by discipline panels that have the final say on punishments in cases of serious misconduct.

(2')

* Biden has been wary of having the U.S. front a response to Russia alone, and ***instead*** has assembled an impressive Western alliance, bolstering NATO and drawing in Asian countries with a common purpose unseen in a generation.

(3')

* Americans point ***instead*** to other forces who are moving toward Kyiv from the northeast and are now about 10 to 20 miles east of the city center.

Eu égard aux agrammaticalités observées, il va sans dire que les opérateurs *instead* et *rather* ne sont pas interchangeables en discours. Ce ne sont donc pas des synonymes comme les dictionnaires le prétendent. Alors, comment rendre compte des occurrences de *instead* et *rather* dans les énoncés en Anglais contemporain ? La réponse à cette question se trouve dans la valeur invariante systémique des opérateurs concernés.

3.1 Valeur invariante de *instead*

Lorsque l'énonciateur utilise *instead*, sa visée est purement informative. Avec *instead*, l'énonciateur pose en effet des données pour donner une information et pour faire avancer le récit. Ainsi, l'énoncé sur lequel porte *instead* sera toujours orienté vers la droite, c'est-à-dire que la focalisation de l'énoncé est rhématique. L'opérateur *instead* est donc de **statut posé**, car son emploi implique un choix ouvert (à d'autres possibilités). Les énoncés ci-après permettent de mieux appréhender la valeur systémique de l'opérateur *instead*.

(4)

In 2020, the scholar Kyle Keeler argued the Anthropocene should ***instead*** be called the Kleptocene, to clarify the ongoing role of colonialism in the climate crisis.

(*New York Times*, 12 March 2022)

(5)

Brandi Carlile had originally planned to promote her new brand of rosé wine today, but ***instead*** felt compelled to post a powerful statement about the latest tide of anti-LGBTQ legislation and rhetoric that's been rising in the United States.

(Jon Freeman, *Rolling Stone*, 11 March 2022)

(6)

But ***instead***, Kneepkens scored 29 points off the bench on 9-of-17 shooting.

(Kevin Reynolds, *The Salt Lake Tribune*, 12 March 2022)

Dans l'énoncé en (4), il est question d'une nouvelle appellation introduite par l'emploi de *instead* : il s'agit donc d'une nouvelle information à communiquer. En effet, l'énonciateur pose que Kyle Keeler a proposé le terme Kleptocène pour faire désormais référence à l'Anthropocène.

En (5), l'énonciateur emploi *instead* pour exprimer le changement de perspective de la part de Brandi Carlile, qui a opté pour une option différente de ce qui avait été prévu au départ. Le segment introduit alors en discours par *instead* est nouveau ou présenté comme tel par l'énonciateur : c'est le but informatif.

De plus, l'énoncé en (6) a pour but de communiquer une information nouvelle (ou conçue comme telle) relative à la performance sportive de Kneepkens. Il est évident ici que l'énonciateur, en l'occurrence Kevin Reynolds, est un journaliste (sportif) dont le métier consiste essentiellement à informer le public.

Les énoncés en (4), (5) et (6) permettent de constater le **statut posé** de *instead*. En fait, cet opérateur est utilisé pour informer, introduire de nouvelles données, et faire avancer le

récit. *Instead* est donc utilisé par l'énonciateur pour poser la relation sur laquelle il porte comme nouvelle, d'où la légitimité de son association avec l'opérateur *of* pour donner *instead of*. Cette fusion avec *of* est naturelle car *of* est un opérateur servant à établir une relation nouvelle. En effet, « 'of' est la trace de relation qui montre que l'énonciateur ne conçoit pas la relation comme thématique » (Adamczewski, 1982, p. 230). L'emploi de *instead* est rhématique, orienté à droite, comme l'illustre la représentation vectorielle ci-après :

(7)

Instead ⟶

3.2 Valeur invariante de *rather*

L'énonciateur utilise l'opérateur *rather* quand il considère que la relation sur laquelle porte cet opérateur est vraie, valide, acquise, axiomatique ou considérée comme telle. En d'autres termes, l'énonciateur présuppose que la relation sur laquelle porte *rather* est perçue ou devrait être perçue comme acquise par ses co-énonciateurs. En conséquence, *rather* est de **statut repris** ; c'est un opérateur qui implique donc un choix fermé. Les énoncés ci-dessous illustrent le statut systémique de *rather*.

(8)

> <u>One of the most important ingredients</u> in Kentucky bourbon isn't the whiskey aging inside the barrel, but ***rather*** the material of the barrel itself: American white oak.
>
> (Jeff Chu, *Travel + Leisure*, 15 March 2022)

(9)

> Utah can become exponentially <u>more competitive</u>, not in a few seasons, but ***rather*** next season if Smith has even a couple of productive trips through the portal.
>
> (Josh Newman, *The Salt Lake Tribune*, 11 March 2022)

(10)

Hudson said the spiders don't parachute, but ***rather*** balloon.

(Jordan Mendoza, *USA TODAY*, 13 Mar. 2022)

Dans l'énoncé en (8), *rather* porte sur la relation entre *« Kentucky bourbon »* et *« barrel »*. Cette relation est vraie et valide dans la mesure où la boisson (*Kentucky bourbon*) est conservée dans des tonneaux (*barrel*). L'énonciateur utilise *rather* pour orienter son discours à gauche, vers la suite *« one of the most important ingredients »* déjà mentionnée dans le contexte, afin de la redéfinir. On observe donc une reprise de cette suite introduite par *rather*.

En (9), de même, *rather* est utilisé par l'énonciateur pour reprendre le terme *« seasons »*. Aussi, la relation entre *« Utah »* et *« competitive »* est considérée comme valide ; cette validité est attestée par la présence du quantifieur *« more »*. La portée de *rather* est donc orientée à gauche, vers *« more competitive »*.

En outre, *rather* est utilisé en (10) pour faire référence à un élément déjà mentionné en discours : le sujet grammatical *« the spiders »*. On note également que la relation *the spiders – balloon* est présupposée par l'énonciateur et les co-énonciateurs, d'où la pertinence de *rather* qui a une valeur présupposante.

Les énoncés (8), (9) et (10) déclinent la valeur systémique de *rather*. Contrairement à *instead*, *rather* est un opérateur de **statut repris** car, il porte sur une relation vraie ou jugée vraie par les (co-)énonciateurs. Avec *rather*, l'énonciateur donne des explications concernant des éléments déjà mentionnés dans le contexte, se trouvant donc à gauche ; avec cet opérateur, il est possible que le co-énonciateur interprète correctement l'énoncé, même si l'énonciateur décide de ne pas être très explicite. En fait, *rather* implique un choix fermé. Cet opérateur implique donc une focalisation thématique de l'énoncé pertinent. C'est pourquoi, *rather* peut fusionner avec *than*, qui est de nature présupposante puisqu'il exprime l'idée de comparaison, pour donner *rather than*.

Étant donné sa valeur présupposante, on comprend mieux l'emploi de *rather* comme quantifieur. On ne peut quantifier un élément que si cet élément est déjà existant ou acquis.

(11)

This boy is **rather** smart for his age.

« Cet garçon est plutôt intelligent pour son âge »

L'orientation vectorielle de *rather* est donnée en (12).

(12)

← Rather

Conclusion

En définitive, on note une différence entre *instead* et *rather*, en dépit de leur proximité sémantique. Ce ne sont donc pas des synonymes, car ils ne sont pas interchangeables. La différence entre ces opérateurs est observable à travers la nature de la relation sur laquelle ils portent. En fait, *instead* indique l'entame de la structuration de l'énoncé, alors que *rather* vérifie un dépassement de cette étape. *Instead* pose ou introduit une séquence en discours. C'est pourquoi ladite séquence est de statut posé. Ainsi, avec *instead*, l'énonciateur introduit des données ayant une valeur informative pour faire avancer le récit. Cependant, *rather* indique que la séquence sur laquelle il porte est antérieure ou acquise. Cet opérateur indique la reprise d'un élément mentionné dans le contexte discursif. L'énonciateur utilise *rather* lorsqu'il considère comme vraie, acquise ou valide l'élément sur lequel porte cet opérateur ; avec *rather*, l'énonciateur et les co-énonciateurs présupposent la relation concernée. *Rather* est alors de statut repris. Ces statuts de *instead* et *rather* révèlent le système de la langue et fonctionnent de façon binaire ; le choix de l'énonciateur s'opérant sur la base de cette binarité. La grammaire des langues et le fonctionnement du Langage sont définis par cette binarité cyclique.

Références

Adamczewski, Henri & Delmas, Claude. 1982. *Grammaire linguistique de l'anglais*. Paris. Armand Colin.

Adamczewski, Henri & Gabilan, Jean-Pierre. 1992. *Les clés de la grammaire anglaise*. Paris. Armand Colin.

Cambridge Dictionary, accessible sur: https://dictionary.cambridge.org/fr/dictionnaire/anglais-francais

Cambridge Learner's Dictionnary. 2004. 2nd Edition. Cambridge University Press. Accessible sur: https://dictionary.cambridge.org.

Collins Dictionary, accessible sur: www.collinsdictionary.com

De Saussure, Ferdinand. 1916. *Cours de linguistique générale*. Paris. Payot.

"Instead." *Merriam-Webster.com Dictionary*, Merriam-Webster, https://www.merriam-webster.com/dictionary/instead. Consulté le 25 Mars 2022.

Le Grand Dictionnaire Hachette-Oxford. 2003. *Nouvelle édition sous la direction éditoriale de* Jean-Benoit, Ormal-Grenon, Natalie Pomier. Oxford University Press.

Longman Dictionary of Contemporary English Online, accessible sur: https://www.ldoceonline.com

Merriam-Webster Dictionary, accessible sur: www.merriam-webster.com

"Rather." *Merriam-Webster.com Dictionary*, Merriam-Webster, https://www.merriam-webster.com/dictionary/rather. Consulté le 25 Mars 2022.

Typologie des morphèmes aspecto-modaux de l'ébrié

Bertiel Konan N'GUESSAN
Université Félix Houphouët-Boigny

&

Koffi KOFFI
Université Félix Houphouët-Boigny

Abstract: This study focuses on the typology of TAM of the ébrié, a Kwa language of Côte d'Ivoire. This article undertaken as part of minimalist program. Indeed, the facts of the language of the present ten types of conjugations in ébrié. This is concretely the imperative, the ascertainable, the intentional, the injunctive, the progressive, the continuative, the resultant, the future and the habitual. These conjugations are morphological or tonal. This research places emphasis on TAM with affirmative polarity.
Keywords: **TAM, ébrié, morpheme, typology**

Résumé : Cette étude porte sur la typologie des morphèmes aspecto-modaux de l'ébrié, une langue Kwa de Côte d'Ivoire. Cet article est entrepris dans le cadre du Programme Minimaliste. En effet, les faits de langue présentent dix types de conjugaison en ébrié. Il s'agit concrètement de l'impératif, du constatatif, de l'intentionnel, de l'injonctif, du progressif, du continuatif, de l'accompli, du résultatif, du futur et de l'habituel. Ces conjugaisons sont segmentales ou suprasegmentales. Cette recherche met particulièrement l'accent sur ces conjugaisons à la polarité affirmative.
Mots-clés : **aspecto-modal, ébrié, morphème, typologie**

Introduction

L'ébrié est une des deux langues du sous-groupe potou. Elle appartient au groupe kwa et est parlé uniquement en Côte d'Ivoire. Les Ebrié se nomment eux-mêmes « Tchaman » qui est

le pluriel de « Tchabio », *un Ebrié* et « Tchabia », *une Ebrié.* Le terme *cama* est couramment utilisé par certains pour désigner l'ébrié, mais il faut le signaler comme une impropriété : « Tchaman » désignant les Ebrié et non la langue Herault (1982). Le territoire des Ebrié s'étend de la rivière Agnéby à l'Ouest (avec 4 villages sur la rive droite de ce cours d'eau) aux lagunes Adjin et Potou à l'Est et, de la lagune ébrié au Sud jusqu'à Anonkoua-Kouté et Guébo au Nord. Tous les villages sont sur la rive Nord de cette lagune ou sur l'île de Petit-Bassam au centre d'Abidjan, sauf les villages d'Abouabou, Ancien Koumassi et de Petit-Bassam qui sont sur la rive Sud.

Cette recherche met particulièrement l'accent sur les types de morphèmes aspecto-modaux de la langue ébrié. En effet, les questions qui sont à l'origine de cette étude s'énoncent comme suit : Quels sont les types de conjugaison qu'on rencontre en ébrié ? Quels sont les plus récurrents dans cette langue ? Sont-ils segmentaux ou suprasegmentaux ? Combien de types peut-on avoir exactement en ébrié ?

Pour parvenir à de meilleurs résultats, nous organisons ce travail en trois principaux points. Le premier présente la théorie utilisée pour l'explication des faits de cette langue. Le deuxième énumère les hypothèses qui sous-tendent une telle investigation. Le dernier, c'est-à-dire le troisième point est le lieu de faire connaitre les types de morphème aspecto-modaux de la langue.

1 Cadre théorique

Le cadre théorique qui s'applique à ce travail est la grammaire générative de Chomsky (1995). Cette théorie compte plusieurs modèles. Cependant, dans le cadre de cette recherche sur les types de conjugaison de l'ébrié, c'est le Programme Minimaliste (PM) qui est utilisé pour l'explication des faits de langue.

2 Hypothèse de recherche

Les études antérieures notamment celles de Hérault (1982) et de Mobio (2016) ont indiqué qu'il y a sept types de marqueurs aspecto-modaux en ébrié. Nous postulons dans le cas

échant qu'il existe plus que ce qui a été présenté par ces auteurs. On pense également que ces conjugaisons sont segmentales ou suprasegmentales.

3 Typologie des morphèmes aspecto-modaux de l'ébrié

Cette investigation sur les types de marqueurs aspecto-modaux n'est pas exhaustive. C'est ici le lieu de présenter les conjugaisons les plus usitées par les locuteurs de cette langue de Côte d'Ivoire.

3.1 L'impératif

Selon Dubois et *al.* (2002), l'impératif est un mode exprimant un ordre donné à un ou plusieurs interlocuteurs (dans les phrases affirmatives) ou une défense (dans les phrases négatives). Cette conjugaison se différencie des autres par le fait qu'il compte seulement trois (3) personnes de conjugaison au lieu de six (6) dans les autres cas. Remarquons avec les exemples ci-dessous en (1) ce qu'est l'impératif.

(1) a. nà̰
boire.Imp
« Bois ! »

b. lò nà̰
1PL boire.Imp
« Buvons ! »

c. hɔ̰́ nà̰
2PL boire.Imp
« Buvez ! »

Les exemples énoncés pour la circonstance mettent effectivement en lumière l'impératif en ébrié. On note également avec ces exemples que la marque de l'impératif est un ton. C'est le ton bas qui a comme support le radical verbal.

3.2 Le constatatif

Le constatatif est l'un des morphèmes aspecto-modaux les plus récurrents que nous avons en ébrié. Pour Dubois et *al.* (2002), on dit d'une phrase qu'elle est constatative, quand elle décrit seulement l'événement (par opposition à la phrase performative). En d'autres mots, le constatatif se définit comme la simple constatation d'un fait, d'une chose, d'un événement, d'une réalité. Les exemples suivants en (2) sont mis en évidence pour illustrer cette conjugaison.

(2) a. á̰ bá̰
1SG grossir.Const
« Il/elle grossit »

b. wò bá̰
3PL grossir.Const
« Ils/elles grossissent »

Nous observons avec les exemples ci-dessus, le constatatif dans cette langue potou. Cet aspecto-modal est marqué suprasegmentalement par un ton. En ébrié, cette conjugaison s'exprime par un ton haut. Ce marqueur se réalise sur le radical verbal qui en constitue son support.

3.3 L'intentionnel

L'intentionnel est un aspecto-modal comme les précédents. Nous rencontrons couramment cette conjugaison dans les langues potou. L'intentionnel exprime de manière générale une intention du sujet. Mobio (2016) le nomme le désidératif. D'après cet auteur, il permet d'exprimer un désir ou un souhait non réalisé pour tel ou tel motif. Autrement dit, le désidératif exprime une proposition dont l'exécution se situe en dehors de la situation actuelle. Selon le contexte d'énonciation, l'intentionnel ou le désidératif peut prendre une valeur très proche de celui du futur. Mais, la différence entre les deux conjugaisons se situe au niveau des marqueurs qui les spécifient. Les exemples en (3) illustrent cette conjugaison.

(3) a. á̰ nɛ̰̀ á̰ cɛ̰́

3SG Int 3SG appeler
« Il/elle veut appeler »

b. wó nɛ̀ wò cɛ̌
3PL Int 3PL appeler
« Ils/elles veulent appeler »

Les exemples ci-dessus présentent l'intentionnel en ébrié. En effet, avec ces données, nous remarquons que cette conjugaison est la forme positive ou affirmative de ce marqueur aspecto-modal. Selon Mobio (2016) et, attesté par les faits de langue, cet aspecto modal est caractérisé par le morphème *nɛ̀* qui se positionne entre le pronom sujet et le radical verbal.

3.4 L'injonctif

Dubois et *al.* (2002), définissent l'injonctif comme étant une phrase qui exprime un ordre donné au locuteur, d'exécuter (ou de ne pas exécuter) telle ou telle action. C'est un commandement exprès, énoncé d'une manière formelle. La langue ébrié, nous semble-t-il, utiliser cette marque aspecto-modale. Vérifions à travers les exemples suivants en (4) la manifestation de ce phénomène.

(4) a. tɛ̀mɛ́ à̰ tɔ̰ndú
Inj 3SG pleurer
« Qu'il/elle pleure »

b. tɛ̀mɛ́ wò tɔ̰ndú
Inj 3PL pleurer
« Qu'ils/elles pleurent »

Les exemples en (4) permettent d'affirmer que la conjugaison de l'injonctif est réellement présente en ébrié. Elle s'exprime par le morphème *tɛ̀mɛ́*, comme l'ont souligné Hérault (1982) et Mobio (2016). Ce morphème segmental se place toujours en début d'énoncé.

3.5 Le progressif

Le progressif souligne le déroulement d'un processus comme étant lié à un moment précis, qui sauf indication contraire donnée par le contexte, est le moment de l'énonciation. La valeur la plus fréquente de ce marqueur est le présent actuel. On appelle progressif « la situation durant incluant le moment de l'énonciation (ou un autre point de repère) et étant décrite du point de vue de ce moment » (Idiatov, 2000 :19). Le progressif est non-accompli ou inaccompli au moment de l'énonciation. Voyons avec les exemples en (5) ce qu'est le progressif en ébrié.

(5) a. ǎ̰ sùlé
3SG.Prog déféquer
« Il/elle est en train de déféquer »

b. wò é sùlé
3PL Prog déféquer
« Ils/elles sont en train de déféquer »

Nous observons dans ces exemples la réalisation du marqueur du progressif. Cette conjugaison est étayée avec les données de l'ébrié. Le progressif en ébrié est caractérisé par le morphème *é*. Il est en structure profonde entre le pronom sujet et le prédicat verbal, mais s'amalgame avec le pronom sujet en (5a).

3.6 Le continuatif

Les études sur les morphèmes aspecto-modaux dans les langues potou, n'ont jusqu'ici, relevé cette conjugaison. Elle n'est pas présentée, non pas parce qu'elle n'existe pas. Bien au contraire, le continuatif est d'un emploi peu fréquent par rapport aux autres. Selon les faits, il désigne en effet, un processus qui est toujours en marche, qui n'a pas cessé de fonctionner. Il est toujours d'actualité. Considérons les exemples en (6) pour de plus amples précisions.

(6) a. á̰ tɛ̀ tɛ́

3SG Cont faire
« Il/elle fait toujours »

b. wò tɛ̀ tɛ́
3PL Cont faire
« Ils/elles font toujours »

Les exemples en (6) vérifient effectivement le continuatif en ébrié. On note dans ces cas qu'un morphème est utilisé pour spécifier le continuatif dans cette langue. Il s'agit du morphème *tɛ̀*. Il est caractérisé par un ton bas et se positionne entre le pronom sujet et le radical verbal.

3.7 L'accompli

L'accompli a plusieurs désignations, le perfectif pour certains et l'accompli pour d'autres. Dans tous les cas, c'est un marqueur aspecto-modal. Selon Dubois et *al.* (2002), l'accompli indique, par rapport au sujet de l'énonciation, le résultat d'une action faite antérieurement. Ce marqueur, sous d'autres angles, a comme valeur plus fréquente, la référence à un fait passé relativement au moment de l'énonciation. On le rencontre particulièrement dans la narration. Découvrons avec les exemples en (7) cette conjugaison.

(7) a. á̰ mò
3SG prendre.Acc
« Il/elle a pris (quelque chose)»

b. wò ɓò
3PL prendre.Acc
« Ils/elles ont pris (quelque chose)»

La marque de cette conjugaison dans cette langue n'est pas segmentale. Elle est exprimée en effet, par un ton. On note avec ces faits qu'en ébrié le marqueur de cet aspecto-modal est un ton bas. Il se réalise sur le radical verbal. Nous observons aussi d'autres phénomènes. Il

s'agit d'une assimilation. Elle a lieu entre le pronom sujet nasal et la consonne du radical verbal : [ɓ] se réalise [m] sous l'influence de [á̰] en (7a).

3.8 Le résultatif

« Le résultatif est une forme désignant l'état d'un objet qui sous-entend une action antécédente » (Idiatov, 2000 : 29). C'est dans d'autres cas, une forme de l'accompli. Il exprime le résultat d'une action très récente. Cette conjugaison est manifeste dans les langues kwa en général et dans les langues potou en particulier. Les exemples subséquents corroborent le résultatif en ébrié.

(8) a. ntɛ̰wɛ̰̀tɛ̰́ á̰ grɛ́
Res 3SG coudre
« Il/elle vient de coudre »

b. ntɛ̰wɛ̰̀tɛ̰́ wò grɛ́
Res 3PL coudre
« Ils/elles viennent de coudre »

Les faits en (8) témoignent que le résultatif est réellement présent dans les langues potou. Les exemples ci-dessus montrent que cette conjugaison se caractérise par un morphème. La marque du résultatif est le morphème *ntɛ̰wɛ̰̀tɛ̰́*. Dans les exemples (Cf.(8)), il est antéposé au sujet.

3.9 Le futur

Le futur est appréhendé de plusieurs manières chez les linguistes. Le futur peut être caractérisé par « l'existence d'un adverbe, d'un circonstant temporel ou de marques moins évidentes (récit inactuel préalablement déterminé comme se déroulant dans l'avenir, circonstance sous-entendue dans un contexte de communication, succession de faits dont l'un est perçu comme à venir) forment ce contexte » (Tera, 1984 : 29).

En d'autres mots, le futur exprime les actions où le processus d'exécution est envisagé comme devant se réaliser à un moment ultérieur. Le futur dans la langue ébrié se manifeste en

deux types : le futur proche et le futur lointain. Le futur proche marque une action imminente, c'est ce que nous constatons avec les exemples en (9) ci-dessous.

(9) a. ạ̀ má ló
3SG Fut aller
« Il/elle ira »

b. wò è-ɓá ló
3PL Fut aller
« Ils/elles iront »

Nous distinguons à l'issue de ces exemples le premier type du futur en ébrié. Il s'agit du futur proche. Le futur proche en ébrié est caractérisé par le morphème *bá*. En plus de celui-ci, nous avons le morphème *è* qui vient se préfixer au morphème *bá* dans l'exemple en (9b). Aussi, le pronom vocalique nasal assimile la consonne du radical verbal. [ɓ] devient [m] en (9a). Nous l'avons souligné plus haut, le futur dans cette langue présente deux différents types. Le premier étant ainsi connu, notons dans ce qui suit (en 10), le second type du futur en ébrié.

(10) a. ạ̀ má ló
3SG Fut aller
« Il/elle ira »

b. wò ɓá ló
3PL Fut aller
« Ils/elles iront »

Les exemples ci-dessus illustrent le futur lointain en ébrié. Ce futur exprime une action à venir, qui n'est pas sur le point de se réaliser ou de s'accomplir. L'accomplissement de l'action est éloigné au moment de l'énonciation. En effet, le futur dit lointain désigne une action qui est envisagée à long terme. La marque du futur lointain en ébrié est le morphème *bá*, comme on le voit avec les exemples en (10). Aussi, il faut ajouter à ces faits, le pronom

sujet vocalique nasal qui assimile la consonne du radical verbal. En d'autres termes, [6] devient [m] en (10.a).

3.10 L'habituel

L'habituel est un type de conjugaison que nous rencontrons dans la plupart des langues. Ce marqueur aspecto-modal est appréhendé dans les langues de différentes manières. C'est en cela que Idiatov affirme que : « l'habituel (l'usitatif) est une variété d'itératif : la situation se répète dans une régularité statique empiriquement observable (ex : d'habitude nos réunions se passent le mardi) » (Idiatov, 2000 : 4). Autrement dit, on appelle habituel une action qui se produit habituellement, qui dure et se répète. Découvrons avec les exemples ci-dessous en (11) cette conjugaison en ébrié.

(11) a. à̰ nɩ̰ nɛ̰̃
3SG.Hab manger quelque.chose
« Il/elle mange quelque chose »

b. wò dì nɛ̰̃
3PL.Hab manger quelque.chose
« Ils/elles mangent quelque chose »

Nous notons, à la suite des différents exemples, que ceux-ci attestent le marqueur aspecto-modal de l'habituel. Ici, l'habituel est mis en évidence en ébrié. Cette conjugaison n'a pas de morphème segmental en ébrié. Le marqueur de l'habituel est par ailleurs réalisé de façon tonale. En ébrié, tous les pronoms sujets prennent un ton bas à l'habituel. Il en va de même de la syllabe finale d'un nom sujet. Aussi, le pronom vocalique nasal assimile la consonne du radical verbal. [6] devient [m] en (11a).

Conclusion

L'examen typologique des morphèmes aspecto-modaux de l'ébrié révèle de nombreux faits. Nous avons répertorié dans cette étude, en plus des sept types qu'ont présentés Hérault et Mobio, trois autres types de conjugaison. Au total dix morphèmes aspecto-modaux ont été objet de cette étude. Il s'agit de l'impératif, du constatatif, de l'intentionnel, de l'injonctif, du progressif, du continuatif, de l'accompli, du résultatif, du futur et de l'habituel. Ces conjugaisons peuvent être classées en deux principaux groupes. En effet, il y a un groupe qui se réalise par un morphème segmental. Ce sont les marques de l'intentionnel *nɛ̀*, le progressif *é*, le continuatif *tɛ̀*, le futur *ɓá*, l'injonctif *tɛ̀mɛ́* et le résultatif *ntɛ̀wɛ̀tɛ́*. Les quatre premiers morphèmes se placent entre le sujet et le radical verbal. Les deux derniers sont antéposés au sujet. Il y a aussi un groupe qui se réalise par un morphème suprasegmental, c'est-à-dire par un ton. On note cela à l'impératif (ton bas), au constatatif (ton haut), à l'accompli (ton bas) et à l'habituel (ton bas). Ces tons se réalisent d'une part, sur le pronom sujet (constatatif et habituel), et d'autre part, sur le radical verbal (impératif et accompli).

Les conjugaisons de l'ébrié ont une réalisation affirmative et négative, mais dans le cadre de cette étude, nous les avons présentées seulement à la forme affirmative.

Références bibliographiques

CHOMSKY Noam (1995), *The Minimalist Program,* MIT, Press.

CREISSELS Denis et KOUADIO N'guessan Jérémie (1977), *Description phonologique et grammaticale d'un parler baoulé,* ILA, Abidjan.

DUBOIS Jean et al. (2002), *Dictionnaire Linguistique,* Larousse, Paris.

HERAULT Georges (1982), *Atlas des langues Kwa de Côte d'Ivoire*, Tome 1, ILA, Abidjan.

IDIATOV Dimitry (2000a), « Le sémantisme des marqueurs aspecto-temporels du bambara : une tentative d'analyse, *Mandenkan,* n°36, 60 P.

MOBIO François (2016), *Description systématique de l'ébrié (parler bidjan-nkyan), langue kwa de Côte d'Ivoire,* Thèse de Doctorat Unique, Université Félix Houphouët-Boigny, Abidjan.

TERA Kalilou (1984), « Contribution à l'étude du futur n bambara et en jula tagbusi », *Mandenkan*, n°7, 17 P.

Quelques aspects morphosyntaxiques des termes de la Faune et de la Flore en Akyé, langue kwa de Cote d'Ivoire

AHOUNDJO-DELLA Achi Rita Alexise
Université Félix Houphouët-Boigny

Résumé : À l'ère de la biotechnologie, instrumentaliser nos langues est plus qu'une urgence. Cette instrumentalisation en de termes simples, pour l'instant, consiste à faire valoir leurs terminologies techniques propres et utilisables pour chaque discipline. Les langues africaines tout comme les autres langues du monde peuvent développer des terminologies scientifiques et techniques leur donnant la possibilité de rendre compte de n'importe quelle expérience dans tous les secteurs de l'activité humaine, afin de parvenir à leur instrumentalisation. En effet, La biodiversité de la région de la Mé, étant presque méconnue dans les éléments qui la composent linguistiquement parlant, la décrire en tant que linguiste, en vue de proposer des données susceptibles d'accélérer l'instrumentalisation de la langue dans le processus d'un développement durable est un challenge.

Mots-clés : **terminologie, instrumentalisation, développement durable**

To the era of the biotechnology, to instrumentalize our languages is more that an emergency. This instrumentalization in simple terms, for the meantime, consists in putting forward their clean and usable technical terminologies for every discipline. The African languages as the other languages of the world can develop the scientific and technical terminologies giving them the possibility to give account of any experience in all sectors of the human activity, in order to arrive to their instrumentalization. Indeed, The biodiversity of the region of the Mé, being nearly underestimated in the elements that compose it linguistically talking, to describe it as linguist, in order to propose some data susceptible to accelerate the instrumentalization of the language in the process of a sustainable development is a challenge.

Keywords: terminology, instrumentalisation, lasting development,

Introduction

L'Akyé est une langue Kwa de la région de la Mé. Elle a été largement décrite dans ses aspects phonologique, morphologique et syntaxique (Kouadio 1996, Bogny 1994 et subséquents ; Adopo 2007, Diané 2008, Brouh Achie 2015, Ahoundjo-Della 2017, inter alia).

Dans cette étude, la question centrale que nous essayons de résoudre est comment se présente la structure interne des termes de la faune et de la flore i.e. comment sont-ils formés ?

Cette étude morphosyntaxique a pour but d'élaborer un lexique de la faune et de la flore accessible aux communautés linguistiques parlant Akyé en particulier et à la communauté scientifique en général.

1 La morphosyntaxe des éléments faunistiques et floristiques

La structure interne de la faune et de la flore n'est pas différente de celle que prévoit la langue. Nous avons recensé les termes non complexes et les termes complexes respectant les structures syllabiques de la langue, dans ce domaine. CV : [ʃẽ] (''gazelle''), [kṹ] ('' écureuil''), [lɔ̃] (''biche noire''), (C)VCV : [Àlé] (''écrevisse''), [àwɔ́] (''chat'') [ámà] '' (espèce de singe''), (V)CVCV et + : [bèʃɛ́kɛ̰̃] ''tortue'', [àʃɛ́kɔ̀tɔ̀] ("araignée").

1.1 Les termes floristiques et faunistiques simples

Les noms simples sont ceux qui sont constitués d'un seul constituant i.e. qu'ils ne sont pas composés de parties ; ils sont indivisibles surtout sur le plan sémantique.

(1) [lɤ̀] cola

[bèʃɛ́kɛ̰̃] ''tortue''[16]

1.2 Les expressions figées

Les expressions figées sont a priori des termes issus de lexèmes mis en commun sur le plan morphologique, mais ils sont à prendre comme des unités simples parce que le sens du tout

[16] est indivisible sémantiquement bien qu'il soit composé morphologiquement de trois syllabes. Ce terme se traduit aussi par « nuit ».

n'est point la somme de ces parties. Selon Ndione (2013)[17] les expressions figées construites à partir de noms ne semblent pas être soumises à une quelconque modification au niveau morphologique. Aucun des noms qui composent le syntagme n'est modifiable ni supprimable mais surtout aucune modification n'est réalisable sur l'ensemble de la séquence. Les séquences figées sont la plupart des cas continus, du fait qu'elles n'autorisent pas en leur sein l'insertion d'un simple modifieur. D'après Assanvo & Tapé (2018)[18] Gross (1996) dit qu'on observe le figement linguistique quand une expression se caractérise par l'opacité syntaxique et/ou l'opacité sémantique. Il le dit plus clairement en ces termes : *« L'expression figée est une séquence de plusieurs mots qui a une existence autonome. Cette séquence est figée du point de vue syntaxique quand elle refuse toutes les possibilités combinatoires ou transformationnelles. La construction est d'autant plus figée qu'elle a moins de propriétés transformationnelles, à savoir qu'elle refuse p.ex. la passivation, la relativisation, la pronominalisation, le détachement, l'extraction. Elle est figée sémantiquement quand le sens est opaque ou non compositionnel, c'est-à-dire quand il ne peut pas être déduit du sens des éléments composants ».* Les expressions figées fonctionnent comme les mots simples de la langue car celles-ci sont lexicalisées et fonctionnent comme tel i.e. comme les lexèmes incluent dans la mémoire du locuteur.

Soit les exemples suivants :

(2)

a.	sɔ́	bɛ̌	b.	sɛ̂	tsʊ̀	c.	bò	sósù
	eau	oiseau		eau	éléphant		petite	vipère
	Cicogne			hyppopotame			Python	

Dans la terminologie de la faune et de la flore, nous notons plusieurs noms propres. Ceux-ci n'interviennent pas seul. Ils n'auraient pas de poids dans ce travail- puisque nous traitons des éléments de la faune et de la flore-. Ils apparaissent en relation avec les items renvoyant

[17] NDIONE, A., (2013), « Contribution a une étude de la différence entre la réduplication et la répétition en français et en wolof », Université François – Rabelais DE TOURS.

[18] Assanvo, D., A., Tapé, J-M., (2018), « Interface morphosyntaxique du nom en agni1», Université Félix Houphouët-Boigny.

à notre domaine d'étude pour désigner des réalités bien précises, au moyen d'un morphème du génitif incorporé dans ces cas aux noms cités. Cette façon de procéder ou de désigner des personnes ou des choses est bien récurrente dans presque toutes les langues africaines. Il permet aussi d'éviter le néologisme tel que les emprunts.

(3)

àlàsāǹ : renvoie à l'identité du Président Alassane Ouattara dans **àlàsāǹ pɛ́.** Espèce d'herbe apparue, selon l'anecdote qui y est attachée, aux premières heures de sa gouvernance.

Sékùtùré : Plante envahissante et pernicieuses pour les cultures selon le peuple Akyé à cause de sa résistance face à la colonisation française en Afrique de l'Ouest, jusqu'à sa capture dans ***Sékùtùré pɛ́***

ámà̰: arbre de *ama (« singe »),* dans **ámàdzákwé.**

Cette façon de nommer les choses a un sens au plan sémantique. Soit en rapport avec l'histoire de l'individu nommé soit en rapport avec l'exportation. Mais ce que nous voulons retenir ici c'est que les noms propres aux côtés des autres termes forment des entités figées.

1.2.1 Analyse syntaxique des expressions figées

La structure des syntagmes figés semble plus complexe. En effet, Koopmann (1984)[19] pose que la tête d'un composé détermine premièrement sa catégorie syntaxique mais aussi d'une façon plus ou moins directe sa catégorie sémantique (i.e. la classe des entités qu'il dénote). Cette observation peut être directement déduite de la compositionnalité qui est l'une des propriétés des unités lexicales complexes. L'identification de la tête facilite donc l'interprétation et permet de savoir à quoi référer le composé. La question que nous nous posons est de savoir s'il est possible de déterminer la tête d'une expression figée. Concernant les syntagmes figés, nous partons de l'hypothèse qu'en Akyé, il existe des verbo-nominaux (Bogny 1994). Ce sont des radicaux qui s'actualisent dans le contexte de communication qui peuvent être des noms ou des verbes. Ces radicaux ne possèdent pas de catégorie propre à eux. Si nous admettons cette hypothèse, cela va s'en dire que la tête d'une

[19] KOOPMAN, H., (1984), « The Syntax of Verbs », Foris, Dordrecht

catégorie syntaxique complexe ne pourrait être communiquée par l'un des éléments de la fusion. Lors du figement, ou dans le processus de lexicalisation, les syntagmes en présence perdent leur statut. La lexicalisation annule donc toute idée de percolation – selon les propos de Mel (1994)[20] cité par Kossonou (2007)[21]. « *A l'instar des structures syntaxiques, il est admis que les structures lexicales complexes comportent une tête. Cette dernière, à l'exemple des têtes syntaxiques, détermine par « percolation » la catégorie grammaticale de l'ensemble de la structure ». Il faut entendre par percolation, comme une condition de bonne formation, permettant d'assigner le trait [+N], d'une tête lexicale à structure lexicale complexe ».* En conséquence, la tête des syntagmes figés ne permet pas de déterminer la catégorie syntaxique de ceux-ci. Il y'a donc une difficulté à sonder la structure interne des composés figés justement à cause du fait que le composé dans sa définition résiste à toutes manipulations. Seulement, si la tête ne détermine pas la catégorie syntaxique, il reste qu'elles déterminent de façon plus ou moins directe la catégorie sémantique. Une solution qu'on pourrait envisager donc pour investiguer la structure interne des composés (en tant que syntagmes lexicalisés) est de considérer leur catégorie sémantique. En faisant cela, on s'aperçoit effectivement que les composés de type N-N présentent la même dichotomie que leurs homologues non figés.

En effet si l'on considère un composé tel que *sósṳ̀ bò*, on s'aperçoit qu'il appartient à la catégorie des vipères, ce qui suggère que *sósṳ̀* agit comme un adjectif. *sósṳ̀ bò* présente donc les mêmes propriétés que les séquences en *sɛ̀ et fì* analysées plus haut. Par contre un item tel que *sɛ̂ tsṳ̀* 'éléphant de fleuve' n'appartient ni à la catégorie des éléphants ni à celle des 'fleuves'. Cela suggère donc que ce composé est exocentrique (du moins en tenant compte uniquement des morphèmes réalisés). Cette hypothèse permet donc de postuler une tête vide qui serait vraisemblablement un marqueur de génitif vu la relation de « possession » qui s'établit entre éléphant et fleuve. Ce composé serait donc un GP figé en radical verbo-nominal. Là encore il rejoint les composés N-N suivant leurs homologues non figés puisque la plupart des séquences N-N s'avèrent être des GP.

---

[20] MEL G., B., (1994), « Le mɔ́bù□mɩ́□langue aïzi d'Abra, S/P de Jacqueville.
Etude phonologique et grammaticale », *Tome I et II.* Thèse de doctorat d'Etat d'Abidjan. ILA.

[21] KOSSONOU, K., T., (2007), « description systématique du Merezon, parler Abron de la sous-préfecture de transua », Université Felix Houphouët Boigny.

1.3 Les noms complexes

Les noms complexes se situent à plusieurs niveaux. Nous avons les termes dérivés et les termes composés.

1.3.1 Les termes floristiques et faunistiques dérivés

La dérivation est un procédé lexical. Ce procédé permet de construire de nouveaux mots par le phénomène d'affixation (le plus connu). (Larousse 2016 :21)[22] dit ceci : *« L'affixation consiste à créer des mots nouveaux par l'adjonction d'affixes à un radical. »*. En de termes simples, la dérivation est l'adjonction d'une unité non indépendante a une autre unité lexicale ; donc autonome. Cette unité lexicale est une base simple qui peut être nominale, adjectivale et même verbale (dans notre cas d'étude) ; on parle de dérivation régulière.

1.3.2 Les termes préfixés

Les préfixes rencontrés dans la langue sont de deux ordres selon Bogny (2014) en occurrence ''a'' et ''o''. Mais dans notre champ d'étude nous n'en rencontrons qu'un ; le préfixe ''a''. Il est bon de noter que tous les noms commençant par ''a'' n'est pas un dérivé. Le dérivé nécessite une base verbe qui se nominalise. Nous dégageons les schèmes suivants :

(4) Schèmes des noms dérivés :

a. Préfixe + base verbale + nom → Nom
b. Préfixe + base verbale → Nom :
c. Préfixe + base Adj → Nom

Les préfixes jouent un rôle d'Agentif dans leur combinaison avec les bases verbales et le rôle de pronom relatif qui signifie ''la chose'' dans leur combinaison avec les bases adjectivales.

(5)

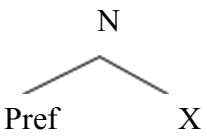
a. à-bãbà	b. à-gbà	c. à-mą̃-ná	d. à-bí
Ag/ enrouler	Ag/écarter	Ag/serrer/rouge	Pron. Rel./ noir

[22] Le Dictionnaire Larousse du collège (2016)

Pangolin	Biche royale	terre argileuse	le noir (litt : celui qui est noir)

1.3.3 Analyse syntaxique

Ici Préfixé à un verbe, nous remarquons qu'il change la catégorie de ce dernier en lui communicant un trait nominal. Ce trait est celui du préfixe qui le porte de façon intrinsèque. Le préfixe ajouté à la base ici, est en rapport avec l'une des caractéristiques de l'item dérivé. En effet, les locuteurs de la langue donnent les noms en fonction d'une caractéristique au moins. Ici [à-bãbà] est donné à cause de la capacité de l'animal à s'enrôler sur lui et [à-mã̱-ná] quant à lui, est nommé ainsi parce qu'on peut presser la terre et lui donner une forme.



1.3.4 Les termes suffixés

Il faut admettre que dans la langue, certains termes qui sont *a priori* des mots pleins i.e. qui ont une autonomie lexicale peuvent admettre le rôle d'agents en se suffixant a une base autonome. C'est le cas de *sɛ̰̀*. Celui-ci peut être considéré comme un lexème signifiant garçon ou plus généralement identitaire du mâle en opposition à femelle. Gondo (2014 :212)[23] dit en ces termes : *« Dans un processus dérivationnel, certains morphèmes dérivatifs sont des lexèmes qui changent de statut en changeant de paradigme. En effet, ces lexèmes subissent un processus de grammaticalisation lexicale. Par exemple : mɛ̄ « homme » fonctionne non seulement comme un lexème mais aussi comme un morphème dérivatif ».* La paradigmatique exige qu'il y ait commutation entre certains termes de la langue appartenant à une même classe ; partageant donc les mêmes réalités morphosyntaxiques ou sémantiques à un point bien défini de l'énonciation. Sur ce point, Creissels (1979 : 120)[24]

[23] GONDO, B., G., (2014), « Etude phonologique et morphosyntaxique du dan-gblewo », Thèse de doctorat unique présentée en vue de l'obtention du grade de docteur de l'Université, en Sciences du Langage

[24] CREISSELS, Denis (1979) « *Unité et catégorie grammaticale, réflexion sur les fondements d'une théorie générale des descriptions grammaticales*, Grenoble, publication de l'université des langues et lettres.

cité par Gondo (Op. Cit) pense que : « *le dérivatif est étymologiquement identifiable comme un ancien lexème ayant perdu son autonomie syntaxique et ne subsistant plus que dans la formation de bases complexes* ». *sɛ̃̀* et *ʃī,* considérés comme des lexèmes, marquent effectivement l'opposition homme et femme dans la catégorie des noms +A. ces lexèmes interviennent dans le même paradigme syntaxique mais se distinguent sémantiquement au niveau du genre. Syntaxiquement, ils peuvent commuter i.e. occuper les mêmes positions syntaxiques par rapport aux autres constituants d'un énoncé. Ils peuvent même être quantifiés. Par contre, sémantiquement, L'un ne peut désigner l'autre puisque nous avons affaire soit à un homme soit à une femme. Dans les exemples (b ;c) les lexèmes *sɛ̃̀* et *ʃī* partagent le même paradigme. Dans la faune par exemple, les termes représentent la valeur générique. Et conçus comme tel, ils sont rangés dans la catégorie des mâles. Plus clairement, dans les exemples (a, b), les noms sont pareils et désignent dans notre entendement, le mâle qui en est leur digne représentant. Il n'y a pas de distinction entre le nom générique et le mâle. L'ajout est bien facultatif si besoin n'y est pas. La spécification intervient lorsqu'on veut mettre un point d'honneur sur la distinction du genre (c).

(6) a. àɟwǎ	b. àɟwǎ sɛ̃̄	c. àɟwǎ ʃī
chien (générique)	chien garçon	chien femme
chien (mâle)	chien mâle	chienne

Les morphèmes répertoriés ici comme des suffixes permettent de définir une classe de termes bien déterminée dans la langue. Ils ont une fonction d'indicateur de base. La combinaison morphologique d'un suffixe à une base provoque une interaction sémantique. Ainsi l'ajout d'un suffixe à une base renvoie à des types de réalités, des catégories de mots, des ensembles d'entités que tout locuteur peut facilement identifier. Il peut ne pas modifier la catégorie grammaticale de la base mais apporte une valeur ajoutée à son sens. Corbin (1992 :32)[25], que les affixes en général « *agit sur le sens de la base à la manière d'un opérateur de construction de sens* ». Petit (2000)[26] cité par Florence Charles 2014[27] dans une

[25] CORBIN, D. (1992). « Hypothèses sur les frontières de la composition nominale ». *Cahiers de grammaire*, n° 17, p. 25-55.

[26] Petit, G., (2000) « Didactique du lexique et problématique de l'unité lexicale : état d'une confusion », 2000. Ffhalshs-00464110

étude analogue soutient que « *le sens du dérivé tient compte de l'instruction sémantique inhérente à l'affixe mais aussi de la réorganisation du sens de la base, telle qu'elle est informée par l'instruction sémantique de l'affixe* ». L'étude de notre corpus nous a permis de relever huit suffixes en occurrence les morphèmes sɛ̰̀, ʃī, ɲù, té, gbé, gbɛ́, kɛ̰̀. Nous posons l'hypothèse qu'en diachronie, certains suffixes –aujourd'hui- découleraient des lexèmes qui ont subi au fur du temps un phénomène de figement. Donc ils ont deux fonctions. Dans tous les cas, nous disons que le lexème et le morphème homonyme ne sont pas les mêmes ''items'' vu le déplacement de sens. La structure est restée la même, mais le sens a évolué. C'est le cas des suffixes *sɛ̰̀* / ʃī, ɲù, té.

On a les schèmes :

(7)

$(N + V)_v + Ag \rightarrow N.$

a.	kò	tè	bò	sɛ̰̄	
	buffle	corne	soufflement	Ag	(Bogny op.cit.)

$N + Ag \rightarrow N$

b.	gà	tù	sɛ̰̄
	chose	planter	Ag
	planteur		

Dans le cas du suffixe Agentif, comme l'a souligné Bogny (Op Cit), la distinction (Male / femelle) n'est pas nécessaire car celui-ci ne dérange en rien sa structure dans un énoncé. Par contre, en tant qu'exerçant dans sa deuxième dimension, le morphème suffixal *ʃī* est nécessaire. Voyons comment ? Dans l'exemple (8a), [wɔ̰̄-sɛ̰̄] ramène au type de céréale qui ressemblent au vrai mil comestible or celui-ci n'en est pas un. wɔ̰̄- a des traits [+ N, +M] donc sélectionne dans le lexique le suffixe agentif ayant les traits [+N,+M]. L'exemple (8a') [wɔ̰̄ʃī] ne pourrait être admis dans la langue. De même, [ǹdɔ̀kì- ʃī] renvoie aux oranges sauvages. ǹdɔ̀kì- a des traits [+ N, +F]. Cet item donc sélectionne dans le lexique le suffixe agentif ayant les traits [+N,+F]. [ǹdɔ̀kì- sɛ̰̄] ne peut exister dans la langue, d'où la pertinence des deux suffixes dans la langue. *-sɛ̰̄* et *-ʃī* ne peuvent commuter. L'un ne peut

[27] Florence. C., 2014, « Préfixe, suffixe, mots de la même famille… », *Repères*, 49 | 2014, 92-113.

prétendre prendre la place de l'autre. Concernant ces deux exemples, les locuteurs dans leur entendement, savent que les espèces femelles produisent nécessairement des fruits. En donnant ces noms, ils pensaient probablement à une espèce d'orange femelle capable de se reproduire et un mil de condition mal. On a eu droit dans ce cas à un phénomène de figement. En outre, (8 b), [ǹdɔ̀kì-ʃī] sont des fruits qui ont les traits physiques d'une orange, mais qu'on ne peut consommer et [wɔ̰̄-sɛ̰̄] sont des espèces de d'herbes sauvage non comestibles qui ressemble morphologiquement au mil.

(8) a.	wɔ̰̄	sɛ̰̄	a'.	*wɔ̰̄ʃī	b.	ǹdɔ̀kì	ʃī	b.'*ǹdɔ̀kìsɛ̰̄
	mil	male				Espèce d'orange femelle		
	Mil sauvage					Orange sauvage		

La question qui ressort de cette sous-section est de savoir s'il s'agit des mêmes lexèmes *sɛ̰̄* et *ʃī* qui deviennent dans certaines situations suffixes ou s'agit-il de termes différents ? La plus probable réponse semble qu'il s'agirait des mêmes morphèmes. Donc nous avons affaire à des morphèmes polysémiques. Les seconds i.e. les suffixes découleraient en diachronie des lexèmes. Au fur du temps, il s'est produit un figement. La structure est restée la même, mais le sens a évolué. La preuve qu'on pourrait brandir est que mâle ou femelle découle du sens de ''homme'' ou ''femme''. Le deuxième cas aussi qui pourrait être admis est que nous avons affaire à des morphèmes distincts ; donc des homonymes. Les lexèmes *sɛ̰̄* et *ʃī* et les morphèmes *sɛ̰̄* et *ʃī* sont en fait des homonymes comme on le rencontre en Français avec les noms avocat (fruit) et avocat (corps de métier). Ces deux items ont les mêmes structures orthographiques mais ne désigne pas les mêmes réalités. On a donc *sɛ̰̄ 'mâle'*, *sɛ̰̄ 'sauvage'* et *ʃī 'femelle', ʃī 'sauvage'.*

Les exemples des autres suffixes :

(9) a.	lɤ̰	ɲṵ̀	b.	ǹtɔ̀	**té**	c. tʃò	**gbé**
	cola	trou		Aubergine	feuille	Palmier	branche
	Colatier			Feuille d'aubergine		Rameau	

d.	ǹdèdē	**gbɛ́**	e. tʃò	**kɛ̰̀**
	Orange	aigre	Palmier	élément annexe
	Citron		Fougère	

Le suffixe -ɲù renvoie au tronc d'un arbre. Employé seul, il renvoie à une autre réalité que celui du tronc d'un arbre. Il signifie plutôt ''trou'' et n'est pas, dans ce cas un suffixe plutôt un lexème. Nous le considérons comme suffixe ici, et renvoie à une réalité compacte que l'on peut transporter lorsqu'il s'adjoint à une identité bien connue pour désigner l'arbre de cette identité. Pour que le terme arbre existe dans la langue, il faut bien que Le suffixe -ɲù s'attache à une identité connue. ɲù lexème et -ɲù dérivatif sont différents si nous adoptons le cas homonymique comme dans la sous-section précédente. Il est difficile d'expliquer la différence morphologiquement et syntaxiquement car ils apparaissent dans la même position qu'il soit lexème ou dérivatif. Seul le volet sémantique nous y aide. On postule donc qu'il existe *ɲù 'trou'* et *-ɲù 'tronc'.* Mais si nous adoptons le volet polysémique, on peut dire que ceux-ci proviennent du même morphème et qu'au fur du temps il s'est produit un figement. Du trou, nous sommes passés au tronc d'un arbre quelconque vu que lorsqu'on déracine le tronc d'un arbre, il y laisse un trou.

-té suffixé à un nom permet de former les feuilles des plantes auxquelles il se suffixe. Son emploie autonome aujourd'hui semble être le fait d'une question d'économie ou encore d'habitude. Le locuteur utilise -té de façon générique en remplacement de pɛ́té pour désigner toute sorte de feuille. Or pɛ́té est composé de la base pɛ́ qui signifie herbe et –té, les feuilles de l'herbe en question. En réalité, -té est presque toujours dans une relation de possession-possédé qu'on pourrait traduire par ''feuille de''. Dans l'exemple [pɛ́té], **pɛ́** peut être visiblement analysé par la correspondance explicite du nom implicite. La preuve c'est qu'on le renvoie toujours à une herbe ou une plante de laquelle elle provient.

-gbé est un suffixe car il ne peut être employé seul dans la langue. Par contre, –gbé porte le sens de bout lorsque celui-ci est suffixé à un nom. De façon spécifique, il désigne ''rameaux'' pour les [-animés] et désigne ''bout'' pour les [+ animés]. Suffixé à un nom, il dérive un autre nom qui peut être une petite branche attachée à une branche principale. Dans sāmą̄-gbé La base minimale est są̀ issue de plusieurs manipulations phonologiques. Ici, En réalité sāmą̄-gbé devient par économie sąą-gbé glosé ''homme court''. Il y'a une assimilation progressive ou la consonne nasale donne son trait de nasalité à la voyelle suivante. Są̄ désigne ''Hommes'' et gbé ''petit, court''. La base minimale est są̀ issue de plusieurs manipulations phonologiques. Ici, En réalité sāmą̄-gbé devient par économie sąą-gbé glosé ''homme court''. Il y'a une assimilation progressive ou la consonne nasale donne

son trait de nasalité à la voyelle suivante. sa̰ désigne Hommes et gbé ''petit, court'' donc le nain.

-gbɛ́ est un suffixe. En tant que tel, il s'applique aux noms –Animés. Ce suffixe s'adjoint à un nom et en dérive un autre de la même catégorie. -gbɛ́ permet de catégoriser toute plante aigre ou amer. Ainsi dans l'exemple (66a), il indique le gout aigue du citron.

-kɛ̰̀ est un suffixe qui peut avoir le sens d'un corps étranger fixé, accroché, agrippé sur un autre principal. Il sélectionne un Nom. Dans notre corpus, nous avons trouvé que deux items auxquels se suffixe ce morphème. Dans notre exemple, il indique une espèce de plante qui s'accroche ou apparait sur le palmier. Cette plante n'est pas une partie du palmier mais une autre plante qui se fixe sur celui-ci.

Analyse syntaxique

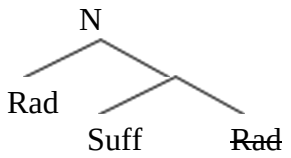
Pour Chomsky (1995)[28] l'ordre des constituants ne relève pas de la syntaxe étroite (i.e. *Merge*). Il est le fruit d'un mécanisme de linéarisation rendu nécessaire à cause de la contrainte de linéarité imposée par SM et formulée déjà par Saussure en termes de linéarité du signe linguistique. La linéarisation, de même que l'étiquetage des structures syntaxiques sont externes à l'opération de fusion. Dans cette perspective, Merge est dite symétrique. Cependant certains auteurs défendent la thèse inverse : la fusion n'est pas symétrique. C'est le cas notamment de Kayne (1995, et travaux subséquents)[29] qui pose que l'ordre dans lequel apparaît les éléments fusionnés est prédictible. Il définit ce qui est connu aujourd'hui sous le nom d'axiome de correspondance linéaire (en abrégé LCA, d'après les initiales de l'anglais : *Linear Correspondance Axiom*). Même si à priori, ce postulat semble incompatible avec une version simpliste de la fusion, il est tout de même possible et peut-être même souhaitable de réconcilier la définition chomskyenne de la fusion avec l'antisymétrie de Kayne. En effet, si l'on pose LCA comme un mécanisme de linéarisation, il devient possible de voir l'antisymétrie comme une thèse supplémentaire à celle de Chomsky d'autant plus que LCA tout comme les autres algorithmes opérerait sur le produit de la fusion et par conséquent serait sensible à la structure interne comme le veut le paradigme minimaliste. Admettre donc

[28] Chomsky, N., 1995, *The Minimalist Program,* MIT Press

[29] Kayne, Richard. 1995. « The antisymmetry of syntax». Cambridge, MA: MIT Press

LCA comme l'algorithme idéal de linéarisation implique que l'ordre des constituants obtenu en surface est le reflet de la structure interne tête-complément dans la mesure où l'ordre complément-tête doit être compris comme résultant du mouvement du complément dans le spécifieur de la tête. Tout comme les préfixes, les suffixes sont considérés comme des têtes. Leurs positions à droite du radical sont le résultat du mouvement du radical dans le spécifieur de ceux-ci.

Soit le schéma suivant pour les configurations N-suff



1.3.5 Les termes floristiques et faunistiques composés

Les items lexicaux formants la composition peuvent servir de bases pour des dérivés. (Bogny 2014 :55). Au niveau de la composition, nous distinguerons les séquences compositionnelles des séquences figées. Dans les séquences compositionnelles, on observe, un sens global qui découle des éléments formants la composition. Plusieurs tests permettent de faire la distinction entre syntagme compositionnel et syntagme figés. Entre autres, nous notons que les termes composés ont un sens non-compositionnel, les termes ne sont pas substituables, les marques morphosyntaxiques sont non modifiables. Loua (2018)[30] relève cinq critères qui rejoignent ceux cités ci-dessus. On a : *L'hétérogénéité morphologique*, l*'autonomie des bases, l'homogénéité sémantique*, *La permutabilité improbable des composantes,* et *La substitution improbable d'un constituant.*

La composition permet donc de passer évidemment d'une base simple à une base complexe. Bogny (2014) fait ressortir une particularité phonologique au niveau des noms dits composés. Il révèle que, lors de la formation des mots composés, en Akyé, il y'a un relèvement de ton (down steppe). Le ton bas devient un ton moyen. Diané (2012)[31] dans la même veine, dit que les composés sont des structures complexes constituées de deux ou

[30] Loua (2018), « Les proverbes du bron : aspects morphosyntaxiques et sémantiques » thèse de doctorat, Université Felix Houphouët-Boigny

[31] Diane, A., O., (2012), « Les noms complexes de l'Akyé, langue kwa de Côte d'Ivoire : composés ou syntagmes ? », Université de Bouaké la neuve.

plusieurs lexèmes, et représentent « un bloc » i.e. aucun autre élément ne peut s'intégrer entre eux à part ceux capables d'expliquer le phénomène analogique tels que les expansions du nom. La composition, précisément les noms composés, a plusieurs avantages. Sur le plan lexical, elle nourrit régulièrement le lexique d'unités toujours plus expressives. Au niveau de la syntaxe, elle dote la langue de nouveaux outils exprimant les diverses relations syntaxiques. Sémantiquement, elle participe à la structuration de la polysémie des unités lexicales et fixe des contenus culturels dans le sémantisme lexical (Mejri 2005 a)[32]. Dans cette section nous nous intéresserons à la composition nominale uniquement.

Les syntagmes composés libres

Nous reprenons quelques exemples ici.

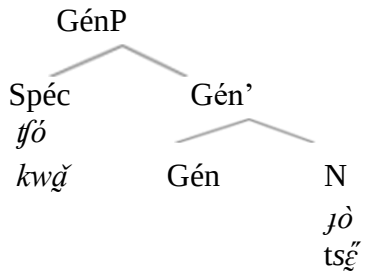
(10) a.	kwa̰	tsɛ̰	b. ʧó	ɟò
	poulet	œuf	palmier	champignon
	œuf du poulet		champignon de palmier	

Le nom issu de la composition des éléments mis ensemble en (10) semble être le résultat de leurs sommes. En effet, *ʧóɟò* désigne le champignon de palmier, et *kwa̰tsɛ̰* l'œuf du poulet. La structure canonique de ces expressions est respectivement *ʧó é ɟò, kwa̰ ó tsɛ̰* selon que nous ayons des noms -A ou + A. nous avons en présence en réalité des syntagmes génitifs. Le génitif est non marqué, mais sémantiquement l'un des noms doit son importance à l'autre et donc se définit par rapport à lui. Le trait +N du composé provient en réalité du morphème du génitif. Les morphèmes du génitif sont en effet des pronoms qui remplacent en réalité des noms.

Nous avons les configurations suivantes :

a. représentation

1 [32] Mejri S., (2005), « Figement absolu ou relatif : la notion de degré de figement », Linx. Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre



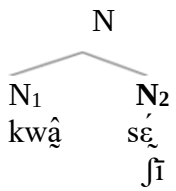
Si la plupart des séquences N-N passent pour être des syntagmes génitaux, il convient néanmoins de remarquer que certaines séquences N-N manifestent une structure dans laquelle N_2 assume une fonction adjectivale. C'est le cas avec les exemples en *sɛ̰̃* et *ʃĩ*. Rappelons que dans la section (§ 2.3.1), nous avons postulé pour la présence des deux morphèmes dans la langue : l'un suffixe et l'autre lexème.

(11) a. kwǎ̰ tsɛ̰̃ b. kwă̰ ʃì
poulet male poulet femelle
Coq poule

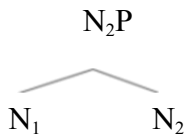
Les N_2 *sɛ̰̃* et *ʃî* peuvent être détachés du nom noyau, comme le stipule d'ailleurs le test de séparabilité, et commuter avec des adjectifs car ils fonctionnent ici comme des adjectifs.

b. kwǎ̰ bâ bá bí bâ
poulet Def.Pl An noir Def.Pl
Les poulets noirs (litt : les poulets ceux de couleur noirs)

Nous pouvons donc proposer la structure représentée comme suit pour la structure en *sɛ̰̃* et *ʃĩ*



Des chercheurs (Bernstein 1993, Cinque 2010) admettent que l'adjectif occupe une projection fonctionnelle à gauche du nom, et que l'ordre N-Adj découle d'un mouvement du nom à gauche de l'adjectif. Dans ce cas d'espèce, il est possible de poser que N_1 a bougé dans le spécifieur de *sɛ̰̃ / ʃĩ*. (voir la représentation suivante).



kwă

N_2 (N_1)

sɛ̃̄

ʃī

1.4 Les procédés nécessitant le recours à d'autres langues

Aucune langue n'est assez suffisante en elle-même pour désigner toutes les réalités du monde. Cela s'explique par le fait qu'il y'a des réalités inconnues voire même inexistantes chez presque tous les peuples. Or, nous sommes, à cette ère, dans un système de globalisation mondiale. En effet, l'évolution technique exige des nouveaux concepts de communications qui favoriseraient à l'industrialisation des langues. Dans le cadre de notre travail, des termes relatifs à l'entretien de la flore, au classement des animaux par exemple ne sont pas vraiment connus. Pour remédier à ce déficit, l'Akyé, à l'instar, de toutes les langues du monde, emprunte, calque, élargit le sens de certains noms presqu'inexistants dans le quotidien de ses locuteurs : *« Toute langue vivante intègre un composant néologique, faute duquel elle ne pourrait pas suivre l'évolution de la société, et assurer les besoins de la communauté ».* Mortureux (2011 p 137)[33] cité par Diane (2016)[34] dit qu'il faut, néanmoins, prévoir une petite marge de précaution pour ne pas admettre n'importe quelle expression néologique. Corbin (1987)[35] interpelle à ce niveau en ces termes : « *Mais en retour, tout « néologisme » n'est pas bon à prendre, puisque les locuteurs ont toujours la possibilité de s'écarter, volontairement ou non, des contraintes de la grammaire ».* Les locuteurs adaptent le nom de la langue source en tenant compte du système phonétique, phonologique et des règles morphosyntaxiques de la langue. La fierté de certains peuples les pousse à ne pas admettre définitivement la présence des mots étrangers dans leur langue. Pour ce faire, ils font cohabiter d'autres noms par analogie pour garder leur identité linguistique. L'Akyé fait partie des peuples, dans le groupe akan, qui gardent encore leur fierté linguistique et

---

[33] Mortureux, M.F., (2011), La néologie lexicale : de l'impasse à l'ouverture Dans Langages 2011/3 (n° 183), pages 11 à 24.

[34] *DIANE, A. O. (2016). Créativité Lexicale dans Quelques Langues de Côte d'Ivoire : Enjeux Socioéconomiques.* Littérature, Langues et Linguistique, *(004).*

[35] Corbin, D., (1987), « Morphologie dérivationnelle et structuration du lexique », Thèse de doctorat d'État soutenue le 7 janvier 1987 à l'Université de Paris VIII. In : L'Information Grammaticale, N. 34, 1987. pp. 42-45

culturelle. Les emprunts proprement dits ne sont pas toujours utilisés dans la langue par certains locuteurs. Ils cohabitent très généralement avec des expressions que les locuteurs, eux-mêmes, créent par analogie afin de se faire comprendre. En [Jɛ̨], notre parler, plusieurs lexèmes sont très souvent utilisés au détriment des emprunts proprement dits. L'item *dṵ̄* par exemple (renvoie au bruit que faisaient les engins de déplacement autrefois). On peut dire qu'il s'agit au fait d'une onomatopée. L'item *bɛ̃́ vɛ̀* est un code dans la langue pour désigner le riz. Vu que les oiseaux aiment picorer le riz, l'Akyé leur a attribué ce repas comme si c'était le préféré « foutou de l'Oiseau ». [kɥɛ̃́] est simplement le nom qui signifie « plaie » dans la langue. Il est attribué à la machette à cause de sa fonction sur les objets et sur les humains. La machette blesse l'arbre autant que l'homme par exemple. Les exemples suivants sont le plus souvent des noms motivés.

- Emprunt (12)

Terme	Langue source	noms par analogie
tɔ̀bî (''voiture'')	(emprunt français automobile)	dṵ̄
mà̀lɔ̀ (''riz'')	(emprunt dioula)	bɛ̃̂́ vɛ̀
kɑ̃̂gà ''crabe''	(emprunt Akan)	kɔ̰̀tró (dans le parler ɟɛ̨̀)
bɛ̀sé	(emprunt Akan)	kɥɛ̃̂́ (dans le parler ɟɛ̨̀)

- Le calque

Le calque est un type d'emprunt caractérisé comme étant la traduction mot-à-mot d'une langue source à la langue emprunteuse. Le calque est bien plus sémantique. Les calques rencontrés dans la langue sont majoritairement issus du Français, langue officielle de la Cote d'Ivoire. L'exemple *ŋ̀gjābèʃékɛ̨̀* ('' tortue de mer'') vient du fait qu'on retrouve cette tortue dans la mer. Sans faire de grands efforts, on calque simplement la forme française en Akyé. *ŋ̀-gjābèʃékɛ̨̀* est le résultat d'un processus phonologique. Ce composé s'est lexicalisé au fur des temps et a formé un domaine phonologique. *ŋ̀gjābèʃékɛ̨̀* est en fait [ŋ̀gjɛ́ lā bèʃékɛ̨̀] forme encore attestée dans la langue. Cet exemple montre que le schème N + Prép + N est aussi une structure de la langue.

(13) a. ŋ̀gjābèʃékɛ̰̀ b. átɔ̀ wí ná̰

tortue Loc mer Margouillat tête rouge

tortue de mer Espèce de margouillat à tête rouge

- Elargissement de sens

L'élargissement consiste à aller au-delà du sens primitif en attribuant quelques caractéristiques au nouvel élément. On a affaire à des termes polysémiques. Elle a plus une valeur sémantique. *bèʃékɛ̰̀* désigne avant tout ''la nuit''. Mais désigne aussi la tortue peut-être à cause du fait que l'intérieur de sa carapace est toujours noir. *bɔ̀tʊ́* désigne le lapin mais aussi une personne astucieuse comme on le rencontre dans les contes ivoiriens. *Bwé* désigne le caméléon. Il désigne aussi une personne versatile, inconstante.

(14) a. bèʃékɛ̰̀ b. bɔ̀tʊ̰́ c. bwé

nuit / tortue lapin/ le rusé Caméléon/ personne versatile

2 La notion de motivation dans le syntagme nominal

La motivation dans le sens courant des choses peut être résumé comme le lien existant entre le signifiant et le signifié. (Bottineau 2009, Bohas 2009, Ying 2017). Concernant les termes de floristique et de faunistique, objet de notre étude, la question de la motivation peut être reformulée comme suit : quels sont les principes qui gouvernent l'association d'un prédicat donné à une séquence phonologique donnée?. En d'autres termes, la motivation est la fonction des prédicats vers les formes phonologiques. Cette idée est exprimée de diverses manières par plusieurs auteurs. Chomsky (2012)[36] traite les expressions linguistiques comme des significations (appariées) avec des sons. Toutefois, la question des mécanismes d'appariement qui sous-tendent cette fonction restent à être élucidés. Pour ce qui est du corpus que nous avons recueilli, il est possible de classer les termes de floristique et de faunistique en fonction de la façon dont le signifié est associé au signifiant. Nous distinguerons quelques termes arbitraires, termes à motivation iconique et les termes à motivation compositionnelle.

[36] Chomsky, N., (2012), « Problems of projection », MIT -- Department of Linguistics and Philosophy, 77 Massachusetts Avenue, Bldg. 32-D808, Cambridge, MA 02139, USA

2.1 Termes arbitraires

L'arbitraire fait office d'une réalité non motivée par des règles préétablies par quelqu'un ou par une communauté. Il est donc immotivé et existe plus souvent par convention. C'est un code social. Même si aujourd'hui il semble mis en cause par divers auteurs tel que Bohas (2009)[37], il n'en reste pas moins une icône dans l'étude de la compréhension de certains termes Cf. Saussure (1916)[38]. Il a largement montré que les noms– simples en général- hormis les idéophones et les onomatopées sont des noms donnés de façon arbitraire. Ce qu'il faut retenir, c'est l'absence de lien entre la séquence phonologique et l'idée qu'on a des éléments

2.2 Termes à motivation iconique

La motivation iconique est celle qui concerne les onomatopées. Même Saussure, qui prône l'arbitraire du signe, met une réserve concernant ces dernières et reconnait que celles-ci sont motivées. Là encore, il dit que cette motivation n'est que le produit de noms donnés par convention au préalable, donc arbitraire en rapport avec le système phonologique de chaque langue tel qu'il est perçu. On l'appelle aussi motivation phonique.

sqi '' poisson a bouche longue qui émet un bruit ''sui sui'' au déplacement'', dàbòdábò ''qui renvoie à la démarche du canard''

Tátó ''oiseau qui chante Ta to ta to dans la nuit''

wítíwítí ''le bruit que emet le moustique quand il se déplace''

Wàjá '' le hurlement du daman ''

2.3 Terme à motivation compositionnelle

La motivation compositionnelle est en fait celle liée à la morphologie des mots. La motivation morphologique désigne la relation logique entre la forme (signifiant) et le

---

[37] Georges Bohas, Didier Bottineau, (2009), « Les motivations du signe linguistique : vers une typologie des relations signifiant/signifié », *La Clé des Langues* [en ligne], Lyon, ENS de LYON/DGESCO (ISSN 2107-7029), novembre 2009. Consulté le 08/04/2021.

[38] Saussure, F., (1916), « Cours de linguistique générale »

concept (signifié) d'un signe linguistique (Ying 2017)[39]. Sułkowska (2003)[40] propose à ce propos deux niveaux : le niveau lexical et le niveau syntagmatique. Au niveau lexical, la motivation est perçue par une forme d'analogie, une ressemblance entre le signe et la chose désignée. Elle permet de relever les rapports existant entre les signes linguistiques et d'autres signes partageant le même radical, comme c'est le cas des dérivés et des compositions. Au niveau syntagmatique, le sens du mot formé se déduit à partir de ses composants. Ici, il se dégage le lien entre le sens et la forme i.e. qu'à partir du sens, on peut deviner la forme du mot –la forme ici renvoie au type de composition-. En d'autres termes, le sens et la forme du terme composé est en fait la somme du sens et des formes des différents termes, en présence, formant la composition.

(14)

a. Bɛ̃̀ bjɛ̃̄kɔ̄

Oiseau piment

« piment d'oiseau litt. : piment dont un oiseau participe à sa dissémination. »

b. átɔ̀ wḭ́ ná̰

margouillat tête rouge

« margouillat avec une tête rouge »

c. ɲū bɛ̃̂

bœuf oiseau

« héron litt. : oiseau qu'on retrouve généralement parmi un troupeau de bœuf. »

[39]Ying, X., (2017), « Interprétation de la motivation morphologique des temps-tenses français sous l'angle de la linguistique cognitive », Synergies Chine n° 12 - 2017 p. 195-206.

[40] Sułkowska, M., (2003), « Séquences figées : étude lexicographique et contrastive question d'équivalence », rebus.us.edu.pl

Conclusion

Cette étude nous a permis de comprendre le fonctionnement de la structure interne des termes faunistiques et floristiques. Nous avons pu identifier les syntagmes simples, figés, dérivés et composés. Concernant les figés et les composes, on retient qu'à vue d'œil, nous ne pouvons pas faire de distinction. Cela passe plutôt, ou du moins impérativement par des tests. A bien y réfléchir, finalement pour étudier la structure interne, il est impératif de faire intervenir le volet sémantique. Car sans la sémantique, l'étude des sens de l'interprétation des mots, des syntagmes et des phrases, la description d'une langue est incomplète. C'est cela même l'essence de la sémantique générative. Elle se caractérise par l'hypothèse qu'on ne peut décrire les régularités grammaticales sans faire appel au sens. Pour les sémanticiens générativistes, la syntaxe n'est point autonome et suffisante en elle-même car il existe un continuum entre les deux branches. Etudier le sens permet de mieux cerner les unités simples surtout celles qui sont complexes avec la notion de compositionnalité.

Références

Adopo, A. F., (2007) « Changement tonal et vocalique dans le système verbal de l'akyé », in *Revue numéro 1 du LTML*, UFHB, pp. 1-28. https://ltml-ufhb.org/wp-content/uploads/files/revue1/changement_vocalique.pdf

Ahoudjo-Della, A. R. (2017) *Structure interne de la phrase et délocalisation de constituants en Akyé*, Mémoire de Master, Dpt des Sciences du Langage, UFHB, Abidjan, 96 p.

Assanvo, D., A., Tapé, J-M., (2018), « Interface morphosyntaxique du nom en agni1», *http://studiidegramaticacontrastiva.info/wp-content/uploads/2018/01/Assanvo-Tape-27-2.pdf*

Bogny, Y. (2014). *Arguments, Marqueurs Aspecto-Modaux et Ordre des Mots dans les Langues Kwa : Une Approche Minimaliste*. Thèse d'Etat ; Université Félix Houphouët-Boigny de Cocody, UFR Langues, Littératures et Civilisations, janv. 2014.

Bogny, Y.J., (2005b). "La réduplication des verbes monosyllabiques dans les langues kwa de Côte d'Ivoire". In *Journal of African Languages and Linguistics, 26:*1; pp 1-29.

Bogny, Y.J., (1994), *Syntaxe du ngwla, langue kwa de Côte d'Ivoire*,

Thèse de 3ème Cycle, Dépt. de Linguistique, Université de Cocody.

Bohas, G., Didier Bottineau, (2009), « Les motivations du signe linguistique : vers une typologie des relations signifiant/signifié », *La Clé des Langues* [en ligne], Lyon, ENS de LYON/DGESCO (ISSN 2107-7029), novembre 2009. Consulté le 08/04/2021.

Brouh Achie P.G., (2015) *Étude des phrases complexes de l'akyé bodin*, Thèse unique de doctorat, Université Félix Houphouët-Boigny, 2015, 332 p.

Chomsky, N., (2012), « Problems of projection », MIT -- Department of Linguistics and Philosophy, 77 Massachusetts Avenue, Bldg. 32-D808, Cambridge, MA 02139, USA

Chomsky, N., (1995), *The Minimalist Program,* MIT Press

Corbin, D. (1992). « Hypothèses sur les frontières de la composition nominale ». *Cahiers de grammaire*, n° 17, p. 25-55.

Corbin, D., (1987), « Morphologie dérivationnelle et structuration du lexique », Thèse de doctorat d'État soutenue le 7 janvier 1987 à l'Université de Paris VIII.

Creissels, D. (1979) **«** *Unité et catégorie grammaticale, réflexion sur les fondements d'une théorie générale des descriptions grammaticales*, Grenoble, publication de l'université des langues et lettres.

Diane, A., O., (2017), « Les noms complexes de l'Akyé, langue kwa de Côte d'Ivoire : composés ou syntagmes ? », in *Revue du LTML Numéro 8*, pp. 1-14, https://ltml-ufhb.org/revue-n8-du-ltml-issn-1997-4256/.

Diané, A. O. *(2016).* Créativité Lexicale dans Quelques Langues de Côte d'Ivoire : Enjeux Socioéconomiques. In *Littérature, Langues et Linguistique*, Revue du Cames, (004). *Pp. 51-64.*

Florence C., (2014), « Préfixe, suffixe, mots de la même famille…Étude d'un ensemble terminologique », *Repères*, 49 | 2014, 92-113.

Gondo, B., G., (2014), « Etude phonologique et morphosyntaxique du dan-gblewo », Thèse de doctorat unique présentée en vue de l'obtention du grade de docteur en Sciences du Langage. UFHB.

Kayne, R. 1995. « The antisymmetry of syntax». Cambridge, MA: MIT Press

Koopman, H., (1984), « The Syntax of Verbs », Foris, Dordrecht

Kossonou, K., T., (2007), *description systématique du Merezon, parler Abron de la sous-préfecture de transua* , thèse de doctorat, Université Félix Houphouët-Boigny.

Kouadio, N. Jérémie, 1996, *Description systématique de l'Attié de Memni, (langue Kwa de Côte d'Ivoire)*, thèse d'Etat, 2 vol., Grenoble III.

Larousse (Dictionnaire) 2016

Loua, K. C. (2018), Les proverbes du bron : aspects morphosyntaxiques et sémantiques. Thèse de doctorat, Université Félix Houphouët-Boigny, 363 p.

Mejri S., (2005), « Figement absolu ou relatif : la notion de degré de figement », Linx. *Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre, 53-2005, https://journals.openedition.org/linx/pdf/283*

Mel G., B., (1994), *Le mɔ́bù mrɪ̃, langue aïzi d'Abra, S/P de Jacqueville. Etude phonologique et grammaticale , Tome I et II.* Thèse de doctorat d'Etat d'Abidjan. ILA.

Mortureux, M.F., (2011), « La néologie lexicale : de l'impasse à l'ouverture » Dans Langages 2011/3 (n° 183), pp. 11-24.

Ndione, A., (2013), *Contribution à une étude de la différence entre la réduplication et la répétition en français et en wolof* , thèse de doctorat, 442 p. Université François – Rabelais DE TOURS.

Petit, G., (2000) « Didactique du lexique et problématique de l'unité lexicale : état d'une confusion », 2000. Ffhalshs-00464110

Saussure, de, F., (1916), *Cours de linguistique générale*, ed. Payot & Rivages.

Sułkowska, M., (2003), « Séquences figées : étude lexicographique et contrastive question d'équivalence »,*https://rebus.us.edu.pl/bitstream/20.500.12128/2169/1/Sulkowska_Sequences_figees_Etude_ lexicographique.pdf*

Ying, X., (2017), « Interprétation de la motivation morphologique des temps-tenses français sous l'angle de la linguistique cognitive », *Synergies Chine n° 12 - 2017* p. 195-206.

Phonetico-phonological distortions of Yacouba by Moore schoolchild

HOUMEGA Munseu Alida-GOZE
University Félix Houphouët-Boigny

Abstract: This research aims to understand the impact of understand the impact of interference on the step of learning activities of Mooré schoolchildren in a primary school of Danané (Côte d'Ivoire) where Yacouba is mainly spoken. In this school, the PEI program allows learners to use their mother tongue in the learning process. Through this aproach, the PEI expects the fluidity of the communication and thus the improvement of the school performances. The collection of data and their analysis made it possible to demonstrate that phonetic-phonological impairments are commonly used by Moore school children. They are manifested by interferences, using unvoiced glottals ʔ and h. These impairments rub off on the pronunciation of Yacouba words by Moré schoolchild, so these language facts should not be ignored in the internship of primary school teachers. Thus, it will be possible to maximize the expected success rate of this kind of formation.
Keywords: **interference, phonetics, phonology, learning, medium**

Résumé : Cette étude a pour objet d'appréhender l'impact de l'interférence lors d'activités d'apprentissage d'écoliers Mooré dans une école primaire d'une localité de Danané (Côte d'Ivoire) où la langue majoritairement parlée est le Yacouba. Dans cette école, le PEI permet aux apprenants de recourir à leur langue maternelle dans le processus d'apprentissage. Le PEI veut par cette disposition, permettre la fluidité de la communication et partant l'amélioration des rendements scolaires. La collecte des données et leur analyse ont permis de démontrer que des déformations phonético-phonologiques sont utilisées couramment par les écoliers Mooré. Elles se manifestent par des interférences, ainsi que par l'emploi des glottales sourdes ʔ et h. Subséquemment à la récurrence de ces déformations qui déteignent sur la prononciation des mots Yacouba par l'écolier moré, ces faits de langues ne doivent pas être ignorés dans la formation des enseignants du primaire. Toute

chose qui permettrait de maximiser le taux de réussite escompté de cet enseignement-apprentissage.

Mots-clés : **interférence, phonétique, phonologie, apprentissage, médium**

Introduction

In Africa, Ivory Coast is one of the main destinations of migratory movements, thus giving rise to language contacts in this country. Newcomers, in an effort to integrate, learn the languages of their hosts. The present research observes this learning process through the PEI program in Danané, specifically in Kantablossé school. This school is one of the thirty-six (36) Ivorian elementary school selected for the PEI with eleven (11) languages taught. Teaching method in this project is bilingual in CP2 and CE1 (first year elementary school): it is based on the two languages French -Yacouba, for bothoral and written learning. In the first year of primary school (CP1), French is learned orally but the teaching is entirely in local spoken. At this stage of schooling, Mooré schoolchild is brought to speak Yacouba language. From then on, the following problem could be formulated: what is the impact of the mother tongue of the Mooré learner on the fluidity of communication in the learning process? For this type of concern, school sociolinguistics (MARCELLESSI & GARDIN, 1974:172) has a contribution to make as a study of the language of the child or adolescent. The present research is therefore part of the theoretical framework of sociolinguistics, a discipline that studies the relationship between languages and society (LABOV, 1976). Therefor, the objective here is to analyze the phonetic-phonological impairments that affect the pronunciation of Yacouba words by Mooré schoolchild. What is the cause of these impairments? Which sounds are they about?

1 Overview of the integrated school project

BROU-DIALLO (2011), and ELAN (2014) works are references to say that the main objective of PEI program is to integrate the school culturally into the schoolchild's social environment. To achieve this, the initiators have opted for three main axes.

One of these is formal education in the mother tongue: from the age of four, the child begins pre-school in a P.E.I. school. The specially trained teachers speak the child's mother tongue. Up to CE1, the child learns to read and write in his or her mother tongue, but from CP2, French is introduced orally. This introduction of French is done mainly through songs and language lessons. From the third grade on, French becomes the medium of instruction.

In the second axis, 'parental literacy', parents of school children are introduced to reading and writing in their mother tongue. This not only helps them to better follow their children but also to reinforce their children's academic achievements. In addition, literacy training allows parents to develop their skills in the traditional environment.

As for the axis on 'agropastoral training', it aims to initiate children to modern techniques of breeding and agriculture in order to valorize the professions of the earth. All this will help to slow down the rural exodus, in case of school failure.

As an illustration, the results of the classical schools[41] compared to those of the PEI schools, gives the following success rates:

1) Classical Schools Chart

School years	Success rate in % of total	
	CEPE	Admitted in 6th grade
2006-2007	76,14	43,39
2007-2008	71,38	48,91

Source: PEI, BP V 120 Abidjan

2) Integrated Schools Project (ISP) Chart

School years	Success rate in % of total	
	CEPE	Admitted in 6th grade
2006-2007	81,25	59
2007-2008	76,16	67,10

Source: PEI, BP V 120 Abidjan

Tables (1) and (2) show success rates in IEP schools that are significantly higher than those in conventional schools. The language of instruction for children should therefore be their

[41] schools where mother tongues are not admitted

mother tongue first, before the introduction of the second language[42] to maximize their academic success.

Following this assessment, it is clear that the Mooré student is faced with a double challenge:

-the disregard of one's own mother tongue in the school environment

-to learn the language of their hosts

Field survey data show that Yacouba students are in the majority in the Kantablossé school. The dialect spoken is Blossé, the central language of Western Dan. 75 students among the 200 students in the six grades, are Mooré. This fact indicates that there are not only Yacouba students in this school. The Yacouba and Mooré students therefore live in a multilingual environment, as SANDOZ S and M (2008: 266) point out, the school population today is multilingual and multicultural. The teachers interviewed at this school indicate that they know that the learners are either Yacouba or Mooré by their accent. This implies that not only does the students mother tongue mark their speech, but it is like an imprint that allows them to be distinguished from each other and identified.

By the way, Mooré is a language belonging to the Gur group of the Oti-Volta branch and one of the two official regional languages of Burkina Faso. It is the language of the Mossi people, spoken by about 8 million people in Burkina Faso and 1 million in neighboring countries such as Côte d'Ivoire, Ghana, Niger, Mali and Togo.

On the other hand, Yacouba is a language belonging to the Mande group, itself attached to the Niger Congo phylum. This southern Mande language of the

Ivorian mountainous west is spoken by more than 1 million 500 thousand people in Côte d'Ivoire. It is also present in Liberia, and spoken in a minority in Guinea. Yacouba is also called Dan. A distinction is made between Eastern Dan and Western Dan[43].

---

[42] French

[43] East Dan includes the languages of the departments of Man and Biankouma. West Dan includes the languages of the department of Danané. Works such as those of FLIK E add to the two large groups of East Dan and West Dan a third group which, because of its geographical position, includes the Dan languages of the Nimba country region in eastern Liberia.

2 Phonological and syntactic specificities

Without an overview of the phonemes of a language, one cannot reasonably envisage a study of its phonological processes. It is therefore appropriate to group the phonemes of Yacouba and Mooré in the following tables:

3) Table of consonants in Yacouba

Mode of articulation \ Articulation point			Labials	Palato-alveolar	Velaria	Labio- velars
Occlusives	Deaf		p	t	K	Kp
	Sound	Strong	b	d	g	gb
		Low	ɓ	*d*		
Fricatives	Deaf		f	s		
	Sound		v	z		
Lateral				l		
Semi-Visuals				j	W	

Source, Houmega 2009:22

This table (3) reveals 17 phonological consonants in Yacouba.

4) Yacouba vowel chart

		Oral vowels		
		Ant		Post
Degree of aperture		-Round		+Round
Closed		i		u
Average	half closed	e		o
	half open	ɛ		ɔ
Opened		æ		ɒ

Source, Houmega 2009:21

This table (4) shows 12 phonological vowels. They all nasalize except for the closed midtones: e, ɤ, o.

5) Table of consonants in Mooré

Mooré consonant phonemes						
		Labial	Alveolar	Postalveolar / palatal	Velar	Glottal
Nasal		m	n	ɲ		
Stop	Voiceless	p	t		k	ʔ
	Voiced	b	d		g	
Fricative	Voiceless	f	s			H
	voiced	v	z			
Liquid			r,l			
approximate				j	w	

Source, Kaboré (1985:44)

In this table (5), the semi-vowel /j/ y is pronounced [ɲ] (palatal nasal) in front of the nasal vowels.

6) Table of vowels in Mooré

		Front	Central	Back
Close	Close	i		u
	near-close	ɪ		ʊ
Close-mid		e		o
Open			a	

Source, Kaboré (1985:85-86)

In this table (6):

- all Mooré vowels (except /e/ and /o/) are pronounced like their nasal counterparts.
- all vowels (oral and nasal) are pronounced like their elongated counterparts.

Tables (3) to (6) show that there are phonemes specific to the Mooré language that do not appear in Yacouba and vice versa. Indeed, the summary of these phonemes gives graphically:

7a)

a	ʔ	b	d		e	c			g	h	i	ɪ	k	l	m	n	o	p	r	s	t	u	u		v	w	j	Z

b)

æ	b	ɓ	d	*d*	e	ɤ	c	ʌ	f	g	gb	i	k	kp	l	m	n	o	ɔ	p	r	s	t	u	m	v	w	j	Z

In 7(a) and 7(b) the highlighted phonemes are those that Mooré and Yacouba share. Therefore, the phonemes:

- of Mooré that do not appear in Yacouba are: a, ʔ, h, ɪ, u

- of Yacouba that do not appear Mooré are: æ, ɓ, *d*, ʌ, gb, kp, ɔ, m

However, in the specific case of the phoneme ɔ, works on Mooré analyze it as a diphthong and indicate that it can be considered as **oa**.

That said, in PEI practice, three linguistic processes are evident: codic alternation, the use of muted glottals ʔ, h and vowel lengthening.

2.1 Codic alternation

School sociolinguistics, by studying the language of the child or adolescent, reflects on the failure and difficulties encountered by child at school. These are precisely the difficulties attributable to the language of instruction. The language of instruction is also important to the PEI, which believes that once a child is literate in his or her mother tongue, he or she can draw on the language experience acquired in that language to develop phonetic awareness in French.

In order to do this, PEI practices formal education in the mother tongue. Thus, from the age of four, the child enters the preschool in the PEI Kantablosse school. The specially trained teachers speak the child's mother tongue, which is the Yacouba language in Kantablosse. Until the second grade, the Mooré child learns to read and write in Yacouba. It is at this

level[44] that the phenomenon of codic alternation occurs, which essentially consists of a translation or the alternating use of two languages in the same statement. There are different types of code-switching[45] but as CAUSA (2007) says, they are all dynamic shifts from one language to another in the same verbal interaction.

This alternation operation is essential to PEI practice. For instance:

(8) a- Maîtresse ya pe from 'La maîtresse l'a dit ' (French/ Yacouba)

b- yh aa? pe d ' elle l'a dit' (Mooré/Yacouba)

c- Mistress yeelme tt n tra taa to school on Saturday 'La maîtresse a dit je ne viendrai pas à l'école samedi.' (French/Mooré)

Phrases 8(a), 8(b) and 8(c) respectively present codic alternation cases of French/Yacouba, Mooré/Yacouba and French/Mooré.

The lack of mastery of Mooré by the teachers at PEI Kantablossé is an obstacle to the use of the Mooré/Yacouba codic alternation by the Mooré students of this school. Hence the importance for teachers to have some general knowledge of articulatory phonetics and of the API (International Phonetic Alphabet) so that Mooré students, because of interference linked to their linguistic background, are not penalized during evaluations. These interferences are not to blame because as POTH (1997: 8) says:

Much emphasis has been placed on the interference phenomena that occur from one language to another, but it should not be forgotten that the habits linked to the mother tongue can prove beneficial when, through the interplay of parallels, they make the acquisition of the second language easier. The teacher can then rely on the similarities between the two systems and thus exploit the phenomena of transfer from one language to the other, even if he or she must also take care to reduce interference.

---

[44] This level is not the end of the process because from CP2 onwards, French is introduced orally, mainly through songs and language lessons. From the third grade on, French becomes the medium of instruction.

[45] The 4 main types are Institutionalized alternation, Free codic alternation and Referential codic alternation. In the framework of the IEP, it is more a question of institutionalized alternation: that is to say, it is framed by texts that set the rules and methods.

2.2 Muted glottals ʔ, h and vowel lengthening

Unanimously, regarding the use of the muted glottals ʔ and h, teachers attribute the use of these sounds specifically to Mooré students. They manage to distinguish Mooré students from others using these phonetic features. On the other hand, as shown in Table (3), this glottal stroke and aspirated do not exist in the phonological system of the Yacouba language, which realizes consonantal sounds without glottal stroke or aspirated. The pronunciation of consonant sounds is therefore a major constraint for the Mooré learner who, because of this difficulty, prefers to cast the Yacouba language in his Mooré phonatory mold. In other words, the learner tends to substitute Yacouba phonemes with similar phonemes in his mother tongue. This phenomenon is referred to as interference, which, according to BENNIS[46] (1998:5), is "the individual and involuntary use of elements of language B in the speech of a speaker of language A". Indeed, since these sounds are part of the Mooré phonatory mold, their use by the schoolboy is involuntary.

Concerning vowel lengthening, in Yacouba, all the oral vowels[47] are lengthened. Depending on circumstances, the lengthening may have an accentual or morphological value, aspectual or semantic value.

For instance:

(9) a- mą̄ "strike"

b- mą̄ą̄ "knock long"

c- mʊ́ "drink"

d- mʊ́ʊ́ "drink a lot"

Their use gives phrases such as:

10) a- kɔ́kɔ́ mą̄

knock-knock

[46] Refering to Mackey, 1992 and Trudgill, 1992

[47] On the other hand, among the nasal vowels, only the closed nasals do not show lengthening.

Knocking (at the door).

b- jɤ̄ kɔ́kɔ́ mā̰ā̰ a kê zé jáā kwɛ́j pō á gɔ̄
it knock-knock long but Zé neg door open it
He knocks for a long time on the door but Zé does not open it for him.

c- jī mʉ́
water drink
Drink the water.

d- jɤ̄ jī mʉ́ʉ́ sjɤ́ dʌ̄
it water drink a lot heat cause
He drinks a lot of water because of the heat.

The vowel lengthening has a semantic value in these examples in 9(b), 9(d), 10(b) and 10(d): it marks intensity.

With regard to vowel lengthening for the Mooré student, the interference of the mother tongue in the learning of Yacouba could concern the pronunciation of sequences such as:

(11) a- Maîtresse ya pe from 'the mistress said it' (in Yacouba)

b- Maîtresse yaa pe from 'the mistress did not say it' (in Yacouba)

c- Maîtresse yh aa? pe d ' la maîtresse l'a dit' (by the Mooré student)

d- Maîtresse yh eelme tt d 'The mistress said it' (in Mooré

For these sequences in (11), the context of enunciation is : the Mooré learner has to say that "the teacher said it". This corresponds to pronouncing the sequence 11 (a). But because of interference, the pronunciation he makes in 11(c) is almost identical to 11(b) whose gloss is "the teacher did not say it". This creates confusion in the semantics of the statements.

It is therefore important to reduce the risk of confusion induced by interference because, as BRAHIM (1992:50) points out, "the main cause of difficulties and errors in learning a second language lies in interference from the mother tongue. These come from the

differences between the two languages to which they are directly proportional". Among these differences, the presence of the deaf glottal ʔ and h in the consonant system of Moore unlike that of Yacouba. Anything that rubs off on the pronunciation of Yacouba words by the Mooré schoolchild.

In the case of the Mooré student, the pronunciation difficulty is therefore linked to his or her mother tongue. In order to better understand the problems of interference with their mother tongue, it is important for the teacher to keep in mind that the students speech is marked by their mother tongue, which makes it possible to identify them and therefore to distinguish them from one another. Beyond this identification, teachers must have some general knowledge of articulatory phonetics and the International Phonetic Alphabet (IPA) in order not to penalize students during assessments.

Conclusion

The productions of the Mooré students of Kantablossé reveal gaps in the oral and written practice of French language. The use of syntax and the pronunciation of certain phonemes subject to phonetic-phonological distortion are clear evidence of this fact. These problems seem to be based on the Mooré student's lack of mastery of Yacouba and to the interference of his linguistic substratum in his written and oral productions. These factors must be take into account by pedagogical actors during the teaching- learning process in order to improve the results of the certification evaluations and the academic success rates.

Bibliographic references

BRAHIM, A. (1992). Analyse contrastive et fautes de français, Tunis: Publications de la Faculté des Lettres de Manouba.

BENNIS, S. (1998). Contact des langues dans le Piémont de Béni-Mellal, Revue du Centre d'Etudes et de Recherche en Planification Linguistique. Université René Descartes. Paris, PLURILINGUISMES N° 16 / December, pp. 231-251.

BROU-DIALLO, C. (2011). Le Projet Ecole Intégrée (PEI), un embryon de l'enseignement du Français Langue Seconde (FLS) en Côte d'Ivoire, in revue Electronique

Internationale de Sciences du langage n°15, Université de Cocody-Abidjan (CUEF), Côte d'Ivoire.

CAUSA, M. (2007). "Bilingual teaching. L'indispensable alternance codique". Le français dans le monde, 351, May: 18-19.

ELAN. (2014). Didactic approaches to biplurilingualism in Africa: Learning in national languages and French to succeed in school. Paris: Editions des Archives Contemporaines.

HOUMEGA, M A. (2009). The blossé verb: morphosyntactic and semantic study. PhD thesis, Université Félix Houphouët-Boigny Côte d'Ivoire.

KABORE, R. (1985). Essai d'analyse de la langue [mòoré] : parler de Wàogdgò, Ouagadougou. Paris: Université Paris 7, (Collection ERA 642).

LABOV, W. (1976). Sociolinguistics, Les éditions de minuit, Paris, 457p.

MARCELLESI, JB and GARDIN. (1974). Introduction to sociolinguistics; Paris, Larousse.

POTH, J. (1997). Teaching a mother tongue and a non-native language. La mise en application d'une pédagogie convergente (Africa version), CIPA-UNESCO, Mons, 120p.

TRAORE, M L. (2009). The use of national languages in the Malian education system: history, challenges and perspective in: Brock-Utne andSkatlum (edo),pp 155-161.

TRUDGILL, P. (1992). Introducing Language and Society. Penguin english linguistics.

Le statut du morphème *kɔ̀* en mɔ́ʤúkrù

Kaul Guy
Université Alassane Ouattara

&

KPAMI Boni Carlos M.
Université Félix Houphouët-Boigny

Abstract: This work interested in the statute of the kɔ morpheme in mɔ́ʤúkrù. It reveal that the kɔ morpheme is a focus in that language. This revelation leans on the distribution of the morpheme in light of the cartography of the syntactic structures. Indeed, while exploring the contexts interrogative and declarative where the kɔ morpheme appears, this survey show that the multifunctionality of the kɔ morpheme is motivated by the fact that it incorporates or shelter the feature interrogative and coordinating in its matrix. What possibly disguises its focal value. As for its syntactic position, it precedes the constituent or the proposition that it focuses.
Keywords: **kɔ̀ morphème -Multifonctionality – focus- mɔ́ʤúkrù.**

Résumé : Ce travail s'intéresse au statut du morphème kɔ̀ en mɔ́ʤúkrù. Il révèle que le morphème kɔ̀ est un focus. Cette révélation s'appuie sur la distribution du morphème à la lumière de la cartographie des structures syntaxiques. En effet, en explorant les contextes interrogatifs et assertifs où le morphème kɔ̀ apparait, cette étude montre que la polyfonctionnalité du morphème kɔ̀ est motivée par le fait qu'il incorpore ou héberge le trait interrogatif et coordonnant dans sa matrice. Ce qui déguise éventuellement sa valeur focale. Quant à sa position syntaxique, il précède le constituant ou la proposition qu'il focalise.
Mots-clés : **morphème kɔ̀, polyfonctionnalité, focus, mɔ́ʤúkrù.**

Introduction

Le morphème kɔ a longtemps été analysé comme un marqueur interrogatif (Hérault 1978, Mel 1996). Cependant, la fonctionnalité du morphème *kɔ̀* dans des contextes non interrogatifs met en mal les analyses antérieures. En effet, le morphème kɔ̀, en plus de sa lecture interrogative se manifeste dans des contextes assertifs sans transgresser la grammaticalité des structures dans lesquelles il apparait dans la langue (Kpami 2021). De ce fait, il importe de se questionner sur le statut du morphème *kɔ̀*. Un tel problème concède des interrogations à savoir : quelles sont les contextes de réalisations de *kɔ̀* en mɔ́ʤúkrù ? Quel (s) est (sont) le (s) trait(s) syntaxique(s) que ce morphème encode ? De cette problématique, l'hypothèse qu'il convient d'émettre est que le morphème *kɔ* est un focus. L'objectif de ce travail est de vérifier le statut du morphème *kɔ̀*. Pour ce faire, l'étude s'est articulée autour de quatre points : le cadre théorique et la méthodologie de recherche (1), la distribution du morphème kɔ (2), analyse et interprétation des données (3), la discussion (4).

1 Cadre théorique et méthodologique

Ce travail de recherche s'inscrit dans le cadre de la Cartographie des Structures Syntaxiques proposées par Rizzi et Cinque (2010). L'Approche Cartographie est un cadre de recherche de la Grammaire Générative. Elle cherche à élaborer une carte unique et précise valable pour toutes les langues naturelles, car selon cette approche les langues sont uniformes et les variations observées sont restreintes à des propriétés prédictibles. En s'appuyant sur données factuelles qui mettent en jeu la réalisation du morphème kɔ̀ en mɔ́ʤúkrù, l'étude cherche à rendre compte du statut du morphème kɔ à la lumière de l'Approche Cartographique.

2 La distribution du morphème kɔ̀

En mɔ́ʤúkru, le morphème kɔ̀ est manifesté dans les syntagmes interrogatifs et dans les syntagmes assertifs.

2.1 kɔ̀ dans les syntagmes interrogatifs totals

En mɔ́ʤúkrù, l'interrogation totale ou question fermée se manifestent de diverses manières (1).

(1)

a. ɟɔ́w nà íɲ égb [structure de Base]
femme Dem Préparer.Acc attiéké
« Cette femme a préparé de l'attiéké »

b. ɟɔ́w nà íɲ égb é
femme Dem. Préparer.Acc attiéké Int
« Est-ce que cette femme a préparé de l'attiéké ?»

c. ɟɔ́w nà íɲ égb ´
femme Dem. Préparer.Acc attiéké Int
« Est-ce que cette femme a préparé de l'attieké ?»

d. kɔ̀ l ìs sáká ɔ̀lú é
? 3Sg Apporter.Acc riz vente Int
« A-t-il apporté du riz en vente ? »

e. kɔ̀ l ìs sáká ɔ̀lú ´
Int 3Sg Apporter.Acc riz vente riz Int
« A-t-il apporté du riz en vente ? »

f. *kɔ̀ l ìs sáká ɔ̀lú
Int 3Sg Apporter.Acc riz vente
« A-t-il apporté du riz en vente ? »

À l'exception de l'exemple (1f), les items (b, c, d, e,) sont grammaticaux. La langue admet quatre stratégies pour réaliser l'interrogation totale. La première stratégie est l'usage du morphème **é** en fin de syntagme. La deuxième stratégie concerne l'usage d'un ton haut flottant. Ce ton occupe la position syntaxique du morphème **e** (cette position autorise à penser que ce ton Haut est le marqueur d'interrogation. Le morphème *kɔ* est majoritairement associé au point d'être analysé comme marqueur interrogatif (Héraut 1978). Il importe de

préciser que sans le morphème [é] ou sa variante suprasegmentale [´], la structure est agrammaticale. L'interrogation peut se faire avec kɔ̀ qui se réaliser en début de clause .

2.2 kɔ̀ dans les syntagmes interrogatifs partiels

Avant de faire la distribution du morphème kɔ̀ dans les syntagmes interrogatifs partiels, il importe de présenter les différents morphèmes interrogatifs (pronoms interrogatifs) et leur configuration syntaxique.

2.2.1 Les morphèmes interrogatifs

En principe, la langue admet quatre pronoms de base à partir desquels sont dérivés tous les pronoms interrogatifs. Il s'agit de ***blǎ*** « quoi », bwǒ « qui », ***bógŋ́*** « où » et ***ájáf*** « comment ».

(2) *Interrogation in situ*

ɲɔw nà ìŋ **blǎ**

Femme Dem Préparer.Acc Int

« Cette femme a préparé quoi ? »

(3) Interrogation ex situ

a. **blǎ** ɲɔw nà ìŋ à [objet]

Int femme Dem Préparer.Acc Top

« Qu'est-ce que cette femme a préparé ? »

b. **bwǒ** íŋ égb [sujet]

femme Préparer.Acc attiéké

« Qui a préparé de l'attiéké ? »

(4)

c. **blǎ ém** ákmél im´ ákpɛ̀m [instrument]

wh Inst Akmel Aller.Acc champ

« Avec quoi Akmel est allé au champ »

d. **bwǒtʃégŋ̀ ab** bi kok ɖʒumạ [comitatif]
wh 2sg Hab faire travail
« Avec qui travailles-tu ? (habituellement) »

e. **bògŋ́** jéj bw-ǐm jéfɛ̀na [lieu]
wh Yei Fut-partir Aujourd'hui
« Où ira Yei aujourd'hui ? »

f. **bogŋetʃilɛgŋ** bedi us in-etʃi el à [temps]
wh Bedi Construire.Acc 3sg-Poss maison Def.
« Quand Bedi a-t-il construit sa maison ? »

g. **ajaf ɛmn** ɛŋn os [manière]
Int 3sg gagner perf argent
« Comment as gagné eu de l'argent ? »

h. **blǎ sósjɛ̀m** àbré ǎm ùsú [cause]
Int Abre Partir.Prog voyage
« Pourquoi Abré part-il en voyage ? »

i. **bwǒtʃɛgŋ sósjɛ̀m** àm-áwÍ lɛ̀l [cause]
Int Prog.étudier papier
« À cause de qui tu étudies ? »

Les syntagmes interrogatifs parcourus en (4) présentent deux réalisations syntaxiques distinctes : une réalisation en fin de syntagme et une réalisation en début de syntagme considérée dans le modèle génératif comme une réalisation ex situ, ce qui signifie que le constituant est disloqué à la périphérie gauche (4).

2.2.2 kɔ et è dans les syntagmes interrogatifs partiels

Les morphèmes kɔ et è sont également employés dans les interrogations partielles. Cependant, *kɔ* n'apparait que dans les constructions interrogatives ex situ (5a). Sa présence

dans les constructions de type *in situ* rend la phrase agrammaticale (5b). Quant au marqueur *ɛ̀*, il apparait dans les deux cas de construction (5c) et (5d).

(5)

a. * kɔ ɲɔw nà ìɲ **blǎ**

? Femme Dem. Préparer.Perf wh

« Cette femme a préparé quoi ? »

b. kɔ **blǎ** ɲɔw nà ìɲ á

? wh femme Dem. Préparer.Acc top

« Qu'est-ce que cette femme a préparé ?

c. ɲɔw nà ìɲ **blǎ** é

Femme Dem. Préparer.Acc wh Int

« Cette femme a préparé quoi ? »

d. **blǎ** ɲɔw nà ìɲ à é

wh femme Dem. Préparer.Acc top Int

« Qu'est-ce que cette femme a préparé ?

Le morphème *kɔ* et *é* peuvent apparaitre simultanément dans les interrogations partielles sans que la phrase ne souffre d'agrammaticalité :

(6)

a. **kɔ̀ blǎ** ɲɔ́w nà íɲ é

? wh femme Dem. Préparer.Acc Int

« Est-ce que cette femme a préparé de l'attiéké ? »

Les contextes d'apparition de *kɔ* laissent penser qu'il s'agit d'un morphème interrogatif d'autant plus que Mel(1997) et (Hérault 1980) le traitent comme un morphème interrogatif. Il est admissible que *kɔ* héberge un trait interrogatif mais n'est pas un morphème d'interrogation. En effet, il apparait dans des contextes non interrogatifs.

2.3 kɔ dans les contextes non interrogatifs

Comme indiqué plus haut, le morphème kɔ intervient également les syntagmes non interrogatifs. Deux contextes mettent en évidence l'usage de kɔ. Il s'agit de la coordination adversative et de la coordination disjonctive.

(7) Coordonnant adversatif

m	iɟ saka	gbɛ̀[48]-kɔ̀	lók	íj	m̀	ím
1sg	manger.Perf	mais	ventre	remplir Perf.	Neg	moi

« J'ai mangé du riz mais je ne suis pas rassasié »

(8) Coordination disjonctive :

m	ɛsŋ	mɛl	kɔ	boni	kɔ	lasm é
1sg	appeler.Acc	Mel	cor	Boni	cor	Lasme Int

« D'appeler Mel ou Boni ou Lasme »

3 Analyse et interprétation des données

La distribution kɔ qui lui confère un statut problématique. Il apparait tant dans les contextes interrogatifs que dans les contextes assertifs. Or dans tous les contextes où kɔ apparait, il donne une idée d'insistance ou d'emphase. En effet, l'hypothèse qu'il convient d'émettre est

---

[48] gbɛ est un topicalisateur ou topique :

boni	gbɛ n	im	dabu
Boni	Top 3sg	partir.perf	Dabou

« Quant à boni, il est parti à Dabou »

que dans les interrogations totales, kɔ focalise toute la proposition. Dans les interrogations partielles, kɔ focalise les pronoms interrogatifs. Ce qui pourrait explique l'agrammaticalité de la phrase en (5a) repris en (9) car la distance entre *kɔ* et *bla* rend difficile l'interprétation focale de la phrase.

(9) * kɔ ɟɔw nà ìɲ **blǎ**
? Femme Dem. Préparer.Acc wh
« Cette femme a préparé quoi ? »

Ainsi le déplacement du DP bla vers la périphérie gauche s'avère légitime. Or on sait que les constituants ne se déplacent pas que pour vérifier les traits formels, ils se déplacent également pour des raisons de portée discursives (Puskas 2013, Bogny 2014 entre autres). Selon l'approche cartographique, les pronoms interrogatifs clivés sont des constituants focalisés donc, ils sont hébergés sous le *Spec,FocP* ((Rizzi &Cinque 2008, 2016 ; Rizzi 2013, Rizzi & Bocci 2015, 2017)). De ce fait, doit-on postuler que kɔ serait la tête sous laquelle sont hébergés les morphèmes interrogatifs issus d'un mouvement vers le domaine CP? La réponse est négative. En effet, il y a un autre morphème focus qui semble occuper cette fonction : le morphème *ana*. Considérons les exemples en (10).

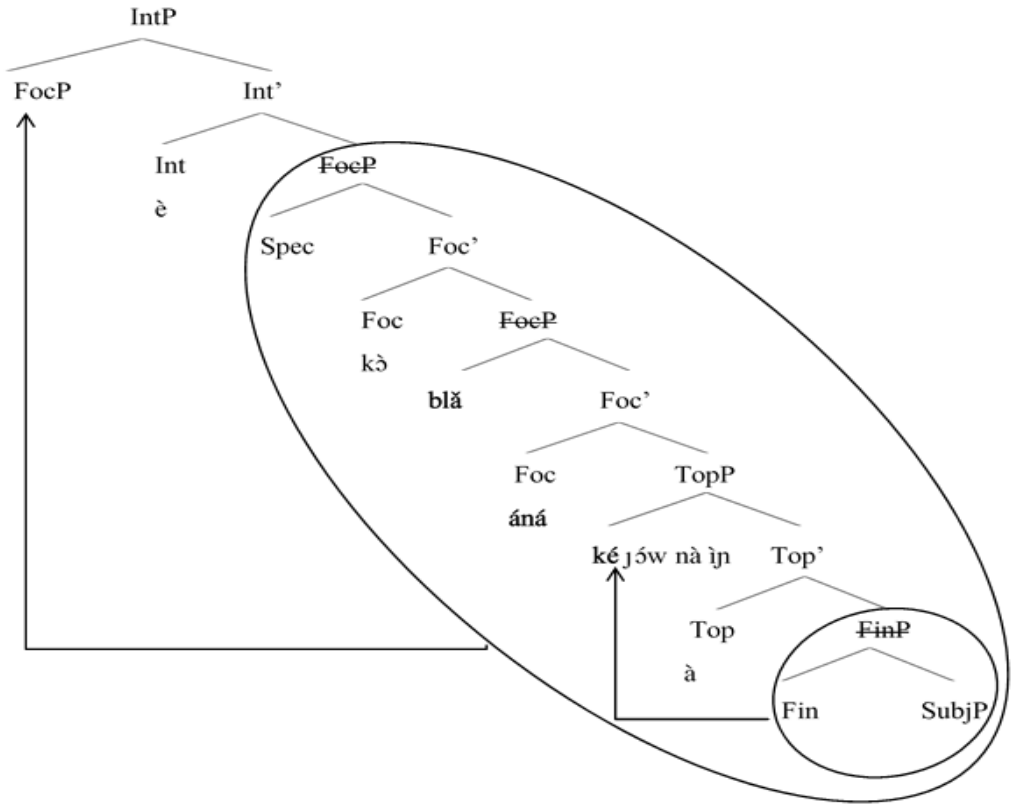
(10)

a. **kɔ̀ blǎ áná ké** ɟɔ́w nà ìɲ **~~blǎ~~** à e Foc ?
Wh Foc FinP femme Dem. Préparer.Acc top Int
« Qu'est-ce que cette femme a préparé ? »

b. egb áná ké ɟɔ́w nà ìɲ a
Attiéké Foc Comp Femme Dem. Préparer.Acc Top
« C'est attiéké que cette femme a préparé »

S'il est admis que *kɔ* a une lecture focale de même que *ana,* il va sans dire qu'il y a une forte possibilité que le mɔ́ʤúkrù admette deux positions FocP dans la périphérie gauche de De ce conception, la configuration en (11) est envisageable.

(11)



Cette configuration obéit aux contraintes du mɔ́ʤúkrù. La projection *kɔ* effectue un mouvement dans le *Spec,IntP* . Entre les projections IntP et FocP peut s'intercaler une tête TopP selon la configuration universelle qui prône l'itération des têtes topiques. La focalisation introduit une tête topique à (répandu dans les langues kwa (Cf. Bogny 2016) dont la position en fin de phrase est le résultat d'un mouvement de la projection Fin(itude)P *ke* qu'il réfusionne sous son spécifieur.

4 Discussion

Dans la sur littérature sur cartographique des structures syntaxiques, il est admis l'itération de topiques dans la périphérie gauche de la phrase (Rizzi 2004 2013, Hager 2014, Cinque 2002, Belleti 2004, Cinque etc. Bogny 2016). Cependant, la coprésence de deux foci ou plus dans ce domaine syntaxique est difficilement observable voire inenvisageable dans les langues naturelles. De ce fait, si l'interprétation de kɔ̀ s'avère légitime, cela implique que les données de cette langue suggèrent deux positions [+FOCUS] dans le domaine CP. Ainsi,

une lecture focale du morphème kɔ̀ dans les structures interrogatives, observée dans cette langue transgresse l'universalité de la structure CP, car la projection IntP est d'office une projection focale. S'il est donc vérifié l'hypothèse qu'il existe deux positions FocP dans le domaine CP en mɔ́ʤúkrù, cette hypothèse peut être généralisée aux langues naturelles. Si une telle généralisation s'avère erronée, quelles seraient donc les alternatives possibles d'analyses qui justifieraient cette déclinaison paramétrique de la langue ?

Conclusion

Ce travail portant sur le statut de kɔ̀ révèle la polyfonctionnalité de ce morphème. kɔ̀ intervient dans les syntagmes interrogatifs et non interrogatifs. Dans les syntagmes interrogatifs, il est utilisé pour ajouter la valeur d'emphase au syntagme questionné quand bien même il héberge par moment le trait interrogatif qui camoufle un tant soit peu sa lecture focale, en l'occurrence dans la coordination conjonctive. Au niveau des syntagmes assertifs, il intervient comme coordonnant en y focalisant les séquences coordonnées. Les différents usages syntaxiques de kɔ̀ vérifient l'hypothèse de départ selon laquelle le morphème kɔ̀ serait un focus. Toutefois, en se fondant à l'approche cartographique, cette conclusion ouvre le débat sur la prolifération de la projection FocP dans le domaine CP.

Bibliographie

Aboh, O, Enoch, 2007, la genèse de la périphérie gauche du samaka : cas d'une influence du substrat ?

Adger David, 2003, *Core Syntax, a Minimalist Approach*, Oxford, Oxford University Press.

Belleti Adriana & Rizzi 2017, On the syntax and pragmatics of some clause peripheral positions. In *: Formal models in the study of langage*, Springer, Cham, p.33-48.

Belletti, A., 2004. Aspects of the low IP area. In L. Rizzi, ed. *The structure of CP and IP. The Cartography of Syntactic Structures, Volume 2*. New York: Oxford University Press, pp.16-51.

Belletti, A., 1990. *Generalized Verb Movement: Aspects of Verb Syntax*, Torino: Rosenberg & Sellier.

Belletti, A. ed., 2004. *Structures and Beyond. The Cartography of Syntactic Structures, Volume 3*, Oxford. University Press: New York.

Benincà, P. & Poletto, C., 2004. Topic, Focus and V2: Defining the CP sublayers. In L. Rizzi, ed. *The structure of CP and IP,* pp. 52-75.

Bogny, Yapo, J. 2016. « Cartographie de la couche CP en Akyé et en Baoulé » in *Revue de Littérature et d'Esthétique Négro-Africaine*, *No 16*, Abidjan : ILENA, pp. 67 – 86

Chomsky, Noam, 2005, *Nouveaux horizons dans l'étude du langage et de l'esprit*, Ed. Stock, trad. de *News Horizons in the Study of Language and Mind*, 2000, Cambridge University Press. Traduit par Richard Crevier, révisé par Alain Kihm.

Chomsky, Noam 2006, 'Trois facteurs dans l'architecture du Langage Nouveaux cahiers de linguistique française 27(2006), 1- 32Traduction de l'américain au français d'Anne Reboul, avec l'autorisation de l'auteur et de MIT Press, de l'article 'Three Factors in Language Design', Linguistic Inquiry 36(1), 2005,1-22.

Cinque, 2002, Functional structure in DP and IP :the cartographic of syntaxic structures vol1, Oxford Press

Hager, Clarisse, 2014, « La structure de la phrase en abidji, langue kwa de Côte d'Ivoire, Thèse de doctorat, Univ., Genève, no. L. 813.

Hérault, Georges, 1978, Eléments de Grammaire Adioukrou, ILA, Abidjan.

KPAMI, Boni Carlos Mozer, 2021, L'interface Syntaxe - Sémantique en Mɔʤúkrù, Thèse de

Doctorat Unique, dirigée par Prof. Bogny Yapo. Joseph, Université Félix Houphouët-Boigny, Abidjan, 345 p.

Mel, Gnamba, B. 1996, « le déplacement de syntagme, catégorie vide et mouvement de Wh en Adioukrou », in Cahier Ivoirien de Recherche Linguistique, N 31 ILA, Université de CI

Rizzi, Luigi, 1997 "The fine structure of the left periphery" in Liliane Haegeman (ed.) Elements of Grammar, 281-337, Kluwer Academic Publishers. Nedtherlands.

Rizzi, Luigi, 2015, Forthcoming « the left periphery : cartography freezing, labeling » in proceeding of the internationnal workship on syntactic cartography. Beying, beying Language and culture University.

Rizzi 2004, the locality and left periphery, stucture and beyond : the cartography of syntactic structures, vol 3, p. 223-251.

Rizzi, 2004, The structure of cp and ip : the cartographie of syntactic structures volume 2 :the the cartography of syntactic structures. Vol 2, Oxford University Press on Demand.

Rizzi & Bocci, 2017, left pheriphery of the clause : Primarily Illustrated for Italian, The Companion to syntax, p. 1-30.

Rouveret, Alain., 2015, Arguments minimalistes : une Présentation du Programme Minimaliste de Noam Chomsky, ENS Editions.

Regard sur quelques langues locales de Côte d'Ivoire dans les chants de l'armée ivoirienne : cas du chant de la garde républicaine

KOHOU Chia Flore-Nadia
Université Félix Houphouët-Boigny

Abstract: Singing with local languages as it is put into practice by artists is not the same in the Ivorian army. Even if the local languages would not be able to meet the communication and administrative needs of the young independent State to make it acquire as quickly as possible the level of development of the developed countries, they are part of the heritage of Ivory Coast. At the level of the army, they give a glimpse of the rich heritage that this country can acquire if attention is paid to it. Indeed, from one dialect to another, there are more than sixty local languages spoken on a daily basis in Ivory Coast. The number of speakers varies naturally but some languages stand out from the crowd to have hundreds of thousands of speakers on the Ivorian territory. The Republican Guard army has another way of appropriating local languages.
Keywords: **look, local languages, Ivory Coast, communication.**

Résumé : Le chant avec les langues locales tel qu'il est mis en pratique par les artistes n'est pas le même dans l'armée ivoirienne. Même si les langues locales ne sont pas en mesure de remplir les besoins de communication et d'administration du jeune État indépendant pour lui faire acquérir le plus rapidement possible le niveau de développement des pays développés, elles font partie du patrimoine de la Côte d'Ivoire. Au niveau de l'armée, elles laissent entrevoir le riche patrimoine que ce pays peut se doter si l'attention y est prêtée. En effet, d'un dialecte à un autre, l'on recense plus d'une soixantaine de langues locales parlées au quotidien en Côte d'Ivoire. Le nombre de locuteurs varie tout naturellement mais certaines langues sortent carrément du lot pour avoir des centaines de milliers de locuteurs sur le territoire ivoirien. L'armée de la garde républicaine a une autre manière de s'approprier les langues locales.
Mots-clés : **regard, langues locales, la Côte d'Ivoire, communication**

1 Introduction

Selon un reporter[49], « il y'a toujours des frissons qui parcourent l'assistance lorsque la garde républicaine fait sa prestation, c'est comme cela.» Cette prestation est un chant repris dans les langues locales. La garde républicaine est issue de la grande famille de l'armée ivoirienne. Elle est directement rattachée à l'État-major général des Armées et mise pour emploi à la présidence de la république.

Elle a été créée le 07 Juin 1990 sur les cendres des défuntes gardes présidentielles et milices du PDCI- RDA, suite à une mutinerie de soldats. Cette structure est dissoute pour faire place à la garde républicaine par décret numéro 90 500 455 du 7 Juin 1990. Lors de la fête nationale, date anniversaire de l'indépendance de la Côte d'Ivoire le 07 Août, cette unité preste en langues nationales.

De ce fait, les langues locales sont présentes dans le chant de la garde républicaine lors de la fête nationale du pays et cela depuis plus d'une vingtaine d'année.

Notre objectif n'est pas la mise en œuvre d'un répertoire de chants en langues locales de l'armée. Le but de ce travail est d'afficher les langues véhiculaires autorisées pour transmettre les honneurs de tout un peuple à un chef d'État. Et ceci afin d'interpeler l'opinion nationale et internationale de ce que les langues ivoiriennes représentent. Le choix des langues locales utilisées dans le chant de la garde républicaine s'est-il fait sans considération au préalable ? Comment les langues nationales utilisées dans le chant de la garde républicaine se comportent-elles au niveau national ? Telle est la problématique à laquelle nous consacrerons cette étude. Pour répondre à ces questions, nous présenterons les langues en contexte, le statut et le rôle des langues présentes en Côte d'Ivoire. Aussi fournirons – nous des généralités sur les langues ivoiriennes et donnerons le positionnement de celles utilisées par l'armée sur la sphère linguistique ivoirienne.

[49] Alexise Evelyne Ouedraogo, Vidéo en direct du défilé du 07 Août, RTI info, 2018

1.1 Langues en contexte

La quasi-totalité des pays de l'Afrique de l'ouest y compris la Côte d'Ivoire coexistent avec plusieurs langues ou plutôt plusieurs catégories linguistiques. Il s'agit notamment des langues étrangères et des langues ivoiriennes.

1.1.1 Langues étrangères présentes en Côte d'Ivoire

Par langues étrangères, nous entendons les langues qui n'appartiennent à aucune communauté ethnique originaire de la Côte d'Ivoire actuelle. Ce sont, entre autres, les langues des immigrés de la sous-région ouest-africaine, des expatriés africains, européens, américains et asiatiques. Parmi ces langues, on compte le français, l'anglais, l'espagnol, l'allemand, le portugais, le chinois, le coréen, l'arabe, le hindi, le haoussa, le yorouba, le moré, l'igbo, le lingala, etc.

1.2 Statut et rôle des langues présentes en Côte d'Ivoire

L'une des caractéristiques essentielles de la diversité linguistique ivoirienne est l'inégalité de statut des langues en présence. En effet, on a d'un côté le français qui occupe une place de choix dans la vie de l'État et de l'autre la soixantaine de langues ivoiriennes qui sont presque laissées pour compte.

1.2.1 Statut et rôle des langues ivoiriennes

Les langues nationales, malgré leur diversité et leur multiplicité n'ont pas l'autorité juridique d'une langue officielle. Toute chose qui leur ôte leur prestige ainsi que leur pouvoir. C'est ainsi que John Hutchinson note : « En Afrique francophone, une langue africaine peut avoir plusieurs statuts, et peut être tout sauf officielle. C'est pourquoi, l'étiquette de langue nationale en Afrique francophone s'applique à toute langue qui n'est pas officielle ». Nous renchérissons avec l'exemple du Niger ou du Mali, qui ont respectivement le haoussa et le bambara comme langue majoritaire. Cependant, le français représente la langue officielle de ces deux pays.

Les statistiques[50] de la toute première étude linguistique relative à la Côte d'Ivoire Delafosse (1904 cité par Ayéwa, 2016) enregistrent une soixantaine de langues et dialectes pour le

[50] Maurice DELAFOSSE : *Vocabulaires comparatifs de plus de soixante langues et dialectes parlés à la Côte d'Ivoire*. Paris; Leroux, 1904.

pays. Ces langues sont réparties en quatre groupes génétiques et culturels : le groupe des langues Kwa au Sud-Est du pays, les langues Kru au Sud-Ouest, les langues Mandé au Nord-Ouest et les langues Gur au Nord-est. Les langues ivoiriennes sont les langues de première socialisation de la quasi-totalité des Ivoiriens et ont des valeurs symboliques assez significatives pour les personnes qui les parlent. Cependant, elles sont peu usitées dans l'enseignement et dans l'administration.

La dernière Constitution votée en 2000, en son article 29, portant pour la première fois une référence aux langues nationales stipule : « *La loi fixe les conditions de promotion et de développement des langues nationales.* » Sur le chapitre des langues nationales ivoiriennes, il faut rappeler qu'une loi portant réforme de l'enseignement a été votée en Août 1977. Elle prévoyait les conditions pour l'introduction de ces langues dans l'enseignement et donnait mission expresse à l'Institut de Linguistique Appliquée (ILA) de l'Université de Cocody-Abidjan d'en étudier la faisabilité. Cette loi n'a jamais été promulguée et les nombreuses recherches et expériences de préscolarisation et d'alphabétisation menées par l'ILA sont restées quasiment sans application.

1.2.2 Statut et rôle du français

La première constitution de la République de Côte d'Ivoire votée le 3 novembre 1960 stipule dans son article 1 : « *la langue officielle est le français* ». Cela est réitéré dans la deuxième constitution du 1er Août 2000 (article 29, paragraphe 5) avec cette fois-ci, l'ajout d'une mention honorable vis-à-vis des langues ivoiriennes dans le paragraphe 6 stipulant que « la loi fixe les conditions de promotion et de développement des langues nationales[51] ». Puis réaffirmé dans la toute dernière constitution promulguée le 08 novembre 2016 (Cf. l'article 48 du chapitre I du titre II), cette disposition constitutionnelle assure la domination légale et totale du français dans tous les domaines de la vie publique.

Au niveau national, bon gré mal gré, le français est accepté comme une nécessité de développement. Au niveau individuel, il est obligatoire non seulement dans les études, mais à tout moment de la vie civile. Pour rappel, la langue française est introduite en Côte d'Ivoire pendant la période coloniale.

[51] République de Côte d'Ivoire : Constitution de la République de Côte d'Ivoire. Abidjan; Journal Officiel de la République de Côte d'Ivoire, n°30 du jeudi 3 aout 2000, pp. 553-556, 2 colonnes par page; p. 531, 1e col.

1.3 Généralités sur les langues de Côte d'Ivoire

La nation ivoirienne est composée d'une mosaïque de langues. D'où proviennent-elles ? Revenir sur la source des langues ivoiriennes est nécessaire.

1.3.1 Les vagues migratoires des langues de Côte d'Ivoire

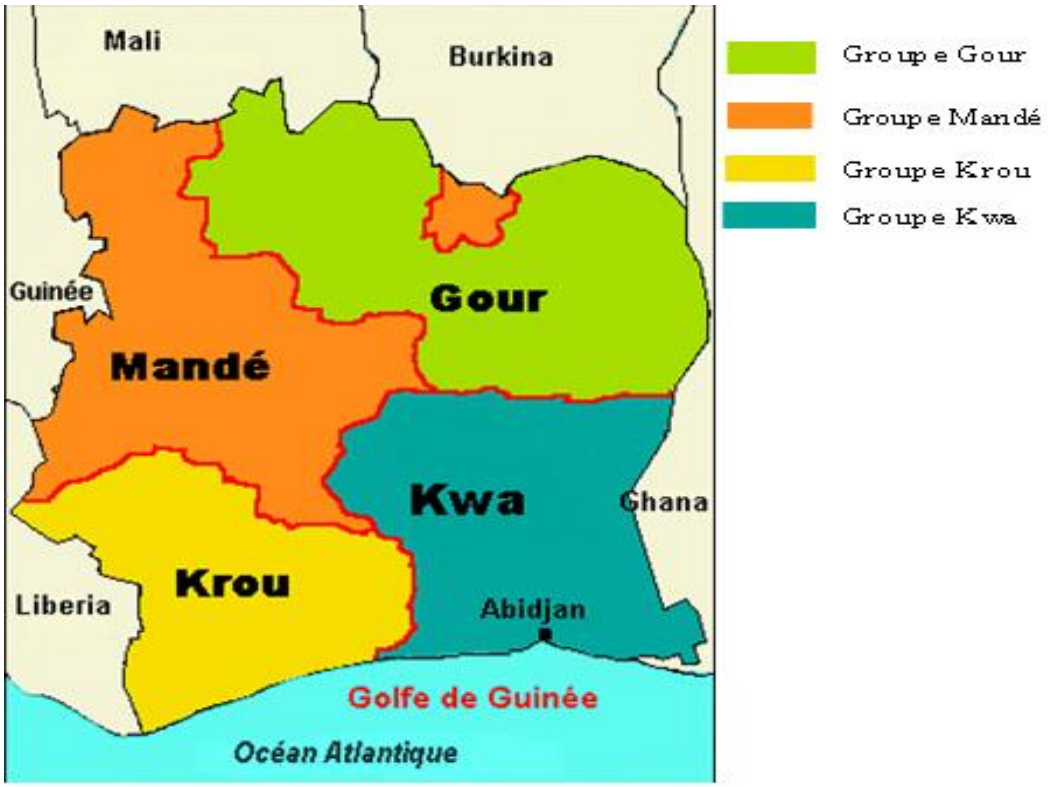
La Côte d'Ivoire, pays situé en Afrique de l'ouest, s'étend sur une superficie de 322462 Km^2. Elle fait frontière avec le Ghana à l'Est, le Libéria et la Guinée à l'Ouest, le Burkina Faso et le Mali au Nord. Au Sud, elle a une frontière naturelle, l'océan Atlantique. La Côte d'Ivoire a été érigée en colonie française en 1893. Les premiers habitants de la Côte d'Ivoire (*les protopeuples autochtones*) étaient répartis dans toutes les régions du territoire ivoirien selon les études de Loucou J-N (1984) et de Gonnin Gilbert et Allou Kouamé R. (2006). Au Sud, en bordure de la mer se trouvaient les Éhotilé ; au Nord, dans la région de Dabakala, il y avait les Falala ; les Toura et les Gagou ou Gban étaient installés à l'Ouest et au Centre-Ouest. Mais entre le 15ème et le 18ème siècle, plusieurs mouvements migratoires se sont dirigés vers le territoire ivoirien. Au 16ème siècle, le peuple Mandé originaire de l'ancien empire du Mali s'est installé au Nord-Ouest de la Côte d'Ivoire ; par la suite, ce groupe s'est scindé en deux sous-groupes : les Mandé du Nord ou Malinké et les Mandé du Sud. Les migrants du Nord-Est vont les rejoindre. Entre le 16ème et le 17ème siècle, le peuple Gur (Gour) ou Voltaïque s'est installé au Nord-Est de la Côte d'Ivoire. Ces phénomènes migratoires concernent aussi les Kru (Krou) venus du Libéria au 17ème siècle et le peuple Akan arrivé du Ghana au 18ème siècle. En ce qui concerne l'Europe, les Portugais sont les premiers, en 1470, à découvrir le littoral ivoirien pour des raisons commerciales. Aux 17ème et 18ème siècles, à la faveur de la traite négrière, les Français arrivent en Côte d'Ivoire. À l'abolition de celle-ci, au 19ème siècle, la France fait de la Côte d'Ivoire une colonie française, le 10 mars 1893. L'histoire coloniale de la Côte d'Ivoire permet de retracer le parcours de la langue française dans ce pays et de comprendre la place particulière qu'elle y occupe aujourd'hui.

1.3.2 La mosaïque des langues en Côte d'Ivoire

Les travaux de J. Greenberg (1963) et, plus récemment, ceux de Kay Williamson (2000), laissent apparaître que les langues africaines sont réparties en quatre branches ou familles linguistiques: les langues Khoisanes, Afro-asiatiques, Nilo-sahariennes et Niger-kordofaniennes. Ces différentes branches se subdivisent elles-mêmes en groupes de langues,

chaque groupe occupant un espace bien déterminé qui déborde parfois, pour certaines langues, sur les pays limitrophes. Ce dernier point des langues qui débordent les limites des pays met en relief le fait que l'Afrique des langues échappe, de toute évidence, à la logique des États, des frontières politiques héritées de la colonisation.

En Côte d'Ivoire, on compte approximativement une soixantaine de langues locales. D'après la classification de Greenberg (1963), ces langues sont issues du Niger-congo[52], embranchement de la famille Niger-Kordofanienne. Cette soixantaine de langues ivoiriennes peut être regroupée en quatre grands groupes, à savoir les aires ethnolinguistiques Kwa, Kru, Mandé et Gur.



Carte des quatre aires linguistiques et culturelles de Côte d'Ivoire

La carte ci-dessus présente la répartition des quatre grands groupes.

- *L'aire ethnolinguistique Kwa*: elle est estimée à 42,5% de la population nationale ivoirienne et couvre l'Est, le Centre et le Sud-Est de la Côte d'Ivoire. Elle est constituée de

[52] Cette dénomination désigne aussi la famille Niger-Kordofan parce que les langues que cet embranchement regroupe constituent la quasi-totalité des langues que contient cette famille.

deux sous-groupes (les langues Akan et les langues lagunaires). Les langues Akan sont: l'Abron, l'Agni, le Baoulé et le N'Zima. Les langues lagunaires comprennent: l'Abbey, l'Abidji, l'Abouré, l'Adjoukrou, l'Ahizi (certains dialectes), l'Akyé, l'Alladian, l'Avikam, l'Ebrié, l'Ega, l'Ehotilé, l'Essouma, le Krobou, le M'batto. Les langues dominantes dans cette aire linguistique sont l'Agni et le Baoulé. Certaines de ces langues sont parlées au Ghana. Il s'agit de l'Abron (Bron), de l'Agni et du N'Zima.

- *L'aire ethnolinguistique Kru:* elle est estimée à 12,9% de la population nationale ivoirienne et est représentée au Centre-Ouest et au Sud-Ouest. Les langues qui la constituent sont: l'Ahizi (certains dialectes), le Bakwé, le Bété, le Dida, le Gnaboua, le Godié, le Guéré, le Kodia, le Kouya, le Kouzié, le Kroumen, le Neyo, le Niédéboua, l'Oubi, le Wané, le Wôbè... La langue dominante ici est le Bété. Ce groupe est également présent dans la partie sud du Liberia.

- *L'aire ethnolinguistique Mandé:* elle est composée de deux sous-groupes, à savoir les Mandé-Nord et les Mandé-Sud qui représentent respectivement 16,7% et 10,2% de la population ivoirienne et qui occupent le Nord-Ouest et le Centre-Ouest de la Côte d'Ivoire. Comme langues Mandé-Nord on a: le Dioula (Dioula de Kong, Djamala), le Gbin (Gbandjê), le Malinké (Mahou, Koyaka, Séguélaka), le Nigbi.

Le sous-groupe Mandé-Sud est composé des langues Gagou, Gouro, Mona, N'gain, Ouan, Toura, Yacouba et Yaouré. Dans ce groupe la langue dominante est le dioula, bambara véhiculaire qui s'est répandu avec le commerce et qui est compris et parlé par de nombreux Ivoiriens. Ce groupe est présent dans l'est de la Guinée, l'ouest du Mali et le nord du Liberia.

- *L'aire ethnolinguistique Gur:* elle représente 17,7% de la population ivoirienne et couvre le Nord de la Côte d'Ivoire. Les langues sont: le Birifor, le Degha, le Gondja, le Gouin, le Kamara, le Komono, le Koulango, le Lobi, le Lorhon, le Nafana, le Samogho, le Sénoufo Tiébara, Nyarafolo, Nafana, Takper…), le Tagbana, le Djimini, le Palaka, le Siti, le Toonie. La langue dominante ici est le sénoufo. Ce groupe occupe une partie du Burkina Faso, du Mali et le nord du Ghana.

1.4 Méthodologie de recherche

Pour mener à bien ce travail, nous avons choisi comme axe une des activités de la garde républicaine. La garde républicaine (GR) dépend du cabinet militaire de la présidence de la république au même titre que le groupement de la sécurité présidentiel (GSPR) dont les éléments sont issus des forces terrestres. Elle est la seule armée autorisée dans les palais nationaux. Les gardes sont présentes au palais présidentiel à Abidjan, au Sénat et à l'Assemblée Nationale de Yamoussoukro, au palais de justice, à la primature et dans les principaux ministères. La GR est chargée de missions de sécurité et d'honneur au profit des hautes autorités de l'État et des institutions et donc déployée au Plateau[53], à Treichville[54] et à Yamoussoukro. Lors de la fête nationale, date anniversaire de l'indépendance de la Côte d'Ivoire chaque 07 Août, le détachement de la garde républicaine exécute une parade avec un chant à haute voix en langue locale lors de son passage. Le corpus proposé est extrait de la vidéo du chant en langue locale de la garde républicaine du 07 Août 2018, lors de la célébration des 58 ans de la Côte d'Ivoire.

La vidéo[55] présente des soldats qui célèbrent le Chef de l'État avec un chant. C'est le texte du chant que nous avons extrait et présentons. Il est composé d'un couplet de dix vers en Baoulé et de deux (2) refrains en quatre langues que sont le Baoulé, le Bété, le Malinké (Dioula) et le Sénoufo. Le premier refrain est composé de quatre vers et le deuxième de deux vers. Il y'a au total quatre langues qui interviennent lors de la prestation de la GR mais c'est dans le deuxième refrain que s'affiche la quatrième langue citée, le Sénoufo. C'est un chant en langue Baoulé repris en Bété, en Sénoufo et en Dioula pour les refrains. Le choix de la garde républicaine vient du fait que la Côte d'Ivoire est composée d'une mosaïque de langues ; du coup, il faut que celle-ci s'implique dans le processus de paix. Et à l'unisson, elle se regroupe pour rendre les honneurs au Chef de l'État. C'est ce que nous offre le corpus ci-dessous.

---

[53] Quartier des affaires d'Abidjan et commune la plus riche du pays. https ://www.lemondeafrique.fr

[54] C'est une commune populaire et l'une des plus emblématiques d'Abidjan située près du centre d'affaires. https ://www.jeuneafrique.com

[55] Publiée par RTI Officiel sur YouTube portant le titre "Fête Nationale AN 58 : Le défilé de la garde républicaine"

1.4.1 Présentation du corpus de chant

Présentation du couplet en Baoulé

O ti yassoua gnamien fa manhe

Président ADO ti yassoua gnamien fa manhe

Y koungba tche kloi nian min n'ga sou

Président ADO koungba tche kloi nian min n'ga sou.

O ti famien essou gnin min n'sou.

Président ADO ti famien essou gnin min n'sou

Eh sre gnamien fa man ADO

Côte d'Ivoire ma mou sre gnamien fa man ADO

O tche essou

Président ADO nian eh sou.

Traduction du couplet

Le président,

Homme d'honneur, courageux et persévérant

Nous a été envoyé par Dieu.

Il est le seul capable de diriger le pays dans la paix.

La Côte d'Ivoire ne pourra avoir un guide pareil,

Car le président est un Chef d'État incomparable.

Par conséquent,

Chers Ivoiriens et Ivoiriennes.

1er Refrain

Refrain en Baoulé

Bessou ba ooh bedjahoo

Côte d'Ivoire mamou bessou ba ooh bedjahoo

Bessou ba ooh bedjahoo

Refrain en Bété

Wahihoo assohou

Côte d'Ivoire youa wahihoo assohou

Wayihoo assohou

Traduction 1er Refrain

Président levez-vous !

Les enfants de Côte d'Ivoire, levez-vous !

Ils arrivent, levez-vous !

Refrain en Dioula

Aye wouli obenana

Côte d'Ivoire dehoun aye wouli obenana

Aye wouli obenana

2ème Refrain

Refrain en Baoulé

Wadjassoh

Refrain en Bété

Ye houssouh

Refrain en Sénoufo

Yiri man yere

Refrain en Dioula

Awouli la

Traduction 2ème Refrain

La Côte d'Ivoire est debout.

1.5 Analyse des données

Le corpus peut être appréhendé à trois niveaux : le premier refrain, le deuxième refrain et le couplet. Il y a lieu de savoir ce que sont un refrain et un couplet. On définit généralement le refrain comme la partie d'une chanson qui revient à intervalles réguliers en brisant la suite du chant. Et le couplet, c'est chacune des parties d'une chanson séparées par le refrain, qui est caractérisé par le fait de présenter des paroles différentes à chaque nouvelle exposition : cela permet de faire évoluer le contenu du récit. Rappelons que c'est seulement le deuxième refrain qui utilise quatre langues. Ainsi, c'est par le premier refrain que commence le chant, emboité du deuxième refrain et c'est avec le couplet que le chant prend fin.

- Le premier refrain : il est chanté en Baoulé en ces mots : « ***Bessou ba ooh bedjahoo. Côte d'Ivoire mamou bessou ba ooh bedjahoo. Bessou ba ooh bedjahoo. Président ADO sodja bessouba ooh bedjahoo*** ». S'ensuit le bété en ces termes : « ***Wahihoo assohou. Côte d'Ivoire youa wahihoo assohou. Wayihoo assohou. President ADO srodja wayihoo assohou*** ». Puis le dioula : « ***Aye wouli obenana. Côte d'Ivoire dehoun aye wouli obenana. Aye wouli obenana. Président ADO souraci obenana*** ». Et l'interprétation du premier refrain en français donne ceci : «*Président levez-vous ! Les enfants de Côte d'Ivoire, levez-vous ! Ils arrivent, levez-vous ! Les militaires de ADO arrivent levez-vous !* » Ici, c'est trois langues qui sont utilisées à savoir le Baoulé, le Bété et le Dioula.

- Le deuxième refrain : il commence avec le baoulé en ces termes : « ***Wadjassoh ! Côte d'ivoire Wadjassoh.*** », puis le bété : « ***Ye Houssouh ! Côte d'Ivoire yehoussoh*** » ainsi que du sénoufo : « ***yiri man yere*** ! ***Côte d'ivoire wiri man.*** » et s'achève par le dioula : «***Awouli la ! Côte d'ivoire wouli la.*** » La définition en français donne ceci : « *La Côte d'Ivoire est debout. Elle est à jamais debout.* » Pour ce refrain, c'est plutôt quatre langues utilisées que sont le Baoulé, le Bété, le Dioula et le Sénoufo.

- Le couplet : les soldats entament le couplet chanté uniquement en Baoulé dans ces vers : « ***O ti yassoua gnamien fa manhe. Président ADO ti yassoua gnamien fa manhe. Y koungba tche kloi nian min n'ga sou. Président ADO koungba tche kloi nian min n'ga sou. O ti famien essou gnin min n'sou. Président ADO ti famien essou gnin min n'sou. Eh sre gnamien fa man ADO. Côte d'Ivoire ma mou sre gnamien fa man ADO. O tche essou. Président ADO nian eh sou.*** », qui donne la traduction suivante en français : « *Le président ADO, homme d'honneur, courageux et persévérant. Nous a été envoyé par Dieu. Il est le seul capable de diriger le pays dans la paix. La Côte d'Ivoire ne pourra avoir un guide pareil, car le président est un chef d'Etat incomparable. Par conséquent, chers ivoiriens et ivoiriennes, prions tous Dieu pour lui, afin qu'il ait longue vie. Pour le bonheur de la Côte d'Ivoire.* » Cette prestation est exécutée de manière lente et précise par les soldats qui suivent le rythme donné par leur commandant, si nous pouvons le dire ainsi. Et cela se perçoit par le fait qu'un vers prononcé par le commandant reçoit une réponse qui est le deuxième vers chanté en chœur par la troupe. Dans le regroupement des langues nationales, l'armée s'est donc servie de celles ayant un nombre considérable de locuteurs, celles qui représentent la masse, qui représentent les quatre groupes ethnolinguistiques de la Côte

d'Ivoire, celles qui ne sont pas en voie de disparition, dans le but d'établir leur souveraineté dans le temps. Nous verrons à la suite la position qu'occupent ces langues dans le pays.

1.4 Discussion

Les données recueillies dans le chant de la garde républicaine présentent une orientation. Elle nous conduit à appréhender la place qu'occupent ces langues dans la sphère linguistique ivoirienne. Référons-nous aux données présentées dans le tableau ci-dessous.

Tableau de classement de neuf (09) langues de la Côte d'Ivoire [56]

Ethnie	Population	Pourcentage	Langue
Baoulé	**4 645 000**	**19,9 %**	**baoulé**
Malinké	**4 217 000**	**17,7 %**	**dioula**
Sénoufo	**2 129 000**	**9,9 %**	**sénoufo**
Dan	1 490 000	6,2%	dan (yacouba)
Agni	1 444 000	6,0 %	agni
Mossi	1 361 000	5,7%	mooré
Bété	**730 000**	**3,0%**	**bété**
Akyé	642000	2,6%	akyé
Gouro	580000	2,4%	gouro

[56] LECLERC, Jacques.,(1992) « Langue et société », Laval, Mondia Éditeur, coll. '' Synthèse'', p. 708

Ce tableau présente le classement des langues locales selon leur nomination (ethnie), la population (en chiffre), le pourcentage et la langue dont il s'agit. Ces résultats, très récents de 2018 révèlent la population, le pourcentage et la langue des ethnies ci-dessus citées majoritairement importantes du pays en matière de démographie. Rappelons qu'il existe plus d'une soixantaine de langues en Côte d'Ivoire et ce tableau présente seulement le classement des neuf (9) premières langues parmi celles que compte le pays. Cependant ce sont les langues qui ont servi lors de la prestation de la garde républicaine du 58ème anniversaire de la fête nationale que nous examinons.

- Le baoulé : langue parlée par le groupe ethnique éponyme est la plus importante de la famille Akan plus précisément Akan du Centre. C'est le Baoulé, principalement parlé au centre du pays (Yamoussoukro, Dimbokro, Bouaké, Bocanda, Daoukro, Sakassou, Béoumi) avec une population de 4 645 000 soit 19,9 %. Cette langue est classée première parmi les langues vernaculaires du pays ayant un nombre considérable de locuteurs.

- Le dioula : langue parlée par le groupe ethnique Malinké et faisant partie de la famille Mandé. Avec une population de 4 217 000 soit 17,7 %, le dioula se classe comme la deuxième langue la plus parlée dans le pays. Notons ici qu'elle apparaît en Côte d'Ivoire comme une langue très importante du fait qu'elle est la première et la seule parmi les langues nationales à être véhicularisée sur le territoire ivoirien (Dumestre, 1971, cité par Konaté, 2016, p. 4) .

- Le sénoufo : langue parlée par le groupe ethnique Sénoufo et appartenant à l'un des grands groupes ethnolinguistiques qu'est le Gur. Elle est la plus parlée de son groupe avec un nombre de 2 129 000 locuteurs, soit 9,9 %. Avec ce chiffre elle occupe la troisième place des langues vernaculaires les plus parlées sur le territoire ivoirien.

- Le bété : langue parlée par le groupe ethnique Bété. Le peuple bété est un groupe ethnique issu du grand groupe Kru et la langue dominante dans ce grand groupe est le bété. Avec un nombre de 730 000 locuteurs soit 3,0%, elle occupe la septième place des langues locales les plus parlées.

À travers ce classement, il est clair qu'après la langue française, langue officielle de la Côte d'Ivoire qui totalise au plan national le plus de locuteurs, ces langues marquent également leur présence. Il est perçu dans cet ordre que ces langues locales utilisées par la garde

républicaine dans leur chant proviennent de la famille Niger-congo, regroupée à son tour sous quatre grands groupes que sont : Kwa, Mandé, Gur et Kru. Les langues du chant présentent un aspect clé : la langue baoulé est la plus parlée du groupe Kwa, le dioula est la plus parlée du groupe Mandé ; la langue sénoufo est la plus parlée du groupe Gur et le bété est la plus parlée du groupe Kru. Cette illustration laisse voir la cohésion sociale et le renforcement de l'unité nationale que ces langues fédèrent à travers cette force que représente l'armée ivoirienne.

Conclusion

Aujourd'hui, la Côte d'Ivoire ne cesse de mettre à l'évidence qu'elle a une identité culturelle à travers ces langues locales qu'elle ne veut et ne peut lâcher car, c'est de là que provient sa force, même si dans le passé, selon Denis Turcotte (1982), le problème des langues nationales fut constamment escamoté en présence du français. En effet, la question du français se traduit par le fait qu'il a été imposé au plus grand nombre d'indigènes et utilisé comme langue véhiculaire sur toute l'étendue de l'Ouest du continent africain, afin d'opérer son ouverture sur le plan international et d'amorcer son développement. Toutefois, Les langues locales servent à pérenniser les patrimoines nationaux. Pour la Côte d'Ivoire, cela est confirmé par cette force militaire qui s'en sert pour exprimer les honneurs au Chef de l'État, garantissant ainsi que toutes les langues locales sont pour la paix et la cohésion sociale.

Bibliographie

BROU, -D., C., (???). *« Plurilinguisme et relations diglossiques entre le français et les langues locales de Côte d'Ivoire. »* in Cahiers Ivoiriens de Recherche Linguistique

COMOE, F, E., (2006). *« Relations de genre et migration en Côte d'Ivoire: de la décision de migrer à l'insertion dans le marché du travail.»* Thèse de Doctorat en démographie, Faculté des arts et des sciences, Université de Montréal.

DUMESTRE, G., (1971). *« Le dioula »,* Actes du huitième congrès de la société linguistique de l'Afrique occidentale, Volume 2, Annales de l'université d'Abidjan, série H.

GONNIN, G. et ALLOU K. R., (2006) : *Côte d'Ivoire : les premiers habitants*, Abidjan, CERAP, 122p.

KASSORO, G. C., (1999). « *Les langues de Côte d'Ivoire et leurs régions* » in Les expressions du parler n°1

KIPPRE, P., (1992). *« Histoire de la Côte d'Ivoire »,* Editions AMI, p.25.

KOUAME, K. J.-M., (2012). « Le nouchi : creuset de la diversité culturelle et linguistique de la Côte d'Ivoire », linguistique contrastive et interculturalité : La Francopolyphonie 7, vol. I, p. 70.

KONATE, Y., (2016). *« Le dioula véhiculaire : situation sociolinguistique en Côte d'Ivoire »* Corela [En ligne], mis en ligne le 16 Juin. URL : http ://journals.openedition.org/corela/4586.

KOUAME, K. J.-M., (2012). *La langue française dans tous les contours de la société ivoirienne*. Québec : Observatoire démographique et statistique de l'espace francophone/Université Laval, 26 p. (Collection Note de recherche de l'ODSEF)

LECLERC, J., (2002). *« Côte d'Ivoire » dans l'aménagement linguistique dans le monde,* Québec, CEFAN, Université Laval. [http ://www.axl.cefan.ulaval.ca/afrique/Côte d'Ivoire.htm]

LOUCOU, J-N, 1984 : *Histoire de la Côte d'Ivoire*: *la formation des peuples*, T1, Abidjan, CEDA, 208p.

TURCOTTE, D., (1982) « *La politique linguistique en Afrique francophone : une étude comparative de la Côte d'Ivoire et de Madagascar »,* Québec, Presses de l'université Laval, CIRB, p. 219.

YAO, A. R., (2008) : *« Valeurs culturelles du peuple Baoulé: culture et mariage »* Mémoire Online < Arts, Philosophie et Sociologie > Art et Culture Université de Bouaké.

HERAULT, G. et *al.*, 1982 : *Atlas des langues kwa de Côte d'Ivoire*, Tome 1, ILA, Université d'Abidjan.

La pratique des langues maternelles en milieu urbain abidjanais

KPAMI Boni Carlos Mozer
Université Félix Houphouët-Boigny

&

KROUWA Stéphanie Tanoa
Université Félix Houphouët-Boigny

Abstract: The present study deals with the practice of mother tongues by Ivorian families in urban area. By taking the city of Abidjan as fieldwork, this article shows that the Côte d'Ivoire languages are mainly spoken in spite of the ceaseless threat of French, the official language. With this status, this language regulates almost all the sectors of life through its varieties (Français populaire Ivoirien, Nouchi) in Abidjan, a model city. In such configuration, the utility of the language confronts in terms of financial resources and not in terms of cultural or social identity. Speakers don't want to learn languages which are not cost-effective. For this reason, ivorian mother tongues are neglected. So families, especially those who are mixed abandon the use of their mother tongues for the benefit of French which becomes de facto mother tongue. They use various ways. The study reports this experience of mother tongue reviving. It is based on an investigation in districts of the city of Abidjan with 100 families among which 50 are mixed.
Keywords: **mother tongues, urban area, cultural identity, learn again, crisis 2000**

Résumé : La présente étude s'intéresse à la question de la pratique des langues maternelles dans les familles ivoiriennes en milieu urbain. En prenant pour cadre d'étude la ville d'Abidjan, cet article montre que les langues ivoiriennes sont majoritairement parlées malgré la menace incessante du français, comme langue officielle. Fort de ce statut, il régule presque tous les secteurs de la vie à travers ses avatars (Français Populaire Ivoirien, Nouchi) à Abidjan. Dans une telle configuration, l'utilité de la langue se mesure en termes de

ressources financières et non plus en termes d'identité culturelle ou sociale. Celles qui sont jugées non rentables, en l'occurrence les langues maternelles (ivoiriennes) sont délaissées. Aussi les familles, surtout celles qui sont mixtes abandonnent l'usage des langues maternelles au profit du français devenu langue maternelle de fait.

Cependant, on note depuis quelque temps notamment après la crise politique de 2002 qui a exacerbé une conscience aigüe des valeurs culturelles identitaires nationales, nombre de familles ont entrepris de revitaliser leur langue. Elles ont recours à diverses stratégies.

L'étude rend compte de cette expérience de ré-usage ou de réapprentissage des langues maternelles. Elle repose sur une enquête menée (recherche qualitative) dans des quartiers de la ville d'Abidjan auprès de 100 familles dont 50 sont mixtes.

Mots-clés : **langues maternelles, milieu urbain, identité culturelle, réapprentissage, crise politique 2000**

Introduction

La Côte d'Ivoire compte une soixantaine de langues autochtones (Delafosse 1904). Cette diversité linguistique se justifie, au plan historique par les migrations des peuples venus de divers horizons. Ces migrations ont favorisé les contacts de langues sur le territoire ivoirien. Ce multilinguisme avéré a accentué la non intercompréhension entre les peuples. C'est l'un des arguments évoqués en faveur du statut juridique accordé au français comme langue d'enseignement en Côte d'Ivoire ((Aboa ,2012) ;(Kouamé, 2007)). De ce fait, le français devient la langue seconde des Ivoiriens étant entendu que « la véhicularité est un des traits définitionnels de la langue seconde » (Ayéwa 2009). Le français (avec ses avatars) va occuper l'espace linguistique ivoirien en phagocytant les langues ivoiriennes au point de les reléguer à des langues secondes pour les jeunes générations. En d'autres termes, le français et ses variétés (Français ivoirien, Nouchi) étouffent les langues ivoiriennes à telle enseigne que leur transmission en milieu urbain s'avère difficile, et ce, avec l'exode rural qui prend des proportions de plus en plus alarmantes. Pourtant, la langue est le siège de la culture, c'est pourquoi Makadi (2017) n'hésite pas à affirmer que « derrière une langue se trouve une culture et chacune d'entre elles est d'une manière ou d'une autre fascinante ». En s'appuyant sur cette affirmation, il est aisé de comprendre que la langue est le véhicule des

cultures, des civilisations, des traditions et permet de les conserver. Toutefois, les crises politiques de 2002 et post-électorale de 2010 ont eu pour corollaire un regain d'intérêt pour l'apprentissage des langues maternelles. En effet, ayant été frustrés de n'avoir pas pu communiquer en langue ivoirienne pendant cette crise lorsqu'ils fuyaient les atrocités de la guerre pour se réfugier en zone rurale. Incapable d'échanger en langue locale avec les parents vivant en zone rurale, parents et enfants vont entreprendre d'apprendre leur langue maternelle en famille pour une meilleure intégration dans leur communauté d'origine. Cette entreprise ne produit toujours pas les effets escomptés. Alors l'on se pose la question de savoir si la pratique de la langue maternelle est une réalité dans les familles abidjanaises.

Nous conjecturons que la langue maternelle est majoritairement pratiquée dans les familles abidjanaises.

L'intérêt d'une telle étude est de montrer la place des langues ivoiriennes en milieu urbain. Cette recherche s'inscrit dans le cadre de la sociolinguistique urbaine, domaine qui étudie les représentations linguistiques et les phénomènes langagiers en milieu urbain. Pour ce faire, elle nécessite une enquête menée dans les quartiers de la ville d'Abidjan.

L'analyse va s'orienter autour de plusieurs points à savoir : la méthodologie de cette étude ; le contexte de l'étude ; les statuts et aouts des langues ivoiriennes ; la méthodologie de l'enquête ; les résultats et interprétations ; une méthode intégré de l'apprentissage des langues maternelles.

1 Méthodologie envisagée

L'enquête est menée dans les quartiers de la ville d'Abidjan. Le choix de la ville d'Abidjan comme cadre de notre enquête est motivé par le fait qu'il est le lieu par excellence d'hétérogénéité culturelle et linguistique. Ce lieu-ci constitue un espace favorable de déclenchement « de guerres entre les langues ». De plus, cette ville a été fortement touchée par la crise post-électorale et le regain d'intérêt pour l'apprentissage des langues maternelles y est plus apparent. Enfin, les données à Abidjan sont plus accessibles puisque l'enquête se fera in situ et que les enquêteurs y résident. Les communes ciblées pour l'investigation sont Cocody, Abobo, Yopougon et Marcory. Ces communes permettront de vérifier le degré de transmission des langues maternelles. Trois raisons justifient le choix des communes : Les zones fortement touchées par la crise du fait que ses zones hébergeaient des camps

d'affrontement, ces communes étaient des champs de batailles. Le niveau de vie sociale, la mixité sociale (brassage culturel). Le recueil des données s'appuie sur un questionnaire et la technique d'enquête est qualitative. Le questionnaire cible deux types de familles : celle dont les parents sont de la même langue maternelle et celle dont les parents sont de langues maternelles différentes. Cette recherche s'appuie sur les études de l'évaluation de la pratique des langues ivoiriennes en milieu urbain.

2 Contexte de l'étude

Cette partie met en lumière le cadre théorique qui est celui de la sociolinguistique urbaine ; le profil sociolinguistique de la ville d'Abidjan ; l'hégémonie du français sur les langues maternelles.

2.1 Sociolinguistique urbaine

Cette étude s'inscrite dans le cadre de la sociolinguistique au sens large du terme, discipline qui étudie la co-variance entre langue et société. Autrement dit, elle cherche à comprendre les rapports dialectiques qui existent entre le changement linguistique et le changement social *(Medane* 2013). Elle regorge plusieurs domaines d'étude au nombre desquels figure la sociolinguistique urbaine. Introduite dans les années 1990, la sociolinguistique urbaine s'interroge sur l'interaction entre ville et pratiques langagières puis sur l'urbanité et les faits linguistiques. En effet, la ville est le lieu par excellence de brassage culturel et de langues, l'espace où les langues et les locuteurs s'influencent mutuellement. Comme l'énonce Jean-louis CALVET cité par ABDELHAMID (2009 :15) « *La ville est le but des migrations, le point ultime d'un parcours qui, du village à la capitale, suit les pistes, les fleuves ou les voies ferrées, parcours des hommes bien sûr, mais en même temps parcours des langues* ». La sociolinguistique urbaine se donnera pour tâche d'étudier les effets de la ville sur les langues. Quatre directions majeures sont distinguées dans l'étude de la sociolinguistique urbaine (Bulot 2004) : la première orientation vise à analyser les changements observés dans la distribution des langues (transmission, véhicularisation) en milieu urbain. La deuxième vise à saisir les effets de la ville sur les formes linguistiques : l'urbanisation a des incidences directes sur le corpus des langues. La troisième perspective s'attache à étudier la façon dont les représentations linguistiques et leur verbalisation par des groupes sociaux différents sont territorialisées et contribuent à la mise en mots de l'identité urbaine. La dernière tendance a pour prédilection les phénomènes regroupés sous l'étiquette réductrice « banlieue » », avec

tout ce qui touche aux adolescents, aux groupes de pairs, aux tags, aux graphes, au rap, aux insultes, etc.

2.2 Profil sociolinguistique d'Abidjan

La ville d'Abidjan est la capitale économique de la Côte d'Ivoire. Du fait de sa forte urbanisation, industrialisation et la centralisation de tous les secteurs d'activité, elle est la cible privilégiée de l'exode rural. La Côte d'Ivoire compte selon Delafosse (1904) approximativement une soixantaine de langues. Toutes ces langues sont représentées à Abidjan. Ce fait explique la mixité d'ethnies, de cultures et de langues dans cette ville, faisant d'elle une ville cosmopolite par excellence. Ces langues sont réparties dans quatre grands groupes linguistiques, ainsi que l'explique Sabine Kube (2005 :42) « toutes ces langues appartiennent à la grande famille Niger-Congo qui sont catégorisées au sein de quatre groupes linguistiques à savoir, le groupe Kwa, Kru, Mandé, Gur » et de langues allogènes composées en majorité de langues burkinabé et maliennes, etc. A ces langues autochtones viennent se greffer le français.

2.3 L'hégémonie du français et ses conséquences en Côte d'Ivoire

- ✓ *Un avantage pour les langues locales*

Après l'indépendance, la Côte d'Ivoire va opter pour le français, comme langue officielle et langue d'enseignement. Plusieurs raisons sont évoquées : le français est un facteur d'unité linguistique et nationale car pour Ayewa (2009), les populations de ce pays formaient un « puzzle humain » ; un outil d'ouverture sur l'extérieur pour le pays ; une langue moderne et de progrès apte à décrire et à nommer les sciences et techniques, choses que ne sauraient faire les langues endogènes (Kouadio 2008). Il devient de ce fait la langue seconde. Cette dernière est naturellement comprise comme « une langue véhiculaire dans la communication ordinaire entre les locuteurs pratiquant par ailleurs des langues non intercompréhensibles » (Jean-Louis Calvet, 1981). Même si l'adaptation au français standard a été une épine pour la population ivoirienne au point où sa pratique s'est simplifiée par des variantes : français ivoirien et nouchi, nos langues lui doivent reconnaissance pour son rôle d'unification. Ces transformations lui assurent potentiellement l'enseignement et la communication en Côte d'Ivoire.

- ✓ *Le français : un instrument de recolonisation*

Même si le français sert à l'unité linguistique, il a fini par absorber les langues locales au point de les reléguer, surtout dans les milieux urbains, au rang de langues secondes. Pourtant, avec son statut de langue officielle, il ne saurait représenter, traduire intégralement les langues et les cultures du terroir mais au contraire milite à leur extinction. Cette pensée est soutenue par J-P Makouta-Mboukou (1973 : 81) quand il écrit :

« Dès qu'une langue tente d'exprimer une autre civilisation, elle se révèle forcément insuffisante. Et inversement une langue, qui ne peut exprimer de façon suffisante une civilisation, est étrangère à cette civilisation. Tel est le cas de la langue française qui ne peut adéquatement rendre la pensée noire, qui ne peut exprimer suffisamment la civilisation négro-africaine ; elle est une langue étrangère pour les peuples noirs et doit être traitée comme telle. »

A travers ces propos, nous comprenons que le français n'est pas « une cheville ouvrière » du développement de la Côte d'Ivoire comme on le pense, mais plutôt, un redoutable instrument de colonisation que nous désignons « colonisation silencieuse ». Cette forme de colonisation gagne petit à petit du terrain, surtout dans les milieux urbains. Cependant, les différentes crises subies par les Ivoiriens, principalement les citadins « abidjanais », ont eu pour conséquence positive la prise de conscience relative à l'importance des langues autochtones. Cela donne une lueur d'espoir quant à la pérennisation de ces langues.

3 Langues ivoiriennes : statut et atouts

Les langues ivoiriennes n'ont pas de statut officiel comme les langues locales dans la quasi-totalité des pays anciennement colonisés par la France. Elles n'échappent pas à ce sort réservé aux langues nationales. Ce contexte favorise la relégation des langues maternelles au rang de relique et de vestige d'idiomes en danger. Pourtant, la langue est le véhicule de la culture. Comme l'écrivent Marcellesi & Gardin (1974), elle est « le lieu de conservation et le dépôt de l'expérience et du savoir des générations passées, comme le moyen de transmission de ce même savoir aux générations futures ainsi qui reçoivent toutes les expériences du passé ». De plus, la langue maternelle ouvre à l'homme une porte au développement intellectuel, culturel et social. Aussi favorise–t-elle le développement des

compétences grâce à l'émancipation des facultés créatrices de l'être humain (Ayéwa 2008). Il va sans dire que priver l'être humain du droit d'utiliser sa langue maternelle, comme moyen d'appréhension du monde, c'est le priver du droit de s'épanouir intellectuellement, culturellement. De plus, Dodo & Nzi (2018) notent qu'il y a un lien indissociable entre diversités biologiques et diversités culturelles à travers le savoir enraciné dans les langues locales ». Quoiqu'on dise des langues ivoiriennes, au-delà de la fonction identitaire, elles peuvent contribuer non seulement à la maitrise du français mais également au développement intellectuel. Idée partagée par le Projet Ecole Intégrée (PEI) qui démontre qu'au plan pédagogique que l'enseignement qui commence par la langue maternelle permet à l'enfant d'acquérir des connaissances, des capacités afin d'apprendre une seconde langue avec aisance. Les jeunes, notamment les élèves qui parlent leur langue maternelle, manifestent davantage d'assurance dans l'apprentissage (acquisition) des connaissances (scolaires, académiques). Le PEI démontre également que l'apprentissage de la langue maternelle permet à chaque apprenant de devenir un véritable agent de développement, et non des consommateurs de la science et de la technologie. Puisque nos langues sont capables d'exprimer des faits, des réalités scientifiques et technologiques. De ce fait, la langue maternelle peut être définie comme un joyau, un trésor, la base à partir de laquelle on apprend non pas à parler dans une langue mais à parler. Elle s'avère très utile en ce sens qu'elle nous sert de référence initiale, d'identité. C'est elle qui nous donne la sécurité affective, cognitive et relationnelle. Celle-ci donne l'envie d'interagir avec le monde, elle est également facteur de cohésion.

4 Méthodologie de l'enquête

L'étude est entreprise à partir d'un questionnaire organisé autour de questions suivantes, afin de mieux observer la pratique des langues ivoiriennes en milieu Abidjanais.

Question 1 : comprenez-vous votre langue maternelle ?

Question 2 : si oui communiquez-vous en langues maternelles avec vos enfants ?

Question 3 : si non quelles en sont les raisons ?

L'administration du questionnaire a concerné quatre communes de la ville d'Abidjan à savoir : Cocody, Abobo, Yopougon et Marcory. Le choix de la ville d'Abidjan comme cadre de notre enquête est aussi motivé par le fait qu'il est le lieu par excellence de brassage culturel et de langues, ce qui contraint les populations qui y vivent à recourir à la langue française qui joue le rôle de langue véhiculaire.

5 Résultats et interprétations

Les données de ce travail s'articulent autour de trois axes. Le premier axe traite de l'évaluation de la pratique de la langue maternelle. Le deuxième concerne l'attitude des enquêtés vis-à-vis de leur langue. Enfin, le troisième met en évidence les méthodes qu'utilisent les enquêtés pour l'apprentissage de leur langue.

5.1 Évaluation de la pratique de la langue maternel

L'enquête révèle que sur un échantillon de 100 familles enquêtées, mixtes et hétérogènes, 64 (familles) font usage de leurs langues maternelles, soit un taux de 64%. 34% parlent le français mais parmi eux, certains ont cette facilité de comprendre la langue mais n'arrivent pas à s'exprimer. Ces statistiques montrent que malgré l'implantation du français comme langue d'expression, celui-ci n'arrive pas à phagocyter les langues ivoiriennes. Ayewa (2009 :127) affirme : « Qu'on soit en zone rurale ou en zone urbaine, le taux des enfants ivoiriens ayant les langues ivoiriennes pour langue maternelle est en moyenne de 83,33% ». L'auteur essaie de définir ces statistiques comme un score lorsqu'il écrit : « Ce score montre que les langues ivoiriennes demeurent vivaces : malgré l'interdiction qui leur est faite en milieu officiel et institutionnel (telle que l'école), elles demeurent le moyen de communication privilégié dans la plupart des familles ivoiriennes ; si bien que les enfants acquièrent ces langues comme langues maternelles».

De plus, la plupart des familles ivoiriennes sont fréquentes aux villages pour les activités culturelles, les cérémonies et autres manifestations, ce qui leur permet de promouvoir et conserver leur langue et leur culture, malgré le français qui essaie tant bien que mal de s'imposer.

Le français est alors considéré par ses populations comme une contrainte, en ce sens que les ivoiriens continuent de l'utiliser parce qu'elle est la seule langue admise dans l'administration, dans le monde des affaires, en entreprise.

L'enquête a révélé que les enfants issus de familles mixtes éprouvent des difficultés à s'exprimer dans leurs langues maternelles, en d'autres termes la fréquence d'usage de la langue est basse. On relève deux types de familles mixtes : les familles constituées de langue inter-compréhensible et celles constituées de langue non inter-compréhensible. Pour les familles composées de langues voisines comme l'Agni et le Baoulé, les langues de communication familiale sont la langue maternelle et le français. Dans une telle situation, l'enfant apprend également la langue maternelle et le français, mais son niveau en langue maternelle est bas car l'usage se fait uniquement en famille. Quant aux familles parlant des langues non inter-compréhensibles, la langue usuelle est le français. Les enfants issus de ces familles éprouvent des difficultés à s'exprimer dans leurs langues maternelles. Ils n'ont qu'un seul recours, celui de se rabattre sur le français afin de communiquer. Ce qui a entrainé certains chercheurs à considérer le français comme langue maternelle pour ses enfants. Mais, nous ne souscrivons pas à cette définition des langues maternelles car elle doit être plutôt définie dans une perceptive identitaire. La langue maternelle est définie comme la langue d'origine, la langue des parents. Aboa (2012 : 9) explique cette confusion quand il affirme ceci :

> « Il faudrait faire une distinction entre appropriation linguistique et appropriation identitaire, car l'usage quotidien d'une langue et son adaptation par les locuteurs à leurs propres besoins linguistiques ne permettent pas encore de dire si cette langue est perçue par les locuteurs comme étant leur propre langue ».

Cette affirmation peut être comprise comme une invitation à la révision de la définition accordée à la langue maternelle. Dans une telle conception, la langue maternelle peut être redéfinie comme la langue de l'ethnie, la langue ancestrale, la langue de la lignée familiale. C'est cette langue qui définit l'identité sociale d'un individu.

Cette situation ne s'applique pas pour les enfants de famille homogène qui ont cette aisance de s'exprimer correctement en langue maternelle et aussi en français.

5.2 Attitudes des enquêtés vis-à-vis de l'usage de leurs langue(s) maternelle(s)

Certaines familles, surtout celles qui sont mixtes abandonnent l'usage des langues maternelles au profit du français, devenu langue maternelle de fait. Cependant, on note que depuis quelque temps, notamment depuis la crise de 2000 qui a exacerbé une conscience

aigüe des valeurs culturelles identitaires nationales, que nombre de familles ont entrepris de revitaliser leur langue pour une meilleure intégration dans leur communauté d'origine, vu la frustration ressentie pendant cette période. Bien que le français soit l'outil de communication dans certaines familles, les attitudes de celles-ci vis-à-vis de l'usage de leur langue maternelle semblent positives. Ils sont conscients que la langue maternelle représente leur identité sociale et révèle leur origine. A cet effet, 87% des familles interrogées manifestent une grande utilité de pratiquer la langue maternelle car, pour elles, la langue maternelle regorge beaucoup de potentialités, elle permet de se réaliser pleinement et constitue une source importante de motivation pour l'affirmation de l'identité, de la culture puisque la langue détermine la vision du monde de la communauté qui l'a en usage, et facilite le développement cognitif. Les enquêtes ont également révélé que les enfants issus d'une communauté linguistique manifestent davantage d'assurance dans l'apprentissage (acquisition) des connaissances (scolaires, académiques). Ils ont une capacité intellectuelle plus poussée et un sens très aigue des interprétations par rapport aux autres. Cela est perceptible aux niveaux des résultats scolaires.

Cependant, 13% de familles sont réfractaires ; elles ne trouvent aucun d'intérêt car, pour elles, la langue maternelle ne favorise pas l'insertion professionnelle, académique et ne donne pas une ouverture sur le monde international. La langue maternelle est parfois qualifiée par ses familles comme une langue destinée aux campagnards et non aux citadins. Pour ces 13% de familles réfractaires, l'utilité de la langue se mesure en termes de ressource financière et non en termes d'identité culturelle ou sociale, seule la maîtrise du français est la clé absolue de réussite.

5.3 Méthodes d'apprentissage

La majorité des familles abidjanaises ont appris leur langue maternelle en milieu rural. Pour une meilleure intégration de leurs enfants à la communauté linguistique, les parents vont recourir à diverses stratégies pour le faire : l'invitation d'un parent proche à intégrer la famille pour un long séjour ou le recours à un(e) domestique qui pratique bien la langue ou encore l'apprentissage de la langue se fait par un séjour en milieu rural. On assiste à un regain de ce phénomène à travers la ville d'Abidjan.

Invitation d'un parent proche

Dans le souci de permettre l'intégration de leurs enfants à la communauté linguistique, les parents font appel à un parent proche (cousin, frère, mère, père) résidant en milieu rural. Celui-ci ne s'exprime que dans sa langue maternelle. Pour cette méthode, la fréquence d'interaction en langue maternelle entre l'apprenant et l'enseignant est faible. Certes, cette méthode semble être la plus utilisée mais s'avère difficile dans la mesure où chaque objet désigné n'est pas toujours défini ou renommé en langue maternelle. Avec cette stratégie, l'apprenant se limite à une connaissance basique de la langue.

Avec une domestique

La pratique de la langue maternelle parait importante pour l'affirmation culturelle au point où toute méthode semble utile pourvu que l'objectif soit atteint : celui de pratiquer sa langue maternelle. Quand les méthodes citées ci-haut ne sont pas possibles, certains ont recours à des domestiques. Cette dernière méthode se limite à la compréhension du langage et non à la communication, car celle-ci se débarrasse des facteurs extralinguistiques (e.g, les salutations, la demande de nouvelles).

Séjour en milieu rural

Cette méthode est la plus utilisée et plus prolifique. Elle permet d'apprendre la langue en un temps record. L'apprenant est en contact avec les faits culturels. Il acquière certaines expériences culturelles. Cependant, cette option n'est pas toujours admise. Plusieurs raisons sont évoquées, à savoir l'inadaptation des habitudes alimentaires, du milieu rural (toutes les commodités de la ville ne sont pas réunies aux villages) et les raisons d'ordre spirituel telles que la pratique de la sorcellerie, l'envoutement etc... En effet, certains enquêtés refusent d'aller au village pour des raisons de sorcellerie car, selon eux ce milieu est propice à cette pratique. Ceux-ci préfèrent utiliser les méthodes précédentes.

6 Vers une méthode intégrée de l'apprentissage des langues maternelles en milieu urbain

La langue maternelle est le réservoir de la culture, elle est également un outil performant de développement. Or, son apprentissage et sa codification sont au centre d'une négligence tant au niveau du politique qu'au niveau de la recherche en Côte d'Ivoire. Cette négligence

se fait remarquer également dans les familles abidjanaises qui se contentent des trois méthodes citées en (4.3).

Bien qu'elles (ces méthodes) soient efficientes dans l'apprentissage des langues, celles-ci sont essentiellement orales et informelles. De ce fait, l'étude propose dans l'apprentissage des langues l'usage d'outils didactiques et informels en langue locale.

- L'apprentissage des contes
- L'usage des proverbes.
- Spectacle, colonie de vacances et tables rondes
- Apprendre à lire et à écrire en langues
- La lecture des bouquins en langues (syllabaire, les livrets abordant divers thématiques en

  langues locales)
- La pratique et l'écoute de la musique en langue
- Les émissions en langues locales (radio de proximité, et télévision)

L'association des méthodes d'apprentissage et des outils didactiques proposés pourrait rendre l'apprentissage plus aisé.

Conclusion

Cette étude a montré que malgré l'officialisation du français, elle n'est pas une langue véhiculaire dans les familles abidjanaises. Les populations sont obligées d'utiliser le français parce qu'il n'y a pas une intercompréhension entre les différentes langues de la Côte d'Ivoire. Malgré le fait que la ville d'Abidjan soit par excellence le centre de la francophonie, ces langues ivoiriennes langue maternelles) sont bien vivantes, bien parlées en famille dans la ville d'Abidjan, également en zone rurale.

Les statistiques observées révèlent que les langues ivoiriennes ont encore de beaux jours devant elles. Ces langues ne sont pas prêtes à disparaitre contrairement aux analyses faites sur leur avenir.

On peut donc garder l'espoir qu'elles résisteront à la phagocytose de la langue officielle qui est le Français.

En ce qui concerne les attitudes des locuteurs face à leurs langues maternelles, les enquêtés manifestent une motivation d'intention et d'engagement vis-à-vis de leur langue. Quant à l'apprentissage, les familles utilisent trois méthodes, ces méthodes pourraient être efficaces si l'on associe les outils didactiques proposés.

Bibliographie

ABDELHAMID Melle Nabila, (2009), *Le parler des jeunes et son impact sur les échanges langagiers en classe de langue, Cas des étudiants de L.M.D Français de l'Université de Batna.* Mémoire de Maitrise, Département de Français, Option sciences du Langage, Université El Hadj Lakhdar – Batna, Algérie.

ABOA Abia. L., (2012), « Langue Française et identité culturelle Ivoirienne », Revue n°8 du LTML, revue en ligne http://www.ltml-ufhb.org/

AYEWA Kouassi. N., (2009), « Une enquête linguistique : le français, une langue ivoirienne», in Le Français En Afrique, n°25. Nice; Institut de Linguistique française- CNRS/UMR 6039, pp. 117-134.

AYEWA Kouassi. N., (2008), « Le droit linguistique et le développement en Afrique », Revue des Théories et modèles linguistiques, p14

BULOT Thierry, Bauvois Cécile, Blanchet Philippe, (2001), « sociolinguistique urbaine », in Cahiers de Sociolinguistique,Vol. 6.

BULOT Thierry, 2004 « La sociolinguistique urbaine : une sociolinguistique de crise ? Premières considérations », in *Lieux de ville et identité*, Paris, L'Harmattan, coll. « Marges linguistiques », 2004, vol. I.

DELAFOSSE Maurice, (1904), Vocabulaires comparatifs de plus de soixante langues ou dialectes africains, parlés à la Côte d'Ivoire et dans les régions limitrophes Paris : Ernest Leroux. iv, 284 pp.

DODO J-C & N'ZI Denos, (2018), Les langues ivoiriennes dans les politiques linguistiques en Côte d'Ivoire : historique, état des lieux et perspectives pour une durabilité, Revue LTML Inédit.

KOUAME Jean M., (2007), « Les langues ivoiriennes entrent en classe ». Intertextes, n°3-4, Université Libre Internationale de Moldavie, pp. 99-106.

KOUADIO N'guessan, J., (2008), « Le français en Côte d'Ivoire : de l'imposition à l'appropriation décomplexée d'une langue exogène », Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde [En ligne], 40/41 | 2008, mis en ligne le 17 janvier 2011, consulté le 01 octobre 2016. URL : http://dhfles.revues.org/125

KOUADIO N'Guessan J., (2016), Pourquoi et comment les langues nationales peuvent-elles contribuer au développement ? Leçon inaugurale de l'Académie des Sciences, des Arts, des Cultures d'Afrique et des Diasporas Africaines (ASCAD) prononcée le 08 décembre 2016 à l'amphithéâtre de la CGRAE-Abidjan (Côte d'Ivoire).

KUBE Sabine, (2005). La francophonie vécue en Côte d'Ivoire. Paris : L'harmattan. 247 p.

MADAKI Habila A., (2017), « Les défis des langues minoritaires au Nigeria : le cas de jju », (Communication faite au congrès de la SLAO/ WALC (LAG) du 31 Juillet au 04 août 2017, University of Education, Winneba.

MAKOUTA-Mboukou, J-P ,(1973), Le français en Afrique Noire. Paris : Bordas.

MARCELLESI Jean-Baptiste et Gardin Bernard, (1974), « Introduction à la sociolinguistique, la linguistique sociale », Langues et Langage, Larousse Université.

De la signification des noms et pronoms propres

AKPOUÉ K. Josué
Université Félix Houphouët-Boigny, Côte d'Ivoire

Abstract: This article reviews various theories on the semantics of the proper names and value the relevance of a unique choice through the analysis of various properties of modified proper names. It is noticed that, especially in those contexts, proper names are ambiguous between a predicative reading – predicted by the theory of the definite descriptions – and a referential reading as predicted by the theory of the rigid designators. Furthermore, it explores the properties of pronouns in wobe (Kru, Niger-Congo) which can be used as rigid designators (or constant denoting expressions).
Keywords: **proper names, definite descriptions, rigid designator, pronouns**

Résumé : Cet article passe en revue diverses théories sur la sémantique des noms propres et évalue la pertinence d'un choix unique à travers l'analyse de diverses propriétés des noms propres en emploi modifié. Il relève surtout que dans ces contextes-là, les noms propres sont ambigus entre une lecture prédicative prédite par la théorie des descriptions définies et une lecture référentielle tel que prédit par la théorie des désignateurs rigides. Par ailleurs, un clin d'œil est fait aux pronoms du wobé (Kru, Niger-Congo) qui assument la fonction d'identification caractéristique des noms propres.
Mots-clés : **noms propres, description définie, désignateur rigide, pronoms**

Introduction

La question de la signification des noms propres a fait couler beaucoup d'encre. Elle a été analysée sous différents aspects dans différentes langues. L'objectif du présent article est de passer en revue et discuter les diverses théories proposées en matière de sémantique des

noms propres en partant des théories de Mill-Kripke aux théories descriptivistes. En jetant un rapide coup d'œil à la panoplie des solutions élaborées, il est légitime de se poser la question suivante : « Le nom propre a-t-il une signification ? si oui laquelle ? ». C'est aussi à cette question que le présent travail tentera d'apporter une réponse sur la base de données provenant de plusieurs variétés de français ainsi que de certaines langues ivoiriennes. Par ailleurs, l'étude des noms propres sera étendue à celles des pronoms assumant comme les noms propres, une fonction d'identification. Ces pronoms appelés ici pronoms propres ont été observés en wobé (ISO 639-3 wob), une langue kru parlée à l'Ouest de la Côte d'Ivoire. Cet article est aussi une sorte de bilan à mi-parcours concernant l'étude sémantique des noms propres (et autres unités onymiques) dans les langues ivoiriennes. Il aborde tour à tour la question de la différence entre les approches pragmatique et sémantique des noms propres (§2.1) ; l'éventail des principales théories sur la signification des noms propres (§2.2) ainsi que les propriétés linguistiques de ces derniers (§3.1). Ensuite sont présentés de façon succincte les propriétés linguistiques des pronoms propres (§3.2). La section §4 modélise la signification des noms et pronoms propres tandis que la section §5 conclut cette présentation.

1 Cadre théorique et méthodologique

1.1 Méthodologie

Il est possible d'aborder l'étude des noms propres sous deux angles : d'un point de vue pragmatique ou d'un point de vue sémantique. L'étude pragmatique des noms propres comprend notamment l'exploration des valeurs culturelles et du sens littéral du nom propre. Sans dédaigner l'importance notable de ces différents paramètres, il faut tout de même admettre qu'il ne relève pas de la signification et donc du domaine de la sémantique. D'abord la méconnaissance des valeurs pragmatiques associées à un nom propre donné n'entrave nullement l'intelligibilité de la proposition qu'il intègre. La phrase en (1) est tout à fait compréhensible dans le contexte d'une conférence en Amérique où les participants ignorent tout de la culture baoulé.

(36) *Le prochain intervenant est Kouassi.*

De plus, il est possible d'annuler le contenu de la signification littérale d'un nom propre ; ce qui implique que la signification littérale d'un nom propre ne fait pas partie de sa

signification tout court. En effet, le test de l'enchaînement appliqué en (2) permet de renforcer « la différence entre contenus sémantiques et contenus pragmatiques » (J. Moeschler, 2012) dans la mesure où les premiers ne passent pas ce test. En effet, les contenus sémantiques (implication et présupposition) ne peuvent en aucun cas être annulés/niés comme c'est le cas en (2).

(37) *J'ai reçu Grâce mais je n'ai reçu aucune grâce/faveur de sa part ni d'ailleurs de la part d'aucune autre personne.*

A contrario l'inacceptabilité de la phrase en (3) étaye l'idée que le sens littéral de « Grâce » – c.-à-d. « faveur » – n'est pas une composante de sa signification (c.-à-d. son contenu sémantique).

(38) # *J'ai reçu une grâce du Président de la République mais je n'ai reçu aucune faveur.*

À côté de l'approche pragmatique – qui n'est absolument pas à négliger mais ne concerne pas la signification linguistique du nom propre – il y a l'approche sémantique qui, elle, se focalise justement sur cette signification linguistique ; sur les propriétés interprétatives des noms propres tels qu'ils apparaissent dans les phrases/énoncés ! La présente analyse adopte cette dernière approche. Elle sera fondée sur des données provenant du français et de quelques langues ivoiriennes.

1.2 Cadre théorique

Cette section est consacrée à la revue de la littérature sur la signification des noms propres. Il existe principalement deux théories avancées pour rendre compte du sémantisme des noms propres. Ces deux familles de théories se veulent mutuellement exclusives. Il s'agit d'une part des théories asémantistes d'une part des théories sémantistes d'autres part.

1.2.1 Les théories asémantistes de la signification des noms propres

Les théories asémantistes des noms propres se focalisent sur leur fonction d'identification – en d'autres termes leur référentialité. John Stuart Mill, le précurseur de cette école, présente le nom propre comme une étiquette référentielle, un mot utilisé pour identifier un individu sans rien dire sur ses propriétés. À sa suite, Saul Kripke, avec sa théorie de la désignation rigide (S. A. Kripke, 1972) va apporter un argument supplémentaire à cette thèse en se situant sur un plan modal. Il fait remarquer que les noms propres se distinguent des

(descriptions) définies telles que *le Président de la République* en ce sens que même si comme ces dernières ils sont référentiels, le référent des noms propres se conservent à travers les mondes possibles alors que ceux des définis peuvent varier. En effet, dans une phrase comme celle en (4), le défini peut renvoyer autant à celui qui le Président de la République dans la réalité (c.-à-d. à Jean Konan dans le contexte spécifié) ou à un autre individu qui est le Président dans un autre monde possible.

(39) Contexte : Jean Kouassi est l'actuel Président de la République. Il est du RPA mais au départ, des querelles intestines ont bien failli le pousser à opter pour le PAT qui d'ailleurs le courtisait pour son charisme.

Le Président de la République aurait pu être du PAT.

La phrase en (4) peut recevoir deux interprétations. La première interprétation peut être paraphrasée comme suit : « Jean Kouassi aurait pu être du PAT. ». La seconde dit que nous aurions pu avoir un président venant du PAT et qui, dans ce cas, ne serait pas Jean Kouassi. Le référent du groupe nominal défini peut donc varier à travers les mondes possibles. À l'opposée, le référent du nom propre ne varie pas, il est fixe, d'où la notion de rigidité. Cela se manifeste par le manque d'ambigüité de la phrase en (5).

(40) *Jean Kouassi aurait pu être du PAT.*

Le nom propre en (5) ne peut renvoyer qu'au porteur du nom dans la réalité. L'individu dénoté par *Jean Kouassi* demeure constant quelle que soit le monde considéré.

1.2.2 Les théories sémantistes de la signification des noms propres

À côté des théories qui prônent que le nom propre n'a pas de signification, il y a celles qui prônent le contraire. Parmi elles, les approches autour desquelles un consensus semble se créer sont les approches descriptivistes suggérées d'abord par B. Russell (1905). Pour Russell, les noms propres sont une abréviation d'une description. La théorie russellienne des descriptions prône que « la référence, et en particulier celle des noms propres (…), s'effectue toujours par l'intermédiaire d'une description de la forme ''le tel ou tel'' » (P. Engel, 2005) et donc à travers un ensemble de propriétés qu'il possèdent. Par exemple, *César* résumerait l'expression « celui qui a conquis la Gaulle » (B. Russell, 1905). Pour B.

Russell (1905) donc, la signification d'un nom propre comme « Scott » peut être modélisé par la formule en (6).

(41) $\exists x$ (écrire(x)(*Waverly*) $\wedge$ $\forall y$ (écrire(y)(*Waverly*) $\rightarrow$ y = x))

Malgré les critiques de S. A. Kripke (1972), un consensus semble s'être créé autour de la théorie russellienne des descriptions définies. Les sémanticiens qui se sont penchés sur la question de la signification des noms propres s'accordent à leur reconnaître un statut prédicatif et ainsi dériver leur référentialité de l'adjonction d'un déterminant défini silencieux (P. Elbourne, 2005, G. Kleiber, 1981, 2006, O. Matushansky, 2008). Cette thèse peut être résumée comme suit : les noms propres et les noms communs dénotent le même type d'objets à la base : des prédicats. La notion de prédicat ici peut se comprendre à deux niveaux. D'une part le prédicat peut être appréhendé à travers sa modélisation en tant qu'ensemble (ou plutôt classe) d'individus définis suivant une propriété donnée. Le prédicat peut être, de ce fait compris comme dénotant une fonction catégorisante ; une compétence qui permet de discriminer les membres d'un ensemble donné de ceux qui n'appartiennent pas à ce ensemble. En sémantique formelle, cela se modélise au moyen des fonctions caractéristiques. Le prédicat peut être aussi appréhendé suivant les termes de la logique des prédicats. Dans ce deuxième cas le prédicat équivaut à la propriété même qui sert de base à la détermination des membres d'une catégorie donnée. La différence entre noms communs et noms propres tient à la nature du prédicat encodé. Si les prédicats encodés par les noms communs sont des propriétés pour ainsi dire objectives des membres des catégories qu'ils définissent, ceux encodés par les noms propres sont de nature *onymique* – c.-à-d. liés à la dénomination (G. Kleiber, 1981) ; en d'autres termes à la relation qui s'établit entre un individu et une séquence phonologique (O. Matushansky, 2008) et au nom de laquelle cet individu est identifié par cette séquence phonologique. Les dénotations en (7) modélisent la différence entre les prédicats dénotés par les noms communs (Nc en abrégé) et ceux dénotés par les noms propres (Np en abrégé).

(42) a. $[\![Nc]\!] = \lambda x.\ Nc(x)$

b. $[\![Np]\!] = \lambda x.\ R(x)(Phon(Np))$

L'analyse prédicative des noms propres a pour avantage d'unifier le mécanisme de référence pour tous les types de séquences nominales via le postulat de l'existence d'un déterminant

défini silencieux (P. Elbourne, 2005). L'un des faits qui militent en faveur de cette thèse est que les noms propres dans certaines langues comme le grec apparaissent de façon standard avec des articles définis. Elle prédit aussi une monosémie (non-ambigüité) des noms propres.

2 Propriétés sémantiques des pro.noms propres

2.1 Quelques propriétés des noms propres

Depuis les travaux de (T. Burge, 1973), il est courant de distinguer deux types d'emplois du nom propre : l'emploi standard et l'emploi modifié. L'emploi standard correspond à l'emploi du nom propre dans sa fonction d'identification. Quant à la notion de modification du nom propre, comme l'expliquent (S. Leroy et V. Muni Toke, 2007), elle se situent à deux niveaux. Le premier et principal niveau est le niveau syntaxique. Un nom propre est dit modifié s'il est associé à un déterminant (ce qui inclut aussi les numéraux cardinaux et les adjectifs). Ainsi le nom propre « Jacques » en (8) est en emploi standard tandis qu'en (9) il a un emploi modifié.

(43) *Jacques est grand de taille.*

(44) a. *J'ai comme un pacte avec les Jacques.*

b. *Non, Tu as juste choisi les mauvais Jacques.*

c. *J'avoue. Ça fait quand même deux Jacques.*

Le second niveau est sémantique. En emploi standard, les noms propres se caractérisent par leur référentialité – c.-à-d. leur fonction d'identification – tandis qu'en emploi modifié, ils tendent à perdre ce statut. Par exemple, en (9), « Jacques » ne renvoie pas à un individu en particulier mais plutôt à une catégorie d'individus – en l'occurrence ceux qui portent ce nom. Mais cela n'est pas toujours le cas. Il arrive que les noms propres puissent conserver leur fonction d'identification même en emploi dit modifié. Cette ambigüité des noms propres – ou sa capacité à conserver la trace du référent – se révèle notamment à travers l'antonomase du nom propre et sa combinaison avec les articles in.définis dans certaines langues.

2.1.1 Antonomase du nom propre (S. Leroy, 2004)

L'antonomase est typiquement enseignée dans les cours de stylistique comme une figure de rhétorique consistant à prendre un nom propre pour un nom commun (antonomase du nom propre) ou l'inverse (antonomase du nom commun)[57]. De façon générale, l'antonomase du nom propre est traitée comme une utilisation métaphorique de celui-ci dans la mesure où le prédicat dénoté contient l'ensemble des individus partageant une certaine similitude avec le référent originel du nom propre. C'est ce qui transparaît dans l'exemple suivant :

(45) *Un nouveau Pearl Harbor* (S. Leroy, 2001, p. 11)

La séquence nominale en (10) ne peut être utilisée que pour parler d'un évènement similaire à Pearl Harbor. Les langues ivoiriennes ne sont pas exemptées. Des exemples d'antonomase ont ainsi pu être relevées qui sont présentées en (11) et (12) ci-dessous :

(46) baoulé

Contexte : Tu parles de quelqu'un qui a les mêmes manières que Kouassi.

kwàsí	kṹ	jɛ́	wò	lɛ́
Kouassi	un	FOC	être.LOC	LOC

« Voici un (autre) Kouassi. »

(47) mɔ́dʒúkrù

Contexte : Tu parles de quelqu'un dont les manières rappellent Mel.

mɛ́l	ɲàm	áná
Mel	un	FOC

« Voici un (autre) Mel »

2.1.2 Ambigüité avec l'article in.défini en Français (standard)

Si la modification du nom propre par un article (souvent aidé de l'ajout d'un adjectif) produit une antonomase où il reste des traces du référent puisque le prédicat dénoté par le

[57] Pour une discussion de la pertinence de cette dichotomie, se référer à (S. Leroy, 2001)

syntagme est défini en fonction de ses propriétés ; il n'en demeure pas moins que ce genre de structures puisse être ambigüe. Par exemple, le syntagme en (13) peut avoir deux interprétations : une interprétation antonomastique (voir (13a)) et prédicative (non-antonomastique (voir (13b)).

(48) *Un/L'autre Francis Bacon.* (adapté de O. Matushansky (2015))

a. Une autre personne qui présente des similitudes avec Francis Bacon (antonomase)

b. Une autre personne appelée Francis Bacon (lecture prédicative)

Cela vaut de même pour le baoulé. En effet, la phrase en (11) reprise ici en (14) – avec une petite précision dans le contexte – peut à la fois être jugée vraie si l'on tient compte de la l'acception antonomastique du nom propre et fausse si l'on s'en tient à l'acception prédicative du nom propre, toujours dans le même contexte.

(49) baoulé

Contexte : Tu parles de quelqu'un qui a les mêmes manières que Kouassi mais qui ne s'appelle pas Kouassi.

kwàsí	kṵ̀	jɛ́	wò	lɛ́
Kouassi	un	FOC	être.LOC	LOC

« Voici un (autre) Kouassi. »

Supposons que Kouakou, en entendant (14) interprète *kwàsí* de façon prédicative. Dans ce cas, Kouakou jugera (14) fausse. S'il se rend enfin compte que le locuteur utilisait *kwàsí* plutôt dans un sens antonomastique, son jugement de (14) dans le même contexte sera que cette phrase est vraie. En effet, à en croire (L. Roussarie, 2017), l'ambigüité d'une expression peut être testée via les jugements de vérité qu'elle peut recevoir dans un contexte donné en ce sens qu'elle peut être jugée à la fois vraie et fausse dans ledit contexte. Il faut donc en déduire que *kwàsí* en (14) est ambigüe entre une lecture rigide – manifestée par l'antonomase – et une lecture prédicative.

2.1.3 Ambigüité avec l'article défini pluriel dans les langues ivoiriennes

Dans les langues ivoiriennes – y compris les variantes ivoiriennes du français, notamment le français ivoirien – les noms propres sont ambigus entre une lecture référentielle et une

lecture prédicative quand ils sont utilisés avec un article défini pluriel (français ivoirien, baoulé (K. J. Akpoué, 2016), akan, wobé (A. C. Konan, 2019), Bété, etc.). En guise d'illustration, (15) peut être jugé à la fois vrai et faux dans les contextes en (16) et (17).

(50) *Les Franck-là sont forts dèh.*

(51) Contexte : Franck et ses amis sont très talentueux. Mais cela ne peut pas être généralisé à l'ensemble des personnes appelées Franck.

→ (15) : VRAI avec une interprétation standard de Franck

→ (15) : FAUX avec une interprétation prédicative de Franck

(52) Contexte : Les personnes appelées Franck sont très talentueuses. Franck Kouassi l'est aussi par conséquent. Mais on ne peut pas en dire autant de ses amis

→ (15) : FAUX avec une interprétation standard de Franck

→ (15) : VRAI avec une interprétation prédicative de Franck

Comme stipulé précédemment, le fait que (15) puisse être jugé à la fois vraie et fausse dans les contextes en (16) et (17), atteste de son ambigüité. Pendant ce temps, ces contextes permettent de se rendre compte que cette ambiguité concerne les fonctions d'identification et de catégorisation. Toutefois, elle disparaît avec les numéraux cardinaux et les déterminants indéfinis pluriels, comme on le voit avec les exemples suivants :

(53) *J'ai vu les deux Marc dont tu m'as parlé.*

a. Contexte : J'ai vu le groupe de personnes appelées Marc qui contient deux éléments. → *FAUX / VRAI

b. Contexte : J'ai vu Marc et une autre personne → FAUX / *VRAI

(54) *J'ai vu des Marc hier-là. Ce sont peut-être ceux que tu cherches.*

a. Contexte : J'ai vu un groupe de personnes appelées Marc. → *FAUX / VRAI

b. Contexte : J'ai vu des membres du groupe de Marc et consort.→ FAUX / *VRAI

(55) Contexte : Deux personnes du groupe de Franck et consort sont venues hier te voir.

Deux Franck sont venus ici hier. → FAUX / *VRAI

Les jugements de vérité associés aux phrases en (18) à (20) montrent bien qu'il n'y a pas d'ambigüité puisqu'elles ne peuvent avoir qu'une seule valeur de vérité dans un contexte donné. Ce fait suggère fortement qu'il n'y a pas à choisir une fonction basique pour les noms propres entre identification et catégorisation. Au contraire, il faut reconnaître la possibilité pour le nom propre à opérer à la fois une catégorisation et une identification. Par ailleurs, au grand dam des descriptivistes, cette fonction d'identification s'étend aussi au niveau des pronoms.

2.2 Propriétés sémantiques des pronoms propres

Certains pronoms peuvent être spécifiés pour le genre. Dans les langues comme le français et l'anglais, ce sont les pronoms de troisième personne. Le système pronominal du wobé comprend les pronoms de deuxième personne *ḭ̀* et *ā*. Ces pronoms étaient, dans un passé proche – les années 80 – spécifiés également pour le genre (I. Egner, 1989). Seulement, leur sémantisme a évolué de cette fonction de catégorisation/classification à une fonction d'identification semblable à celle des noms propres. En effet, comme les pronoms, ils intègrent le système pronominal et peuvent porter toutes les marques portées par les pronoms : emphase, TAM, connectif, etc. (I. Egner, 1989, Chap. 4). Toutefois, à l'image des noms propres, ils sont attachés à des personnes spécifiques, ils sont imprédictibles. De ce fait, les présentations lors des salutations impliquent autant le nom que le pronom propre au locuteur. En outre, ils manifestent l'ambigüité caractéristique des noms propres standards. En guise d'illustration, si tu prononces le nom « Jean » dans un contexte où il y a deux personnes qui portent ce nom. Les deux vont se retourner/répondre. Des faits similaires sont observés en wobé d'autant plus que dans le contexte en (22), (seul) Franck va répondre à l'injonction en (21). Par contre dans le contexte en (23), Brice et Franck vont se retourner, ne sachant de qui tu veux parler.

(56) ā ɟí

2SG.ONY venir.IMP

« Viens ! »

(57) Contexte : Jacques et Franck sont assis ensemble. Jacques est (appelé par le pronom) *ị̀* et Franck est *ā*.

(58) Contexte : Brice et Franck sont assis ensemble. Tous deux sont (appelés par le pronom) *ā*.

3 Discussion

3.1 L'approche néo-componentielle de la signification

Très tôt dans les travaux de sémantique a émergé l'idée que la signification des expressions linguistique est composite ; c.-à-d. les significations sont en fait une combinaison de primitives sémantiques ou atomes de significations ; ou au moins peuvent être modélisées comme tel (D. R. Dowty, 1979, W. H. Goodenough, 1956, A. Greimas, 1966, G. Ramchand, 2011). Ces primitives sémantiques ou atomes de significations sont souvent désigné.e.s par le terme de *traits sémantiques* (D. Geeraerts, 2010, W. H. Goodenough, 1956, I. Heim, 2011, A. Kratzer, 2013, G. Schaden, 2007). Cette approche tire sa source dans ce qui a été appelée l'analyse componentielle (D. Geeraerts, 2010, W. H. Goodenough, 1956, A. Greimas, 1966, B. Pottier, 1964). L'approche néo-componentielle (K. J. Akpoué, 2016, K. J. Akpoué et N. G. Kouakou, 2018, 2020) reprend l'idée que les traits sémantiques sont des composantes de significations mais, à la différence de l'analyse componentielle classique, elle pose que les traits sémantiques ne sont rien d'autre que des symboles pourvus d'une interprétation (conceptuelle).

3.2 Modélisation de la signification des noms propres

L'ambigüité des noms propres induit automatiquement une approche polysémique de ces unités. D'un côté, ils ont une signification prédicative qui induit une relation entre les individus et les séquences phonologiques – i.e. relation de baptême R (O. Matushansky, 2008) ; relation onymique ω (K. J. Akpoué, 2017). Donc les noms propres ont un trait (ONY, +) défini comme suit :

(59) (ONY, +) est le trait tel que $[\![(\text{ONY}, +)]\!] = \lambda x : x \in \{x' : x' \text{ est une séquence phonologique}\}. \lambda y. \lambda s. \lambda s'. \omega(y)(x)(s)$ (Adapté de Matushansky 2008).

Ce trait (ONY, +) est un trait générique – similaire au trait de nombre ou de personne. En réalité, il y a autant de traits (ONY, +) que d'unités onymiques. Ainsi, il est possible d'envisager /bʁiko/ par exemple comme un trait sémantique – i.e. (BƁIKO, +) – défini comme suit :

(60) $[\![(\text{BƁIKO}, +)]\!] = \lambda x.\ \lambda s.\ \lambda s'.\ \omega(x)(/\text{bʁiko}/)(s)$

Le caractère référentiel des noms propres en emploi standard vient de leur trait (I, +) qui dénote la fonction ɪ (S. Poirier, 2020). Cette fonction s'applique à un singleton et donne comme image l'unique membre de cet ensemble. C'est donc une fonction de choix (A. Kratzer, 1998, Y. Winter, 1997) restreinte aux singletons – d'où la présupposition attachée aux définis.

(61) $[\![\{(\text{KOFI}, +)\ ;\ (\text{i}, +)\}]\!] = [\lambda p.\lambda s : |\{x : p(x)(s) = 1\}| = 1.\ \iota(\{x : p(x)(s) = 1\})](\lambda y.\ \lambda s.\ \lambda s'.\ \omega(y)(/\text{kòfí}/)(s)) = \underline{\lambda s.\ \lambda s' : |\{y : \omega(y)(/\text{kofi}/)(s) = 1\}| = 1.\ \iota(\{y : \omega(y)(/\text{kofi}/)(s) = 1\})}$

La rigidité du référent des noms propres tient au fait que le premier argument situationnel est prédéfini et qui équivaut en général au monde réel w_0. Ils possèdent donc un trait (MR, +) tel que défini en (27).

(62) $[\![(\text{MR}, +)]\!] = \iota(\{x : x = w_0\}) = \iota(\{w_0\})$

En résumé donc, la signification d'un nom propre comme Koffi, dans son emploi standard, peut être modélisée comme suit :

(63) $[\![\{(\text{KOFI}, +)\ ;\ (\text{I}, +)\ ;\ (\text{MR}, +)\}]\!] = \lambda s : |\{y : \omega(y)(/\text{kofi}/)(w_0) = 1\}| = 1.\ \iota(\{y : \omega(y)(/\text{kofi}/)(w_0) = 1\})$

La formule en (28) montre bien que, quelle que soit la valeur affectée au paramètre situationnel du nom propre, sa dénotation ne changera pas (parce qu'elle ne dépend pas de ce paramètre). Cela traduit l'idée que le nom propre (au moins en emploi standard) dénote

une constante puisque la fonction qui définit sa signification est une fonction constante[58]. Il reste maintenant à rendre compte de l'antonomase du nom propre. Ce phénomène aussi traité comme une métaphore du nom propre implique que la référentialité de ces noms soit établie très tôt dans la dérivation ; à savoir sous la position de l'adjectif. Dans le même temps, il suppose l'existence d'une fonction qui va projeter un domaine d'individus à partir de la dénotation du nom propre. O. Matushansky (2015) avance une idée similaire pour rendre compte de l'acception prédicative des noms propres. Elle propose l'architecture suivante pour les séquences nominales :

(64) [D … [Adj … [IDENT [1 NPr]]]] (O. Matushansky, 2015)

Dans le cas qui nous intéresse, IDENT n'est pas l'opérateur approprié puisqu'il est en fait un opérateur d'identité. En effet, la relation qui lie le porteur du nom à tous ses équivalents antonomastiques est une relation de similitude et non d'identité. Remplacer IDENT par SIM présente par ailleurs un autre avantage : celui de prédire l'existence des .pluriels similatifs (S. Armoskaite et A. Kutlu, 2013, C. Mauri et A. Sansó, 2017).

(65) (SIM, +) est le trait tel que $[\![(\text{SIM}, +)]\!] = \lambda x.\ \lambda s.\ f_{sim}(x)(s)$

Plus généralement, il est possible d'attribuer à la position occupée par l'opérateur de similitude une fonction inverse de celle des fonctions choix – c.-à-d. au lieu de partir d'un ensemble et renvoyer un individu membre de cet ensemble, ces fonctions partent d'un individu vers un ensemble d'individus. Elle sont donc un sous ensemble de l'ensemble des fonction de fixation du domaine quantificationnel proposées par (R. Schwarzschild, 2009). Ainsi, il est possible de poser un trait (DOM, +) qui projette un domaine contenant des objets du même type que son argument et qui entretiennent une relation donnée avec l'argument.

(66) (DOM, +) est le trait tel que $[\![(\text{DOM}, +)]\!] = \lambda x_{\alpha}.\ \lambda y_{\alpha}.\ \lambda s.\ f_{R}(x)(s)$

La structure proposée par O. Matushansky (2015) prend ainsi la forme en (31).

(67) $[_{DP}$ … (I, +) … $[_{NP}$ … [Adj … [(DOM, +) … [(I, +) … N]]]]]

[58] La constante 5 peut être modélisée par la fonction λx.5, une fonction constante. Dans la présente perspective, le nom propre, en emploi standard est bel et bien rigide ; mais seulement dans la mesure où il dénote une fonction constante.

3.3 Modélisation de la signification des pronoms propres

Les pronoms sont à la base des unités référentielles. Leur référent est en général variable mais l'exemple du wobé montre qu'il peut arriver qu'ils aient une dénotation constante ; en d'autres termes fonctionner comme des désignateurs rigides. Ainsi, comme les noms propres, ils possèdent les traits (ONY, +), (MR, +) et (I, +) auxquels s'ajoutent les traits (REC, +) et (SG, +) définis comme suit :

(68) (REC, +) est le trait tel que $[\![(\text{REC}, +)]\!] = \lambda x.\ \lambda s.\ \text{Rec}(x)(s)$ – i.e. x est le récepteur dans la situation s.

(69) (SG, +) est le trait tel que $[\![(\text{SG}, +)]\!] = \lambda x_\alpha.\ \text{Sg}(x)$ – où $\text{Sg}(x_\alpha) = 1$ ssi $x \in D_\alpha$[59]

(70) a. $[\![\text{ɪ}]\!] = [\![\{(\text{I_\~{}_L}^{60}, +)\ ;\ (\text{I}, +)\ ;\ (\text{MR}, +)\ ;\ (\text{REC}, +)\ ;\ (\text{SG}, +)\}]\!]$

$= \lambda s : |\{y : [\![(\text{I_\~{}_L}, +)]\!](y)([\![(\text{MR}, +)]\!]) = [\![(\text{REC}, +)]\!](y) = [\![(\text{SG}, +)]\!](y) = 1\}| = 1.\ \iota(\{y : [\![(\text{I_\~{}_L}, +)]\!](y)([\![(\text{MR}, +)]\!]) = [\![(\text{REC}, +)]\!](y) = [\![(\text{SG}, +)]\!](y) = 1\})$

$= \lambda s : |\{y : \omega(y)(/\text{ɪ}/)(w_0) = \text{Rec}(y)(s) = \text{Sg}(y) = 1\}| = 1.\ \iota(\{y : \omega(y)(/\text{ɪ}/)(w_0) = \text{Rec}(y)(s) = \text{Sg}(y) = 1\})$

b. $[\![\text{ã}]\!] = [\![\{(\text{A_M}^{61}, +)\ ;\ (\text{I}, +)\ ;\ (\text{MR}, +)\ ;\ (\text{REC}, +)\ ;\ (\text{SG}, +)\}]\!]$

$= \lambda s : |\{y : [\![(\text{A_M}, +)]\!](y)([\![(\text{MR}, +)]\!]) = [\![(\text{REC}, +)]\!](y) = [\![(\text{SG}, +)]\!](y) = 1\}| = 1.\ \iota(\{y : [\![(\text{A_M}, +)]\!](y)([\![(\text{MR}, +)]\!]) = [\![(\text{REC}, +)]\!](y) = [\![(\text{SG}, +)]\!](y) = 1\})$

$= \lambda s : |\{y : \omega(y)(/\text{ɪ}/)(w_0) = \text{Rec}(y)(s) = \text{Sg}(y) = 1\}| = 1.\ \iota(\{y : \omega(y)(/\text{ɪ}/)(w_0) = \text{Rec}(y)(s) = \text{Sg}(y) = 1\})$

---

[59] A l'opposé $\text{Pl}(x_\alpha) = 1$ ssi $(x \in D_\alpha \wedge \exists y_\alpha\ \exists y'_\alpha\ (y \preccurlyeq x \wedge y' \preccurlyeq x))$ où $\preccurlyeq$ peut être vue soit comme la relation de partie à tout en termes méréologiques (G. Link, 1998) ou la relation $\prec$ utilisée dans la logique des quantifications plurielles (G. Boole, 1984, T. J. McKay, 2006)

[60] Transcription utilisant XSAMPA.

[61] Transcription utilisant XSAMPA.

Conclusion

En définitive, à partir du moment où la recherche sur les noms propres est focalisée non plus sur leurs valeurs pragmatiques – qui transparaît généralement à travers leur sens littéral – il devient possible de mettre en lumière certains faits, de formuler certains problèmes qui n'auraient même jamais été envisagés tels que la dichotomie entre fonction d'identification et fonction de catégorisation respectivement modélisées en termes de description définie et de désignation rigide. Mieux, l'analyse des noms propres en contexte et surtout des noms propres en emploi modifié fournit des éléments cruciaux pour identifier la signification des noms propres. En effet, cet emploi des unités onymiques révèle l'ambigüité des noms propres et invite sinon suscite une approche ambivalente de leur signification. Au lieu de se disputer le monopole de la signification de ces noms spéciaux les théories descriptives et non descriptives devraient plutôt se partager ce domaine qui n'a pas fini de dévoiler ses secrets. Les données pour l'heure en notre possession pointent vers l'hypothèse que la signification du nom propre est à chercher entre identification et catégorisation : entre un usage référentiel et un usage prédicatif. Par ailleurs, la découverte de pronoms à fonction d'identification (et donc de désignation rigide) en wobé promet des perspectives intéressantes dans la mesure où elle constitue une preuve du fait que la constance du référent n'est pas la chasse gardée des noms (propres) mais peut être aussi une propriété des pronoms renforçant ainsi le parallélisme entre pronoms et unités référentielles.

Références

Akpoué, K. Josué, 2017, *Remarques sur la sémantique des noms propres*, Université Félix Houphouët-Boigny (Ms).

Akpoué, K. Josué, et N'Guessan Gwladys Kouakou, 2018, « Encodage lexical des TAM dans les langues naturelles : cas du Baoulé et du Bere »,.

Akpoué, Kouamé Josué, 2016, *Noms propres et parenté génétique dans les langues Kwa*, Université Félix Houphouët-Boigny, Mémoire de Master.

Akpoué, Kouamé Josué, et N'Guessan Gwladys Kouakou, 2020, « La définitude en Baoulé : une introduction formelle », *The roles of West African Languages: Development and integration / Rôles des langues d'Afrique de l'Ouest : Développement et intégration*, Etudes africaines, L'Harmattan.

Armoskaite, Solveiga, et Ayşegul Kutlu, 2013, « Category neutral similative: Evidence from Turkish »,.

Boole, George, 1984, « To be is to be the value of a variable (or to be some values of some variables) », *Journal of Philosophy*, Vol. 81, , pp. 430--449.

Burge, Tyler, 1973, « Reference and Proper Names », *The Journal of Philosophy*, Vol. LXX, Num. 4, pp. 425--439.

Dowty, David R, 1979, *Word meaning and Montague grammar: The semantics of verbs and times in generative semantics and in Montague's PTQ*, Springer Science & Business Media.

Egner, Inge, 1989, *Précis de grammaire wobé*, Université d'Abidjan.

Elbourne, Paul, 2005, *Situations and Individuals*, MIT Press.

Engel, Pascal, 2005, « Et si finalement Russell avait raison ? », *Corpus*, pp. 1--15.

Geeraerts, Dirk, 2010, *Theories of lexical semantics*, Oxford University Press.

Goodenough, Ward H, 1956, « Componential analysis and the study of meaning », *Language*, Vol. 32, , pp. 195–216.

Greimas, Algirdas, 1966, *Sémantique structurale. Recherche de méthode*, Larousse.

Heim, Irene, 2011, « 41. Definiteness and indefiniteness », *Semantics: An International Handbook of Natural Language Meaning*, Handbook of Linguistics and Communication Sciences (HSK), De Gruyter Mouton.

Kleiber, Georges, 1981, *Problèmes de référence. Descriptions définies et noms propres*, Klincksieck.

Kleiber, Georges, 2006, « Retour sur les Noms Propres Standards Modifiés », *Revista de Estudos Linguísticos da Universidade do Porto*, Vol. 1, , pp. 33–51.

Konan, Ange Christelle, 2019, *Introduction à la Sémantique du Groupe Nominal en Wobé*, Université Félix Houphouët-Boigny (Mémoire de master).

Kratzer, Angelika, 1998, « Scope or pseudoscope? Are there wide-scope indefinites? », Kluwer Academic Publishers.

Kratzer, Angelika, 2013, *Modality for the 21st Century (Slides)*, University of Massachusetts - Amherst, https://works.bepress.com/angelika_kratzer/28/.

Kripke, Saul A, 1972, « Naming and necessity », *Semantics of natural language*, Springer, pp. 253-355.

Leroy, Sarah, 2001, *Entre identification et catégorisation, l'antonomase du nom propre en français*, Université Paul Valéry - Montpellier III (Thèse de doctorat).

Leroy, Sarah, 2004, *De l'identification à la catégorisation: l'antonomase du nom propre en français*, Peeters Publishers.

Leroy, Sarah, et Valelia Muni Toke, 2007, « Une date dans la description linguistique du nom propre: l'Essai de grammaire de la langue française de Damourette et Pichon », *Lalies (Paris)*, Num. 27, pp. 115-90.

Link, Godehard, 1998, *Algebraic semantics in language and philosophy*, CSLI Publications.

Matushansky, Ora, 2008, « On the linguistic complexity of proper names », *Linguistics and philosophy*, Vol. 31, Num. 5, pp. 573-627.

Matushansky, Ora, 2015, « The other Francis Bacon: On non-bare proper names », *Erkenntnis*, Vol. 80, Num. 2, pp. 335-62.

Mauri, Caterina, et Andrea Sansó, 2017, « Names & co: A diachronic typology of associative and similative plurals », , pp. 10-13.

McKay, Thomas J, 2006, *Plural Predication*, Oxford University Press.

Moeschler, Jacques, 2012, « Pourquoi le sens est-il structuré ? Une approche vériconditionnelle de la signification linguistique et du sens pragmatique », *Nouveaux cahiers de linguistique française*, Vol. 30, , pp. 53--71.

Poirier, Sylvain, 2020, « Quantificateurs d'unicité », *Théorie des ensembles et fondement des mathématiques*, setheory.net, http://settheory.net/fr/ensembles/unicite.

Pottier, Bernard, 1964, « Vers une sémantique moderne », *Travaux de linguistique et de littérature*, Vol. 2, , pp. 107--137.

Ramchand, Gillian, 2011, « Minimalist semantics », *The Oxford Handbook of Linguistic Minimalism*.

Roussarie, Laurent, 2017, *Sémantique formelle. Volume 1 : Introduction à la grammaire de Montague*, Language Sciences Press.

Russell, Bertrand, 1905, « On denoting », *Mind*, Vol. 14, Num. 56, pp. 479-93.

Schaden, Gerhard, 2007, *La sémantique du" Parfait" : Étude des" temps composés" dans un choix de langues germaniques et romanes*, Université Paris 8 -- Vincennes-Saint-Denis, Thèse de doctorat.

Schwarzschild, Roger, 2009, *VELFS (variable enriched logical forms)*, École Normale Supérieure de Paris.

Winter, Yoad, 1997, « Choice functions and the scopal semantics of indefinites », *Linguistics and Philosophy*, Vol. 20, , pp. 399--467.

Abréviations

2 :	deuxième personne	IMP :	impératif	SG :	singulier
FOC :	marqueur de focus	LOC :	locatif		

Remarques sur la définitude en Baoulé

KOUAKOU N'Guessan Gwladys
Université Felix Houphouët-Boigny, Côte d'Ivoire

&

AKPOUÉ K. Josué
Université Felix Houphouët-Boigny, Côte d'Ivoire

Abstract: This paper revise the conclusions of earlier works on nì and mù traditionally treated as (strong) definite articles. It is argued that they are in fact topic markers. The difference between nì and mù is that the latter is restricted to nominals, probably because of its additionnal plural feature. The discussion is based on arguments from their respective distribution which larger than that of the definites. Crucially, they pass the "what about" test which is known to elicit topics. So familiarity (definiteness) is the result of combining a null definite article encoding uniqueness with the topic marker which semantics involve familiarity in some sense by forcing the addressee to pick the referent within a backgrounded situation.
Keywords: **definites, definiteness, topic, baule**

Résumé : Cet article revisite les conclusions concernant les morphèmes nì et mù traditionnellement traités comme des articles définis de familiarité. L'idée défendue ici est que ces morphèmes sont en réalité des marqueurs de topique. nì diffère de mù seulement dans la mesure où le second est restreint aux nominaux, probablement du fait qu'il charrie également un trait de pluriel. Les arguments développés sont d'ordre distributionnel : nì et mù ont une distribution plus large que celle des définis de familiarité classiques et qui inclut les contextes « et à propos ? ». Ainsi, l'effet de définitude de familiarité est provoqué par la combinaison d'un déterminant quantificationnel avec le marqueur de topique dont le

sémantisme, proche de celui des unités anaphoriques, permet d'exprimer une certaine familiarité en forçant l'interlocuteur à piocher le référent dans une situation appartenant à l'arrière-plan.

Mots-clés : **définis, définitude, topique, baoulé**

Introduction

A l'instar des langues dans le monde entier, le Baoulé (ISO 639-3 bci) possède des moyens grammaticaux de référer à un individu particulier et unique satisfaisant le prédicat nominal ; que cet individu soit familier ou non à l'interlocuteur. En effet, il est possible d'identifier de grands types de définis : les définis dits d'unicité qui renvoient à un individu unique et les définis dits de familiarité qui eux, en plus de renvoyer à un individu unique apportent l'information ou alors supposent que ce dernier est familier autant au locuteur qu'à l'interlocuteur (F. Schwarz, 2009, 2013). La classe des définis en Baoulé n'a pas manqué de retenir l'attention des chercheurs qui se sont penchés singulièrement sur les définis impliquant une séquence nominale – i.e. le nom et éventuellement les adjectifs et le numéral – associée à un morphème grammaticale dont la fonction semble dédiée à marquer la définitude. L'objectif visé dans cet article est d'aller un peu plus loin en revisitant les conclusions de ces travaux qui ont traité du marquage de la définitude en Baoulé, en particulier celles du récent article de Akpoué & Kouakou (2020). Cet article (K. J. Akpoué et N. G. Kouakou, 2020) défend l'idée que le Baoulé possède deux articles/déterminants définis – nì et mù – qui marquent par ailleurs la familiarité ; les définis d'unicité étant des NP nus. En effet, une étude plus détaillée de leur distribution montre qu'il s'agit en réalité de morphèmes marquant la topicalité. En effet, Aboh (2004) avait déjà montré le lien entre les articles définis de familiarité et la topicalité. Cette réanalyse des morphèmes nì et mù induit à son tour une réanalyse du système des déterminants pour ce qui touche au domaine de la définitude. La section §2 présente le cadre théorique utilisé pour formaliser le sémantisme des déterminants étudiés. La section suivante rappelle les conclusions des travaux antérieurs à propos de nì et mù. Dans la section §4 sont présentés les arguments en faveur de l'hypothèse que ces morphèmes sont en fait des marqueurs de topique tandis que la section §5 formalise leur sémantisme et analyse les implications syntaxiques et sémantiques de cette idée. La section §6 conclut l'article.

1 Cadre théorique

La modélisation du sémantisme des déterminants (in)définis est basée sur une sémantique néo-componentielle (K. J. Akpoué, 2016, K. J. Akpoué et N. G. Kouakou, 2018) où l'interprétation des traits sémantiques des entrées lexicales est formalisée selon un système qui s'inspire du modèle Heim & Kratzer (1998) – à quelques modifications près – et de la sémantique des situations (Kratzer 2007 et références incluses), qui servira d'ailleurs de base pour rendre compte des mécanismes qui sous-tendent les acceptions définie et indéfinie du déterminant nul en termes de restriction du domaine de quantification projeté à partir d'une ancre situationnelle (R. Schwarzschild, 2009).

1.1 La sémantique néo-componentielle

L'approche néo-componentielle, dont on retrouve une version déjà dans (K. J. Akpoué, 2016) et qui a été discutée plus en détail dans (K. J. Akpoué et N. G. Kouakou, 2018), reprend l'idée de base de l'approche classique proposée notamment par (W. H. Goodenough, 1956), (A. Greimas, 1966) et (B. Pottier, 1964) selon laquelle la signification d'une expression linguistique – et tout spécialement celle des éléments du lexique – peut être décomposée en unités de significations élémentaires appelées *sèmes* ou *traits sémantiques* ((D. Geeraerts, 2010), voir aussi les travaux en sémantique contemporaine tels que Heim 2011; Kratzer 2013; Schaden 2007; Dowty 1979,, i.a.). Il se départit de cette approche traditionnelle à deux niveaux. D'une part, d'un point de vue méthodologique, les traits sont identifiés à travers des tests linguistiques et non plus via p.ex. la méthode du champ lexical/sémantique. D'autre part, d'un point de vue théorique, les traits sont envisagés comme des symboles interprétés au même titre que les expressions linguistiques – selon la tradition initiée par Heim & Kratzer (1998) ou les formules du langage objet (dans la tradition de la logique des prédicats (Montague 1970; Roussarie 2017, i.a.)[62]. Les doubles crochets $<[\![\ ]\!]>$ seront utilisés pour noter l'interprétation des traits.

1.2 Interprétation des traits et composition sémantique

Nous souscrivons à l'idée que l'interprétation des traits peut être formalisée en utilisant la théorie des ensembles, suivant la tradition incarnée par Heim & Kratzer (1998). Quelques

[62] ou même de la quantification plurielle (Boole 1984; Schein 1993; Pietroski 2005; McKay 2006, i.a.)

amendements ont néanmoins été apportés à leur système – avec globalement le même effet. D'abord, la fonction d'assignation ne sera pas notée comme un paramètre de ⟦ ⟧ mais garde son statut de fonction contextuellement définie. Elle est redéfinie comme une fonction de choix (A. Kratzer, 1998, Y. Winter, 1997) qui pioche un élément donné à l'intérieur du domaine donné. Ainsi nous désignerons par g_a l'image de g ; abandonnant ainsi les notations du style $[\![x_a]\!]^g = g(i)$[63]. Par ailleurs, l'abstraction de prédicats est conçue comme une propriété du sémantisme de certaines entrées lexicales encodant un opérateur noté Λ (inspiré de Adger & Ramchand 2001). Λ est un opérateur d'abstraction de prédicat (I. Heim et A. Kratzer, 1998) défini comme suit :

Définition 1. Λ est l'opérateur tel que $[\![\Lambda]\!] = \lambda p : p \in D_{st}.\ \lambda y : y \in D_s \cup D_{sa}.\ p(x_a)$ & $x_a = g_{[y/a]}$ où x_a est un argument de type a de p déjà fixé et pour toute fonction d'assignation g $g_{[x/a]}$ est la fonction de domaine D_a telle que $f_a = x$.

1.3 La restriction du domaine de quantification

Les quantificateurs dans les langues naturelles opèrent sur des domaines/ensembles généralement réduits. Par exemple dans une phrase comme celle en (1), la quantification ne concerne vraisemblablement pas tous les habits de la planète mais un sous-ensemble (plus petit), contextuellement défini.

(71) Aya a plié tous les habits.

Ce phénomène est appelé en sémantique « restriction du domaine du quantificateur ». Pour Schwarzschild (2009), cette restriction s'explique par le fait que le domaine de quantification est projeté à partir d'une ancre qui est très souvent une situation. En clair, le sémantisme des déterminants quantificationnels implique deux paramètres (introduits comme des variables – en gras – dans la formulation en (2)) : l'ancre et la fonction de fixation du domaine de quantification (voir (2)).

(72) $[\![Q]\!] = \lambda p.\lambda q.\lambda g.Q(\mathbf{g_{se}}(\mathbf{g_s})(p))(q)$

[63] C'est juste un choix théorique

2 Arrière-plan sur la définitude en Baoulé

La tradition de description du Baoulé a consacré nì et mù comme étant les déterminants définis en Baoulé (K. J. Akpoué et N. G. Kouakou, 2020, D. Creissels et N. J. Kouadio, 1977, K. Kramo, 2016). D'un point de vue morphologique, ils peuvent se résumer phonétiquement à une nasale syllabique homorganique, notée N. D'un point de vue sémantique, il a été relevé qu'ils appartiennent à la classe des articles dits forts (Schwarz 2009, Akpoué & Kouakou 2020).

2.1 mù comme déterminant et non marqueur de pluriel (Creissels & Kouadio 1977, Akpoué & Kouakou 2020)

Le statut de mù a souvent posé problème, étant analysé par certains comme un marqueur de pluriel et non un défini (Y. E. Kouamé, 2014, K. Kramo, 2016). Il existe néanmoins des faits qui prouvent le statut d'article de mù. D'abord, mu n'apparaît pas en contexte d'indéfini si ce n'est en combinaison avec des déterminants (i.e. ŋ̀gā) ou des unités jouant ce rôle (i.e. bjè/vjè) (Creissels & Kouadio 1977, Akpoué & Kouakou 2020). Seul, il ne peut apparaître qu'en contexte de défini de familiarité (Creissels & Kouadio 1977, Akpoué & Kouakou 2020). Par ailleurs, le Baoulé utilise un préfixe vestige de classe nominale pour marquer le pluriel (Creissels & Kouadio 1977). Ce préfixe s'est conservé dans certains items qui sont pré-nasalisés au pluriel. Le Tableau suivant donne quelques exemples en Agba.

Tableau 1 Pluralisation de quelques noms en Agba

Singulier	Pluriel	Glose
blā	m̀mlā	femme
tálwá	ǹdālwá	fille
bā	mā	enfant

L'ensemble des items prenant une nasale préfixée au pluriel semble varier selon le parler mais il reste tout de même des vestiges qui sont observables. Ainsi, en Walɛbo, le mot pour dire enfant prendra un préfixe nasal au pluriel. La perte du système de classification est probablement à la base du fait que les noms nus sont neutres vis-à-vis du nombre (Akpoué & Kouakou 2020)

(73) ānṵmą̰ ŋ̀ wṵ̂ *wō*

hier 1SG voir.TAM serpent

« Hier, j'ai vu un/des serpent(s). » (Akpoué & Kouakou 2020, Exemple (16))

2.2 nì et mù comme articles définis de familiarité (Akpoué & Kouakou 2020)

nì et mù apparaissent en contexte de familiarité faible (voir (4) et (5)).

(74) Contexte : Hier, j'ai vu un serpent.

wō Ǹ tì dą̰

serpent FAM.SG être gros

« Le serpent était gros » (Akpoué & Kouakou 2020, exemple (5))

(75) Contexte : Hier, j'ai vu des serpents.

wō mē tì dą̰

serpent FAM.PL.S.3PL être gros

« Les serpents étaient gros » (Akpoué & Kouakou 2020, exemple (6))

nì peut en plus occurrer en contexte de familiarité forte (voir (6)).

(76) cjɛ̰̄ kṵ̰ ŋ̄ wɔ̄-lì klɔ̄ kṵ̰ sú

jour SPF 1SG aller-PAS village SPF LOC

klɔ̄ (sɔ̀) Ǹ sú srą̰ mē wlá mą̰ ŋ̄gbābwâ

village FOC? FAM.SG LOC GEN.S FAM.PL.3PL porter NEG chaussure

« Je suis allé dans un village une fois. Dans ce village, les gens ne portaient pas de chaussures. »

Cependant, ils n'apparaissent pas en contexte d'unicité. Les définis d'unicité étant laissés nus (Akpoué & Kouakou 2020, §4). Pondérer ces résultats nous donne le système de détermination nominale récapitulé par le Tableau 2 ci-dessous :

Tableau 2 Système des déterminants définis en Baoulé (Akpoué & Kouakou 2020)

	Singulier	Pluriel
Article défini d'unicité	Ø	

Article défini de familiarité	ni/N	mu

3 nì et mù comme des marqueurs de topicalité

Si nì et mù sont bien exclus, généralement, des contextes de familiarité, il n'en demeure pas moins que leur distribution souvent dépasse largement celles des articles définis de familiarité ou des articles définis tout court.

3.1 Données intrigantes

Certaines données poussent à questionner sérieusement le statut de nì et mù comme articles définis. Par exemple, nì peut apparaître avec des adverbes comme dans l'exemple suivant en Agba.

(77) ɑ̰́númɑ̰́ nì ɔ̀ nɑ̰́ bā mɑ̰́

hier NI 3SG FOC venir OPT

« Hier, il/elle n'était pas encore venu. »

En (7), puisque *ánṹmɑ́* n'est pas un nominal, nì ne peut jouer le rôle de déterminant dans ce contexte. Il peut même apparaître en contexte propositionnel où il joue, sinon le rôle de coordonnant, au moins celui de conjonction reliant la protase de la conditionnelle à son apodose.

(78) sɛ̀ ɔ̀ sɔ̀-lì tèlé nì-jɛ̀[64] ɔ̀ wṹ-nì mácì

COND 3SG allumer-PAS télévision NI-FOC 3SG voir match

« S'il avait allumé la télévision, il aurait vu le match. »

mù n'est pas en reste non plus, bien au contraire ! Si sa distribution est restreinte au domaine nominal, il n'en demeure pas moins qu'elle est plus large que celle des définis. Ainsi, on le retrouve avec les démonstratifs en contexte exophorique (D. Ahn, 2017) (voir (9)).

[64] nì-jɛ́ se réalise njɛ̰́ en Agba ou ɲɛ̰̀ en Walɛbo

(79) Contexte : Tu as plusieurs groupes de personnes face à toi. En les pointant du doigt, tu indiques quel groupe de personne tu as appelé.

Ǹ	flɛ̀-lì	bjá̰	ŋ̄gà	mū
1SG	appeler-PAS	personne	DEM	MU

« J'ai appelé ces messieurs-ci. »

Il peut même apparaître dans des contextes propres à légitimer les indéfinis (p.ex. au début d'une histoire) comme en (10) en Agba.

(80)

cɛ̌	kṳ̀	Ǹ	wṳ̀-nì	bá	mjè	mū
jour	SPF	1SG	voir-PAS	enfant	PL-SPF	MU

« Un jour, j'ai vu des enfants (spécifiques). »

Ces contextes bien qu'allant au-delà des contextes de définitude stricte, sont sensibles à un élément déclencheur : la topicalité.

3.2 ni comme marqueur de topique

Le statut de nì comme marqueur de topique se manifeste par le fait qu'il passe le test « et (à propos de) … ? » (voir (11)).

(81) Contexte : Tu demandes après ceux qui étaient à la fête hier. Après avoir demandé des informations concernant plusieurs personnes à ce sujet, tu demandes :

jɛ́	àjá	nì
FOC	Aya	TOP

« Et (à propos de) Aya ? »

Les noms propres en emploi standard ont déjà un statut référentiel qui rend fortuite la présence d'un article défini. D'ailleurs, dans son occurrence avec les adverbes, la position

du syntagme qu'il marque est celle des topiques[65]. nì, dans ce contexte opère une topicalisation des adverbes.

3.3 mu comme déterminant marqueur de topique

Malgré la variété de ses contextes d'occurrence, il semble possible de maintenir que mù est lié à la définitude. D'abord, le morphème vjè/bjē jouant le rôle d'article indéfini a vraisemblablement un statut nominal. Pour rappel, certains nominaux sont préfixés d'une nasale au pluriel. En Agba, bjē peut aussi être prénasalisé au pluriel. Dans l'énoncé en (12), la consonne initiale de bjē est nasalisée tout comme celle de bā et nous sommes en contexte de pluriel.

(82) Contexte : Tu racontes une histoire à propos d'un groupe d'enfants.

cɛ̰	kṵ̰	bá	mjé	bá-lī
jour	SPF	enfant	PL-INDF	venir-PAS

« Des enfants sont venus un jour. »

En général, vje/bje marque les indéfinis spécifiques, à l'instar d'ailleurs de kṵ̰. En outre, dans son occurrence avec les démonstratifs, il est toujours possible d'analyser mù comme un article défini puisque les démonstratifs font partie des définis au sens large du terme (D. Ahn, 2017). Contrairement à nì, il semble difficile de vérifier de façon directe l'hypothèse selon laquelle mù marquerait la topicalité. Cependant, certaines données poussent à penser que c'est le cas, notamment les contextes de questions « et (à propos de) … ? » utilisés plus tôt pour tester les topiques (voir (13) et (14)).

(83) Contexte : On est en train de juger des affaires. On a jugé le cas d'autres personnes et tu dis :

jɛ́	bā	ŋ̀gā	mū	nì
FOC	enfant	DEM	MU	TOP

« Et à propos des enfants là ? »

[65] En général les topiques, tout comme les focus d'ailleurs, apparaissent en position initiale (E. O. Aboh, 2004, Y. J. Bogny, 2009, 2017, L. Rizzi, 1997).

(84) Contexte : On est en train de juger des affaires. On a jugé le cas d'autres personnes et tu dis (en pointant le doigt vers un groupe d'enfants) :

jɛ́	bè	ŋ̀gā	mū	nì
FOC	3PL	DEM	MU	TOP

« Et à propos de ceux-ci ? » / « Et qu'en est-il de ceux-ci ? »

(14) montre que ni ŋ̀gā ni mù ne peuvent être analysés comme des déterminants classiques vu que bè est déjà référentiel et peut même être anaphorique. C'est juste que très probablement ŋ̀gā opère une focalisation tandis que mù opère une topicalisation. Dans cet exemple se trouve reproduit au niveau de la séquence nominale, la structure de la périphérie gauche de la phrase avec un marqueur lié au focus qui surplombe/est surplombé par un marqueur lié au topique. (i.e. Top < Foc / Foc < Top[66]). Et même au cas où ces données seraient tenues pour montrer la composante topique de mù, il resterait que mù est, à minima, un déterminant pluriel.

4 Discussion

De ce qui précède, il découle que le système des déterminants définis est partitionné entre d'une part les déterminants nì et mù et d'autre part le déterminant zéro. Le statut de marqueur de topique reconnu à nì et mù garantit non seulement l'exigence de familiarité du référent définie en termes de « connaissance partagée » entre le locuteur et son interlocuteur mais prédit à juste titre leur caractère facultatif même en contexte de familiarité comme dans l'énoncé en (8) qui peut être utilisé même dans une situation où le locuteur et son interlocuteur sont familier au match en question. Seulement la présence de nì et mù signale la topicalité du référent. Ces conclusions invitent à leur tour à un amendement de la syntaxe et de la dérivation du sémantisme des définis d'un point de vue compositionnel.

[66] Pour les topiques contrastifs au niveau propositionnel, les deux analyses sont possibles. La première option serait que jɛ fusionne avec le topique et sa projection est sélectionnée par ni qui le déplace dans son spécifieur (i.e. [$_{Top}$ ni [$_{Foc}$ jɛ [XP]]]). L'autre option serait que ni fusionne avec le topique, le déplace dans son spécifieur et ensuite le tout est sélectionné par jɛ (i.e. [$_{Foc}$ jɛ [$_{Top}$ ni [XP]]]). Dans le domaine nominal, l'analyse appropriée semble être la deuxième mù fusionne avec le NP puis le déplace dans son spécifieur. Sa projection est sélectionnée par ŋga qui déplace à nouveau le NP dans son spécifieur.

4.1 Syntaxe de la périphérie gauche nominale en Baoulé

D'un point de vue syntaxique, Aboh (2004) et (Y. J. Bogny, 2009) avaient déjà montré que la zone des déterminants, appelée périphérie gauche nominale (E. O. Aboh, 2002) en raison de leur position par rapport au nom et ses dépendants, avait des similitudes avec la périphérie gauche de la proposition proposée par L. Rizzi, (1997). Y. J. Bogny et al. (2018) vont plus loin en suggérant que la structure du DP devrait être envisagée comme identique à celle de CP. Le fait qu'un marqueur de topique au niveau propositionnel soit utilisé aussi au niveau nominal corrobore cette idée. En superposant donc la structure de CP à celle de DP, il est possible de proposer ce qui suit :

(85) Cartographie de la périphérie gauche (inspirée de Rizzi & Cinque 2016)

[D/Force [Top* [Int [Top* [Foc [Top [Mod [Top* [Q [Fin/Num [NP/IP]]]]]]]]]]]

Evidemment, la variation linguistique se situe au niveau des positions réalisées ou des mouvements déclenchés. Au niveau du Baoulé, les données analysées suggèrent que nì occupe la position de Top* qui domine immédiatement Q°. Quant à mu, il réalise la séquence Top < Q < Num (i.e. ⟨Top, Q, Num⟩) (pour reprendre les idées développées par des auteurs tels que (P. Caha, 2009, M. Starke, 2010, 2011, P. Svenonius, 2016, 2018, 2020), i.a.). La séquence *NP nì/mù* confirme donc les prédictions des analyses antérieures (Y. J. Bogny, 2017) posant que la position du NP à gauche du déterminant est due à un déplacement de celui-ci dans la périphérie gauche nominale, tout comme les constituants non nominaux que les marqueurs de topique sélectionnent en Baoulé se déplacent à gauche de celui-ci (voir Figure 1 ci-dessous).

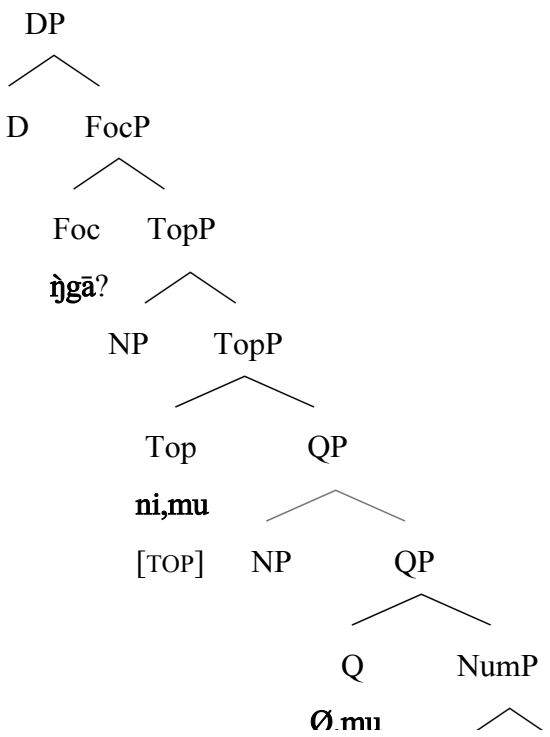


Figure 1 Structure du DP en Baoulé (1)

La configuration syntaxique présentée dans la Figure 1 a des conséquences directes sur la façon dont l'interprétation des DP est « calculée » nœud après nœud.

4.2 Le sémantisme des déterminants

Puisque la familiarité est le fait d'opérateurs externes, l'interprétation des définis de familiarité résulte de la combinaison d'un déterminant zéro avec le marqueur de topique nì au singulier – mù combinant les propriétés des deux morphèmes au pluriel.

4.2.1 Le déterminant Ø

Le sémantisme du déterminant nul, si l'on considère uniquement les définis, coïncide avec celui des définis d'unicité classiques (Heim 2011, Schwarz 2009, i.a.). Ces dénotations peuvent être (re)formulées de façon à impliquer une fonction de choix (G. Cherchia, 2001, A. Kratzer, 1998, Y. Winter, 1997). En particulier, il est possible de poser que la dénotation du trait [DEF] porté par les articles définis équivaut à l'image de la fonction ι appliqué à un domaine contextuellement restreint à une seule entité (S. Poirier, 2020) (voir (16)).

(86) $[\![[\text{DEF}]]\!] = \lambda Q : Q \in D_{\langle\langle e,st\rangle,\langle\langle e,st\rangle,\langle s,t\rangle\rangle\rangle}.\lambda p.\lambda s : p \in D_{\langle e,\langle s,gt\rangle\rangle}$ & $|g_{se}(s)(p)| = 1.\iota(g_{se}(s)(p))$

où $p \in \text{dom}(i)$ ssi $|p| = 1$ et $\iota(p) = \iota x\ (x \in p)$.

La dénotation formalisée en (16) a un double effet. D'un côté, elle bloque le phénomène dit de la montée du quantifieur et gèle, pour ainsi dire, la portée du groupe nominal. De l'autre, elle le rend référentiel dans la mesure où il renvoie à une entité précise.

4.2.2 Les morphèmes nì et mù

Le marqueur de topique nì encode un trait général [TOP] qui dénote un opérateur prenant deux arguments – un *rhème* (i.e. prédicat ou proposition) et un *thème* (i.e. entité, évènement ou situation) – et qui retourne une proposition. Cet opérateur établit une relation d'identité situationnelle – notée $\simeq$ ici (voir Définition 2) entre le thème et l'unique entité qui satisfait le rhème dans une situation donnée (voir (17)).

(87) $[\![[\text{TOP}]]\!] = \lambda x : x \in D_p.\ \lambda\ p : p \in D_{\langle p,st\rangle}.\ \lambda s.\ x \simeq \simeq \iota y.p'(y)(s)]$ où $p'(x)(y) = p(y)$ ssi x et y sont du même type sémantique et a est un type sémantique quelconque.

Définition 2. Pour tout a et tout b, $a \simeq b$ dans s ssi a est a est la contrepartie de b dans s et pour tout p, $p(b)(s) \leftrightarrow p(a)(s)$.

Les marqueurs de topique reçoivent un trait [C] ou [D] en fonction de l'environnement dans lequel ils apparaissent – respectivement dans CP et DP. Ces traits dénotent des opérateurs de changement de type qui vont ajuster le type sémantique $[\![\text{Top}]\!]$ afin de le rendre apte à se combiner à la dénotation des constituants avec lesquels il fusionne. Le trait [C] dénote l'opérateur d'abstraction de prédicat qui fait passer le type $\langle p,\langle\langle p,st\rangle,st\rangle\rangle$ de $[\![[\text{TOP}]]\!]$ à un type $\langle\langle p,st\rangle\langle p,st\rangle\rangle$ qui est le type sémantique de $[\![\text{Top}]\!]$. Ce type sémantique va forcer le mouvement du topique – qui est de type p – dans SPEC-TopP. Ainsi, $[\![[\text{Top}\ [\ldots\ \text{IP}]]]\!]$ sera du type $\langle p,st\rangle$ et son argument p sera fourni par le topique situé dans SPEC-TopP. Le trait [D] dénote une fonction qui prend comme argument une fonction du type $\langle e,st\rangle$ ou $\langle e,\langle\langle e,st\rangle,st\rangle\rangle$ et génère une fonction de type $\langle se,\langle\langle e,st\rangle,se\rangle\rangle$ restreinte par le prédicat de type $\langle e,st\rangle$ (voir (18)). En fait, le trait [D] est hérité par les déterminants référentiels ; auxquels il confère ainsi leur référentialité.

(88) $[\![[\text{D}]]\!] = \lambda f : f \in D_{\langle e,\langle\langle e,st\rangle,st\rangle\rangle} \cup D_{\langle e,st\rangle}.\lambda x.\ \lambda f' : x \in D_{se} : f'(x).\ \lambda s.\ x$

Le trait [D] a entre autre effets d'inverser l'ordre des arguments de ⟦Top⟧ ce qui force le déplacement du prédicat cette fois-ci. Le mouvement dans SPEC-TopP peut donc s'expliquer par des contraintes imposées par C-I.

Le déterminant pluriel mù marquant par ailleurs les topiques nominaux combine les propriétés de nì, en contexte nominal, du défini Ø ajouté à son trait de pluriel [PL] qui peut être défini comme suit :

(89) [PL] est le trait tel que $⟦[PL]⟧ = \lambda p.\ \lambda q : |g_{se}(g_s)(p) \cap q| > 1$[67]

La dénotation de son trait [NUM] qu'il fournit comme étiquette est discutée dans la sous-section suivante.

4.2.3 L'interprétation indéfinie des noms nus

Comme le notent à juste titre Akpoué & Kouakou (2020), les définis d'unicité ne sont pas les seuls qui sont exprimés par des noms nus en Baoulé. Les indéfinis également le sont. Poser l'existence d'un article défini nul dans le cas des noms nus suscite donc quelques interrogations. Si les noms nus peuvent également apparaître en contexte indéfini, faut-il encore retenir l'idée que le déterminant zéro marque la définitude ? Trois réponses peuvent être proposées – les deux premières maintenant le statut de marqueur défini au déterminant nul. La première solution consiste à poser l'existence d'un autre déterminant nul marquant les indéfinis quantificationnels. Cela serait en accord avec la hiérarchie de proximité des objets au verbe proposée par Koopman (2015)

(90) Hiérarchie de proximité à V (Koopmann 2015)

Def > Indf. Spec. > Indf. Compt. > Indf. Mass. > Incorp.

L'idée serait de décomposer la définitude d'unicité en quantification existentielle – probablement au niveau d'$Indf_{compt}$; qui est probablement le locus des numéraux autant que des quantificateurs étant donné les dénotations proposées en (21) (inspirées de Knowlton et al. 2021) – combinée à l'application d'une fonction de choix (Kratzer 1998, Winter 1997, Cherchia 2001, i.a.).

[67] Dénotation inspirée de Heim & Kratzer (1998:149)

(91) a. $[\![\text{un}]\!] = \lambda x.\ \lambda p.\ \lambda q.\ p'$ tel que $p' = g_{se}(g_s)(p) \cap q\ \&\ |p'| \geq 1$

b. $[\![\text{deux}]\!] = \lambda x.\ \lambda p.\ \lambda q.\ p'$ tel que $p' = g_{se}(g_s)(p) \cap q\ \&\ |p'| \geq 2$

c. …

Cette dénotation supposerait que les numéraux sont situés dans la région des déterminants (ou au moins interprétés à ce niveau). L'un des avantages des dénotations présentées en (21) est que le sémantisme de « un », dans ces conditions, prédit systématiquement la tendance translinguistique selon laquelle les articles indéfinis singulier dérivent du numéral.

La position de Num, dans cette perspective, coïnciderait vraisemblablement avec celle des indéfinis comptables dans la mesure où les dénotations en (21) impliqueraient que Num ait une dénotation du genre de celle formalisée en (22)[68].

(92) $[\![\text{Num}]\!] = \lambda x.\ \lambda p.\ \lambda q.\ p'$ tel que $p' = g_{se}(g_s)(p) \cap q$

Pour ce qui est des articles situés à $\text{Indf}_{\text{Spec}}$ et Def, leur sémantisme pourrait être conçu comme impliquant une fonction de choix. Le problème avec cette solution est qu'elle postule plusieurs morphèmes sans véritable justification empirique.

La deuxième réponse serait toujours de maintenir l'hypothèse selon laquelle l'article zéro encode la définitude tout en assumant cette fois que les NP nus dénotent des prédicats nominaux qui se combinent avec le prédicat verbal via la règle de modification de prédicat. Cette idée n'est guère nouvelle. Elle a été proposée en substance par Heim (1982). L'interprétation existentielle, dans une telle approche, est le résultat d'une opération de clôture existentielle (I. Heim, 1982) qui aurait lieu lors du transfert de la phase vP à l'interface C-I (Chomsky 2001 et subseq). Dans cette perspective l'input de C-I pour vP serait la dénotation en (23) :

(93) $[\![\text{vP}]\!] = \lambda e.\lambda x.\ [\![\text{V}]\!](e)(x)\ \&\ [\![\text{NP}]\!](x)\ \&\ \text{AG}(e)(y)$

Un problème toutefois se pose avec cette solution dans la mesure où elle impliquerait de reconnaître la possibilité d'avoir des NP véritablement dépourvu de déterminants qu'ils soient explicites ou non.

[68] Il faut des travaux supplémentaires – p.ex. des études des schèmes de pluralisation – pour vérifier la position exacte de Num.

La troisième solution consisterait à contourner le problème de la multiplicité des déterminants vide en posant une ambiguïté du déterminant zéro entre une lecture indéfinie (quantificationnelle) et une lecture définie. Ce ne serait pas un cas isolé. Les noms propres sont ambigus en Baoulé (Akpoué 2016). Certains déterminants définis compatibles avec les deux acceptions principales des définis semblent aussi être ambigus (Schwarz 2009 et subseq). L'ambigüité des indéfinis entre une lecture quantificationnelle et une lecture référentielle semble également être lexicale au regard des travaux tels que ceux de Koopmann (2015) et (A. Renans, 2015, 2018). Nous laissons ouverte cette question pour des recherches futures.

Conclusion

En somme, il ressort que le système de détermination nominale en Baoulé est autant sensible à la définitude – marquée par Ø – qu'à la topicalité – marquée par nì et mù. Néanmoins, la signification de Ø requiert une analyse plus poussée prenant en compte l'interprétation indéfinie des NPs nus. S'il faut postuler un déterminant nul pour les définis, il faut aussi rendre compte du fait que les indéfinis non-spécifiques, qui apparaissent dans des contextes de quantification existentielle, sont eux-aussi nus. Le statut de nì est moins problématique vu qu'il passe uniquement dans les contextes de définitude de familiarité et cela à cause de son caractère de marqueur de topique ; qui se révèle en outre dans le fait qu'il peut marquer des topiques propositionnels. mù quant à lui a indéniablement un trait pluriel qui semble à l'origine du fait qu'il soit confiné dans les environnements nominaux ; ce qui fait de lui un déterminant à part entière. Son caractère de marqueur de topique est suggéré par le fait qu'il peut apparaître en contexte de définitude de familiarité et dans les contextes indéfinis mais référentiels autant que dans les contextes de question « et (à propos) de … ? ». Les Tableaux 3 et 4 récapitule la distribution des déterminants étudiés ici.

Tableau 3 Distribution de ni, mu et Ø en contexte d'indéfinitude

	Non spécifique	Spécifique partitif	Spécifique référentiel
Ø	✓	*	*
nì	*	*	*

mù	*	*	✓

Tableau 4 Distribution de ni, mu et Ø en contexte de définitude et de topicalité

	Défini d'unicité	Défini de familiarité	Marquage de topique propositionnel
Ø	✓		*
ni	*	✓	✓
mu	*	✓	*

Le système de détermination nominale du Baoulé, pour ce qui touche à la définitude en l'état actuel des connaissances se présente comme suit :

Tableau 5 Système des déterminants définis en Baoulé

	Singulier	Pluriel
Article défini	Ø	
Marqueur de topique	nì	mù

Dans cet article, il était question de vérifier le statut de nì et mù. Toutefois, des questions demeurent quant aux autres déterminants qui requièrent des analyses plus fouillées. Il s'agit bien entendu des questions concernant le déterminant zéro mais aussi celles touchant aux démonstratifs dont certaines occurrences suggèrent déjà qu'il faille plutôt les analyser comme des marqueurs de focus à la base (voir (14)).

Références bibliographiques

Aboh, Enoch O., 2002, « La morphosyntaxe de la périphérie gauche nominale », *Recherches Linguistiques de Vincennes*, Vol. 31, , pp. 9–26.

Aboh, Enoch O, 2004, « Topic and focus within D », *Linguistics in the Netherlands*, Vol. 21, Num. 1, pp. 1–12.

Adger, David, et Gillian Ramchand, 2001, « Phases and interpretability », Cascadilla Press Somerville, MA, pp. 101-14.

Ahn, Dorothy, 2017, « Definite and demonstrative descriptions: a micro-typology », *Proceedings of GLOW in Asia XI*, Vol. 1, , pp. 33--48.

Akpoué, K. Josué, et N'Guessan Gwladys Kouakou, 2018, « Encodage lexical des TAM dans les langues naturelles : cas du Baoulé et du Bere »,.

Akpoué, Kouamé Josué, 2016, *Noms propres et parenté génétique dans les langues Kwa*, Université Félix Houphouët-Boigny, Mémoire de Master.

Akpoué, Kouamé Josué, et N'Guessan Gwladys Kouakou, 2020, « La définitude en Baoulé : une introduction formelle », *The roles of West African Languages: Development and integration / Rôles des langues d'Afrique de l'Ouest : Développement et intégration*, Etudes africaines, L'Harmattan.

Bogny, Yapo J., 2009, « La structure de DP dans les langues Kwa », *Revue du LTML*, Num. 3, pp. 1 – 28.

Bogny, Yapo J., 2017, « Cartographie de la couche CP en Akyé et en Baoulé », *Cheminements linguistiques : Mélanges en hommage à N'Guessan Jérémie KOUADIO*, Presses Universitaires Européennes.

Bogny, Yapo Joseph, K. Josué Akpoué, et Boni Carlos Mozer Kpami, 2018, « étʃí et marquage du temps dans le DP en mɔ́ʤúkrù », *Annales de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines*, Vol. 48/A, , pp. 41--56.

Boole, George, 1984, « To be is to be the value of a variable (or to be some values of some variables) », *Journal of Philosophy*, Vol. 81, , pp. 430--449.

Caha, Pavel, 2009, *The nanosyntax of case*, University of Tromso (Doctoral dissertation).

Cherchia, Genarro, 2001, « A puzzle about indefinites », *Semantic interfaces*, CSLI, pp. 51--89.

Chomsky, Noam, 2001, « Derivation by Phase », *Derivation by phase*, Vol. 18, Num. 1, pp. 1-52.

Creissels, Denis, et N'Guessan Jérémie Kouadio, 1977, *Description phonologique et grammaticale d'un parler baoulé*, ILA.

Dowty, David R, 1979, *Word meaning and Montague grammar: The semantics of verbs and times in generative semantics and in Montague's PTQ*, Springer Science & Business Media.

Geeraerts, Dirk, 2010, *Theories of lexical semantics*, Oxford University Press.

Goodenough, Ward H, 1956, « Componential analysis and the study of meaning », *Language*, Vol. 32, , pp. 195–216.

Greimas, Algirdas, 1966, *Sémantique structurale. Recherche de méthode*, Larousse.

Heim, Irene, 1982, *The semantics of definite and indefinite noun phrases*, MIT (PhD dissertation).

Heim, Irene, 2011, « 41. Definiteness and indefiniteness », *Semantics: An International Handbook of Natural Language Meaning*, Handbook of Linguistics and Communication Sciences (HSK), De Gruyter Mouton.

Heim, Irene, et Angelika Kratzer, 1998, *Semantics in Generative Grammar*, Blackwell.

Knowlton, Tyler, Paul Pietroski, Justin Halberda, et Jeffrey Lidz, 2021, « The mental representation of universal quantifiers », *Linguistics and Philosophy*.

Koopman, Hilda, 2015, *Scattering objects and developing SSWL*, Università Ca' Foscari.

Kouamé, Yao Emmanuel, 2014, « Notion ou expression de la pluralité en baoulé, langue kwa », *Lettres d'Ivoire*, Vol. 018, , pp. 251--258.

Kramo, Konan, 2016, *Le baoulé : Une approche dialectologique de la phonologie et de la syntaxe*, Université Félix Houphouët-Boigny, Thèse de doctorat unique.

Kratzer, Angelika, 1998, « Scope or pseudoscope? Are there wide-scope indefinites? », Kluwer Academic Publishers.

Kratzer, Angelika, 2007, « Situations in natural language semantics »,.

Kratzer, Angelika, 2013, *Modality for the 21st Century (Slides)*, University of Massachusetts - Amherst, https://works.bepress.com/angelika_kratzer/28/.

McKay, Thomas J, 2006, *Plural Predication*, Oxford University Press.

Montague, Richard, 1970, « English as a formal language »,.

Pietroski, Paul, 2005, *Events and Semantic Architecture*, Oxford University Press.

Poirier, Sylvain, 2020, « Quantificateurs d'unicité », *Théorie des ensembles et fondement des mathématiques*, setheory.net, http://settheory.net/fr/ensembles/unicite.

Pottier, Bernard, 1964, « Vers une sémantique moderne », *Travaux de linguistique et de littérature*, Vol. 2, , pp. 107--137.

Renans, Agata, 2015, « Three types of indefinites: evidence from Ga (Kwa) », *Proceedings of Amsterdam Colloquium*.

Renans, Agata, 2018, « Two Types of Choice-Functional Indefinites: Evidence from Ga (Kwa) », *Topoi*, Vol. 37, , pp. 405--415.

Rizzi, Luigi, 1997, « The fine structure of the left periphery », *Elements of grammar*, Springer, pp. 281–337.

Rizzi, Luigi, et Guglielmo Cinque, 2016, « Functional Categories and Syntactic Theory », *Annual Review of Linguistics*, Vol. 2, , pp. 139–163.

Roussarie, Laurent, 2017, *Sémantique formelle. Volume 1 : Introduction à la grammaire de Montague*, Language Sciences Press.

Schaden, Gerhard, 2007, *La sémantique du" Parfait" : Étude des" temps composés" dans un choix de langues germaniques et romanes*, Université Paris 8 -- Vincennes-Saint-Denis, Thèse de doctorat.

Schein, Barry, 1993, *Events and Plurals*, MIT Press.

Schwarz, Florian, 2009, *Two types of definites in natural language*, University of Massachusetts Amherst.

Schwarz, Florian, 2013, « Two kinds of definites cross-linguistically », *Language and Linguistics Compass*, Vol. 7, Num. 10, pp. 534–559.

Schwarzschild, Roger, 2009, *VELFS (variable enriched logical forms)*, École Normale Supérieure de Paris.

Starke, Michal, 2010, « Nanosyntax: A short primer to a new approach to language », *Nordlyd*, Vol. 36, Num. 1, pp. 1-6.

Starke, Michal, 2011, « Towards an elegant solution to language variation: Variation reduces to the size of lexically stored trees », *Ms., Tromsø University*.

Svenonius, Peter, 2016, « Spans and words », *Morphological metatheory*, Vol. 229, , pp. 201.

Svenonius, Peter, 2018, « Delimiting the syntactic word », *Linguistics at Santa Cruz*.

Svenonius, Peter, 2020, « A span is a thing: A span-based theory of words »,.

Winter, Yoad, 1997, « Choice functions and the scopal semantics of indefinites », *Linguistics and Philosophy*, Vol. 20, , pp. 399--467.

Abréviations

1	première personne	NEG	négation
3	troisième personne	OPT	optatif
COND	Conditionnel	PAS	passé
DEM	Démonstratif	PL	pluriel
FAM	article défini de familiarité	S	sujet
FOC	marqueur de focus	SG	singulier
GEN	Génitif	SPF	spécifique (indéfini)
INDF	article indéfini	TAM	temps/aspect/modalité
LOC	Locatif	TOP	marqueur de topique

Didactics of languages and cultures: A catalyst for an individual's personality development

Vierge BAI
viergebai@yahoo.fr,
Université Félix Houphouët-Boigny

Abstract:
The concern of this article was to highlight the extent to which didactics of languages and cultures (DLC) could catalyze an individual's personality development based on his or her cultural background to suggest a didactic framework that would be more profitable for foreign language students. My main concern is as follows: Given the specificities of DLC and considering the requirements of today's societies for students' global development, one wonders how DLC cultural dimension can offer a framework for an individual's personality development? Analysis of related literature led to the conclusion that elements for an individual's personality development are proposed by DLC in three main areas: the social contexts, the targeted intercultural competence, and the developmental progression proposed for the acquisition of cultural knowledge, skills, attitudes, and values. Based on this I suggested a didactic framework with two main components. First, curricula should integrate intercultural language experiences that capitalize on students' culture. Second, students should be trained in terms of their personality development through intercultural instruction.

Keywords: didactics, languages, cultures, catalyst, personality, development.

Résumé :
La préoccupation de cet article était de déterminer dans quelle mesure la didactique des langues et des cultures (DLC) pouvait être catalyseur du développement de la personnalité d'un individu en prenant en compte son origine culturelle afin de proposer un cadre didactique plus profitable aux étudiants en langues étrangères. Ma préoccupation principale est la suivante : Étant donné les spécificités de la DLC et compte tenu des exigences des sociétés actuelles en matière de développement intégral des étudiants, on se demande comment la

dimension culturelle de la DLC peut offrir un cadre pour le développement de la personnalité d'un individu ? L'analyse de la littérature dans ce domaine a permis de conclure que les éléments du développement de la personnalité d'un individu sont proposés par la DLC dans trois principaux domaines : les contextes sociaux pour l'apprentissage, la compétence interculturelle ciblée et la progression du développement proposée pour l'acquisition de connaissances, de compétences, d'attitudes et de valeurs culturelles. Par conséquent, j'ai suggéré un cadre didactique comportant deux composantes majeures. Premièrement, les programmes d'enseignement doivent intégrer des expériences linguistiques interculturelles qui tirent parti de la culture des étudiants. Deuxièmement, les étudiants doivent être entrainés dans le sens du développement de leur personnalité à travers un enseignement interculturel.

Mots clés : didactique, langues, cultures, catalyseur, personnalité, développement.

Introduction

Didactics of languages and cultures (DLC) is concerned with preparing students of second languages and foreign languages for life in society. It targets societal development by focusing on individuals' acquisition of skills and values as key instruments for development. Hence, language and culture are jointly taught and learned for successful learning of the target language and social values. Specifically, while students are trained for the target language, they also discuss cultural referents. It is expected that they invest the knowledge, skills, and values they acquire from cultural courses to act in society and construct it.

The field has experienced some improvements in terms of its preoccupation to align with society. Today, due to the current increasingly globalized societies, discussions on the cultural dimension have shifted from monocultural to intercultural issues in DLC. Inter-cultural societies usually refer to social environments where people of different native languages and cultures meet. About this consideration, the field has the task to prepare students to acquire more global competencies, that is, the knowledge, skills, and attitudes which will allow them to effectively face the challenges of multilingual and multicultural societies (Neuner 2012; Billiez and Simon, 2015). As Huber (2008) states, societies' sustainable development mainly depends on "individuals who are empowered to [act and] construct societies" (cited in Neuner ibid, p. 14). For this reason, DLC proponents argue that the acquisition of a mere linguistic competence or communicative competence that was the former focus in the field has proved

insufficient to meet the new training requirements (Kern and Liddicoat, 2008, and Widdowson, 2009).

The issue at stake now is about how to move debates on second languages and foreign languages and instructional practices beyond mere linguistic and communicative concerns to propose more global perspectives and approaches. This intention has provided the opportunity for some reflections dedicated to illustrating the global perspective on DLC (see Kouassi, 2010 and Kramsch, 2013b), many questions remain unanswered about how to make the new ideas more operational for educators and teachers.

This article seeks to highlight the extent to which DLC can catalyze an individual's personality development based on his or her cultural background. Indeed, very little attention is given to the value of students' first socialization culture in the acquisition of global competencies. Therefore, there is a need to give legitimacy to students' culture. My main concern is as follows: Given the specificities of DLC and considering the requirements of today's societies for students' global development, one wonders how DLC cultural dimension can offer a framework for an individual's personality development? This main question raises three subsidiary ones: What is DLC? And how does DLC relate to individuals' personality development? What didactic framework will be more profitable for foreign language students? These questions will be discussed based on the research carried out in the field.

1 Theoretical framework and review of the literature (On didactics of languages and cultures)

1.1 Theoretical framework

1.1.1 Personality development theory

Several personality researchers have characterized the notions of personality and personality development (Entwistle, 1998; Fred Luthans, 2011 and, Cervone and Pervin, 2013). For Allport, Cattell, and Eysenck (cited in Cervone and Pervin, 2013) personality is a set of basic and static traits or dispositions that characterize an individual and may be unique to that individual or common to all humans. As any psychological entity, personality controls behaviors, thoughts, and feelings and is expressed through them. As Luthans (2011) puts it, those basic attributes influence "how people affect others and how they understand and view

themselves, as well as their pattern of inner and outer measurable traits and the person-situation interaction." (p. 126). Capitalizing on the developments by Cattell and Eysenck, theoretical research sees personality as a multidimensional construct. More recent studies have conceptualized a model of five basic personality dimensions from which more detailed traits can be identified and behaviors predicted (McCrae and Costa, 1999). The five factors encompass such broader personality dimensions as openness to experience, conscientiousness, extraversion-introversion, agreeableness, and neuroticism emotional stability (Dörnyei, 2005). Openness to experience refers to the tendency to be curious about things, creative, and flexible at the desired extreme whereas the undesired extreme gathers people who tend to be traditional and conservative. Conscientiousness opposes the tendency to be self-organized (at the desirable pole) and disorganized (at the undesirable one). The extraversion-introversion personality, as an interpersonal disposition, reflects the characteristics of an individual who either likes to be with others or tends to be reserved. A high level of agreeableness relates to traits such as empathy and cooperation and low levels concern the propensity to be critical and suspicious of others. Neuroticism emotional stability is the tendency to be either prone or not to emotion instability; scoring low on neuroticism means that the individual is unemotional. On the contrary, high scores signal also a high degree of emotional instability. Each dimension is seen as consisting of two opposing extremes, one desirable and the other undesirable.

Personality development is seen as a systematic and gradual process whereby people's characteristics become improved or stronger and thereby leads to positive changes in thoughts, feelings and, behaviors. Two theoretical perspectives have been proposed concerning how those traits grow. Represented by such theorists as Freud and Erikson (cited in Entwistle, 1998), the first trend insists on a biological basis of personality development. Erikson contends that an individual's personality develops with age. Therefore, from childhood to adulthood every individual passes through eight bipolar stages while he/she attempts to resolve issues related to competing traits and related values at each stage. Till adulthood, he/she is gradually engaged in self-positioning between trust/mistrust, autonomy/shame, initiative/guilt, industry/inferiority, identity/identity confusion, intimacy/confusion, generativity/stagnation and integrity/despair (Geene, 2008 p. 94). Based on Erikson's theory, Entwistle (Op. cit.) summarizes the process of personality development as follows:

> "Each stage presents the individual with a developmental task and a potential crisis. By resolving that crisis satisfactorily, the person can freely face up to the task of the next stage. If the task is not completed, an adjustment problem or inadequacy may be carried forward to the next stage and persist thereafter" (p. 182)

This suggests that personality development in the biological perspective requires at least two conditions in addition to the basic traits: the provision of a crisis and the active role of the individual in the resolution of the crisis. This conceptual development parallels the notions of 'equilibrium' and background knowledge' in Piaget's theory of cognitive development. Indeed, according to Piaget (in Le Moigne, 2002), cognitive growth results from the successful resolution of cognitive crises on the path to development which is made possible thanks to an adequate level of background knowledge. At the level of personality, such background knowledge consists of basic or biological attributes which in cases of crisis "offer the opportunity for new experiences and demand (…) a new orientation towards self and the world. The result is an ever-new configuration that is the growing personality" (Greene, 2008, p. 93). By the same token, repetitive failure to resolve developmental crises may lead to "confusions in self-identity." (p. 95)

1.1.2 Personality development theory of culture

Another personality development paradigm, a social one, takes the view that development stems from individuals' cultural environments which provide the required context and tools. In further developments, Erikson complemented his biopsychological (that is, interactions between biological traits and an individual's mental processing) theory of personality development to include social dimensions. According to Erikson, the factors for personality development should also be sought in society as the context for personality formation and development. According to Erikson, a cultural context influences personality insomuch as "through its rituals ideological frameworks, roles, tasks, rituals, and initiations, [it] bestow[s] strength, and a sense of identification on the developing individual" (Greene, Op. cit. p. 87). Thus, individuals' interactions with these social and cultural tools from their native society will allow them to construct their "membership identity". This identity is seen as a sort of background asset including among others "social classes, culture, and national affiliation, provid[ing] people with the collective power to create their environment" (p. 87). Definitively, a psychosocial perspective of development emphasizes the role of contexts and culture in shaping and developing personality.

In total, theories summarize personality development through three main ideas. First personality development is not a fixed entity, it evolves. Second, it thrives from an individual's existing attributes including his/her culture. Third, it is constructed through individuals' interactions in social contexts. These factors may produce a sound theoretical framework for understanding personality development. For this reason, they can offer significant insights into the ways DLC contributes to an individual's personality development.

1.2 Literature review

1.2.1 DLC as a space of meeting between languages and cultures

Didactics of languages and cultures (DLC) meant for second and foreign languages students is currently concerned with reflections and teaching/learning of target languages adopting a global perspective. This means moving from an exclusive focus on language to include approaches that use languages and cultures in an integrated way to help students develop values, positive attitudes, and skills (Neuner, 2012; Billiez and Simon, 2015). Thus, two guiding concepts, that is, 'language' 'culture' are central in debates and instruction. In practice, students are taught cultural referents while learning the target language. As Widdowson (2009) puts it the term 'language' refers to the linguistic forms including grammar, vocabulary, sound as well as their combinations such as "structures and sentences patterns" (p. 175). "Culture", according to Hurn and Tomalin (2013), encompasses a given social community's values (e.g., what is good and what is not good), the viewpoint about reality, ways of life, literature, and art. In this sense, it forms part of an individual's personality attribute.

A given reality or situation may be perceived differently by individuals who do not have the same culture but prior perceptions may change. One reason has to do with the fact that an individual's culture is considered as part of his/her family or native community members' heritage. It is a sort of background knowledge that determines individual personality, that is, the values that a person acts on and interprets the outside world (Kramsch, 2013a, Orsini-Jones and Lee, 2018). Another reason relates to the constructive nature of an individual's culture. Researchers propose that culture is 'discourse', that is something that is not pre-defined. According to Kramsch (ibid), as an individual's personality attribute, culture changes and develops throughout life as a result of social interactions with one's community members

and members from different cultures. Kramsch's s argument on culture is in line with psychological and sociopsychological theories of personality formation and development according to which personality growth has a biological and social foundation.

1.2.2 Preeminence of monocultural approaches in DLC

A historical overview of the foreign language teaching methods shows that focus has been placed on monocultural approaches (Howatt, 1984; Puren 2002 and Neuver, 2012). Neuver (ibid) proposes four main phases. The first phase started before the 1950s and was dominated by the Grammar Translation Method. The goal was to form students' minds "according to the established picture" in the target speech community (p. 19). Language-specific content consisted of decontextualized grammar rules whereas cultural content is learned based on the teaching of art, literature, and life events of the target speech community. The second phase that began in the 1960s was dominated by the Audio-Lingual and Audio-Visual Methods. For the first time, a method was developed to prepare students for their future social roles. The emphasis was thus placed on the teaching of oral speech through dialogues for linguistic content. But, for cultural content, students memorized and imitated social roles held in the target speech community.

In the second half of the 1970s and onwards, the field witnessed another shift in perspective in the third phase which corresponds to the era of the Communicative Approach. The goal has been to help students acquire communicative competence in the target language so that they can interact effectively with native and non-native speakers. The 'communicative competence' as it was coined by Hymes (1980) differs from 'linguistic competence' (knowledge of linguistic forms) and gathers four types of competence: linguistic or grammar, sociolinguistic discourse, and strategic competencies (Canale and Swain, 1980). While linguistic competence concerns the knowledge of the rules of formation of words and sentences, sociolinguistic knowledge relates to the rules of use as they are established by the target social context. Discourse competence is limited to the capacity of an individual to understand and produce coherent and cohesive texts and speech whereas strategic competence relates to the ability in using effective compensatory strategies in case of communication problems. The first three DLC approaches have emphasized a monocultural dimension in

which the culture of the target language is given priority. This perspective is still at the center of textbooks and pedagogical practices.

1.2.3 Newer orientations in DLC: Global education and intercultural approaches

From the late 1990s to date, due to the increasing globalization of current societies which require citizens with global skills, on one hand, and recent theoretical developments about learning, namely constructivism and socio-constructivism (Lantolf and Thorne, 2006; Gass and Selinker, 2008) on the other hand, the field has witnessed a fourth change of paradigm to set the conditions for more global education. Kern and Liddicoat (2008) maintain that intercultural perspectives acknowledge students' identities, voices, and background skills. In the same line as Kern and Liddicoat (ibid), Liddicoat and Scarino (2013) argue that, in the intercultural approach, language learning is apprehended as a process in which "individual learners, with their own linguistic and cultural positionings and identities, are involved in an encounter with alternate positionings and identities that they need to understand and evaluate" (p. 51). The newer trends in DLC adopt a socio-constructive view of learning insomuch as they do not apprehend learning in terms of stimulus-response. Learning is rather considered in terms of students' construction of the learning object through their reflective efforts and social interactions.

Different approaches and methods have been proposed for the practice of global education in language teaching and learning. These include, for example, education for democratic citizenship (see Kouassi, 2010 for illustration) and the competency-based method (Richards and Rogers, 2001). However, much current discussion on global education is about the intercultural orientation to language learning. There is a need to respond effectively to the phenomenon of multicultural and multilingual social contexts whereby people of different languages and cultures meet on regular basis (Billiez and Simon, 2015). As Rucks (2016) states multilingual environments may raise "cross-cultural communication [problems] that hamper collaboration between individuals from different backgrounds" (p. 44). Nizegorodcew (2011), complains that target languages have been dissociated from students' national cultures, yet "non-native speakers acquire and use [the target language] not only to communicate with native target language speakers but also to communicate with speakers of different native languages" (p. 7). The intercultural orientation in foreign languages allows DLC proponents to issue guidelines that could take account of cultural diversity.

Intercultural perspective is concerned with preparing students to acquire intercultural competence which underlines the idea that there is no one right value and norm. Intercultural competence refers to the ability to respond efficiently to cultural differences. Four attributes combine to form intercultural competence: "self-awareness; knowledge and information about cultures locally to globally; skills and practices to interact cross-culturally and attitudes toward cultural similarities and differences (Collins III and O'Brien, 2011, p. 116). A more comprehensive description of the competence is presented in the Reference Framework of Competences for Democratic Culture by Cabezudo, Cicala, de Bivar Black, and da Silva (2019). Competence in the intercultural perspective is defined as "the capacity to (…) to understand and appreciate the perspectives and worldviews of others, to engage in open, appropriate, and effective interactions with people from different cultures, and to act for collective well-being and sustainable development" (p. 39). Such competence is the combination of knowledge, skills, attitudes, and values. Knowledge area is described in the framework as comprising knowledge of self, languages and, cultures. Skills relate to the ability to think critically, adapt and be flexible, and be emphatic. Values concern appreciation of cultural diversity while attitudes have to do with characteristics such as openness to cultural otherness and other beliefs, world views and practices, respect, and tolerance of ambiguity. Taking into consideration these dimensions of intercultural competence, an individual is considered culturally competent when he/she has developed the required knowledge, skills, attitudes, and values to show empathy and interact effectively with people of different backgrounds and cultures. Likewise, less competent individuals stand on the opposite side of culturally desired attributes, that is, they are judgmental and have conflictual interactions with others. As Laffier, Patrarca, and Hugues (2017) state, when those individuals are helped to engage in "a developmental process over time that involves the continued acquisition of knowledge, skills and reflective practice" (p. 151), they can improve from ignorance and rejection of other cultures to "honoring the differences among cultures, seeing diversity as a benefit, and interacting knowledgeably and respectfully with a variety of cultural groups" (ibid).

2 Didactics of languages and cultures: A relevant framework for individual's personality development

2.1 The focus on intercultural contexts and approaches as the locus for personality development

DLC sets learning in the framework of cultural and intercultural interactions. This disposition favors two main conditions for personality development: intercultural contexts and the possibility for intercultural crises. First, by setting intercultural contexts as learning situations, DLC calls on individuals' interactional traits such as extraversion and agreeableness with related traits including openness to others, empathy and, cooperativeness. As proposed by psychosocial personality theories (see section 1.1.), cultural contexts play a significant role in the refinement of people's basic attributes. The second condition has to do with the provision crises whose successful resolution moves an individual from the lower stages of development to the higher ones. Indeed, intercultural environments are often prone to communication misunderstanding or ambiguity due to differences in cultural backgrounds, which is seen as a tool for the progression in an individual's unconscious basic traits in more refined and controlled traits.

The teaching and learning of English as a foreign language is a perfect illustration of DLC offering an appropriate context for intercultural interactions. As the main lingua franca worldwide, English is a language of global communication used by people of diverse linguistic and cultural backgrounds who meet physically or online to work together. Arguably, the use of English, which offers the opportunity to come into contact with other people and is likely to be affected by cultural conflicts, provides valuable experiences for an individual's personality.

Because DLC offers the opportunity for students' culture to be taken into account, it can provide the means to help them develop their personalities. More global perspectives in the field tend to abandon the idea of monocultural teaching and learning, for it does not give due consideration to students' cultures while students are now placed at the fore of the process. Approaches that function on students' cultural backgrounds are encouraged. As discussed earlier, culture is part of an individual's identity. Based on this, DLC acknowledges students' cultures as a valuable developmental instrument and thereby paves the way for the improvement of their cultural personality.

2.2 Targeted intercultural communication competence as a framework for the development of an individual's personality basic traits

DLC insists on the development of an individual's personality traits in the components of the targeted intercultural communication based on the acquisition of knowledge, skills, attitudes, and values. Within the intercultural perspective, DLC stresses the need to raise students' awareness of the cross-cultural issue. As written in the CEFR (2020), awareness pertains to discovering and understanding differences from and similarities between other people's cultures and one's own. This suggests that awareness is achieved on two levels: realization of others and self-realization. First, the individual acquires new knowledge about cultural diversity and the respective characteristics of other cultures. What is more, encounters with unfamiliar cultures may offer the opportunity for negotiations which could help to better apprehend ambiguities caused by conflicting cultural referents and thereby change the wrongly-held prior views on the cultures in question. According to Candelier (2015), interactions over culture-based inconsistencies between two different cultures often lead to the construction of new representations that coincide with facts in place of formerly-held stereotypes. By providing sections for cultural awareness, DLC paves the way for the improvement of existing internal personality characteristics that are more appropriate for intercultural local and global contexts. As Erikson's psychosocial theory to personality development suggests, social experiences allow an individual's basic traits to improve and become stronger.

Second, self-realization will result from contact and interaction with other cultures. For example, coming into contact with different perceptions of forgiveness or tolerance may open up one's eyes to the values that their culture attached to the same notions. More interestingly, an individual who does not value his/her cultural characteristics may realize their positive sides. Being aware of this may reinforce feelings of self-identification, that is, the realization of one's identity or values, and increase the eagerness to use it for more constructive interactions with others. In the opposite sense, through what the other cultures mirror on him/her, an individual may realize the limitation of his/her constructed cultural personality and as a consequence, attempt to change it to the positive pole of personality dimension. Indeed, personality theorists (as discussed in section 1.1.) assume that personality dimensions are bipolar, that is, each trait has a positive and negative side stretched at two extremes. Once

an individual succeeds in moving from a negative to a positive pole, he/she is likely to develop. Self-realization can be seen as a step to personality full development.

2.3 Templates for a progressive personality development

DLC also offers the opportunity for progression templates that indicate how the development of an individual's personality development can be achieved. In this regard, the Common European Framework of Reference for Languages (CEFRL, 2020) has four levels of personality development: A, B, and C with internal scales within individual levels. A corresponds to the beginner level where students are expected to discuss the causes of cultural conflicts and carry out positive actions. At the B or intermediate level, students use their already knowledge to compare cultures including their own. Arguable, comparing requires and refines critical thinking. C level the possibility for more complex activities meant to develop students' critical and creative skills as students are expected to explain, interpret intercultural events and propose their opinions. To summarize, the intention of DLC for personality development is reflected in the learning/teaching goals (intercultural competence) and the proposed approaches.

To sum up, DLC proposes a relevant framework for an individual's personality development in at least three areas: the learning contexts, the targeted competence, and the progressive acquisition of the competence. First, by situating the process of cultural competence within intercultural and multilingual social contexts, DLC provides credit to constructive and socio-constructive theories of learning as well as psychosocial theories of personality development theories. Both groups of theories have conceptualized how learners' background characteristics and social interaction assist them in resolving crises to learn. Second, the targeted competence is not exclusively linguistic and includes the required values, skills, and attitudes not only in interpersonal communication but for the future construction by the students of the society at the local and global level. Specifically, teachers are provided with guidelines to better such basic traits as openness to experience, agreeableness, and extraversion-introversion (as identified by personality theories) through the description of intercultural dimensions (at the level of knowledge, skills, attitudes, and values). Third, the suggestion in DLC references (e.g., CEFRL, 2020) about how cultural competencies should be improved progressively highlights the intention to align on the developmental process of personality development as stressed in the theories of personality traits growth. Through these

three frameworks, DLC offers teachers and education opportunities to ensure students' personality growth.

3 Didactic framework for students' personality development

3.1 Integrating intercultural language experiences that capitalize on students' culture in curricula

Based on psychosocial theories of personality development which state that growth on an individual basic attributes results from his/her active interactions with social contexts, students should be exposed to intercultural interactions through language experiences. Enough consideration should be given to their cultural background in instructional practices as a tool for understanding their culture and others'. Yet, despite the opportunity for the use of intercultural practices offered in the DLC framework, students' cultures seem to be still ignored. Given multicultural and lingual diversity at local and global levels, classroom experiences that are meant to integrate intercultural approaches to traditional language-focused methods should extend to both areas.

3.2 Training language students in terms of their personality development through intercultural instruction

Training language students in term of their personal development within cultural frameworks have some implications in terms of the instructional choices for materials, activities, and teacher and student roles. About learning materials, teachers will have to expose students to content (reading and listening, and topics) that involve cultural issues. Such content is more likely to prepare the ground for cross-cultural training and allow them to construct knowledge of cultural diversity and acquire intercultural communication skills in addition to learning the target language. Teachers may provide lists of topics and ask students to choose. Additionally, students may propose topics of interest to them. Arguably, students' selection is made based on the ambiguity that the selected topics cause about their culture. Dealing with them may help them resolve the inconsistencies with their culture.

Concerning classroom activities, teachers can combine three main activities: cultural awareness-raising and critical thinking activities and discussion of culturally marked issues. awareness-raising activities are meant to help them understand cultural diversity. In other terms, students understand that there are different worldviews including theirs. For example, reading texts (about art, values, ways of life) that expose cultural views of people from

different backgrounds worldwide may allow students to acquire alternative cultural knowledge. Integration of critical thinking activities that compare cultures may allow students to make comparisons between their own culture and the others. Based on the knowledge of their native culture, students will eventually identify their similarities and differences with others and develop attitudes and feelings accordingly. One type of attitude may consist in appraising one's culture. By the same token, students could reinforce their sense of identity.

Teachers may also recurse to discussion activities that lead to resolving cultural crises. For example, a discussion about 'girls' circumcision' which often gives rise to heated debates, may reveal intolerance for this cultural practice on the part of the students whose community does not use it. Interactive experiences of these kinds may be profitable for several reasons. First, they provide intolerant students with contradictory evidence about other individuals' cultural values. Indeed, through negotiation of information, they can grasp the meaning and value behind the cultural practice. Second, they may change their perceptions and behaviors towards cultural differences in general and that cultural characteristic in particular. Third, active interactions among students of different dialects and cultures may help students develop intercultural communication skills that they can transfer to new local and global contexts.

Teachers' and students' roles are crucial in achieving the goal of students' development. The idea of the teacher as the 'knower' who imparts his views to students should be discarded and replaced by the notion of the teacher as a facilitator. For example, facilitating intercultural discussions means guiding opponents towards valuing their cultures while acknowledging others' cultural norms and values. This is a challenge for teachers and students insomuch as most students are attached to their cultures to the extent that they stigmatize different values. Learning cannot take place unless students play active roles to abandon their stereotypes about other people of different cultures. As DLC new trends subscribe to constructive and socio-constructive views of learning, teachers should set didactic situations which allow students to act on content and learning situations so that they construct knowledge about other cultures and acquire interactional skills and positive attitudes for themselves. For, research in both learning perspectives, has shown that whatever they do is determined by how they perceive the world and things. In total, learning content, activities, and teacher and student roles should provide students with the opportunity to acquire the target language while

ensuring their personal global development based on their cultural background and interactions with intercultural contexts.

Conclusion

This article aimed to highlight the extent to which DLC could catalyze an individual's personality development based on his or her cultural background to suggest a didactic framework that would be more profitable for foreign language students. My main concern is as follows: Given the specificities of DLC and considering the requirements of today's societies for students' global development, one wonders how DLC cultural dimension can offer a framework for an individual's personality development? Analysis of related literature has led to the conclusion that elements for an individual's personality development are proposed by DLC in three main areas: the social contexts, the targeted intercultural competence, and the developmental progression proposed for the acquisition of cultural knowledge, skills, attitudes, and values. Based on this I suggested a didactic framework with two main components. First, curricula should integrate intercultural language experiences that capitalize on students' culture. Second, students should be trained in terms of their personality development through intercultural instruction. This article has cast some light on the teaching of culture in language learning and the extent to which it is used for an individual's personality development. However, to have a broader picture of the issue further studies using empirical perspectives should show interest in how cultural approaches to language teaching can contribute to the construction of intercultural and peaceful societies.

References

Billiez, J. and Simon, D-L. (2015). L'extension du domaine de la didactique des langues à la didactique du plurilinguisme. In C. Troncy, J-F. De Pietro and M. Kervran (eds). Didactique du plurilinguisme : Approches plurielles des langues et cultures, pp. 443-450. Rennes : Presse Universitaire de Renne.

Cabezudo A., Cicala F., de Bivar Black M. L. and da Silva, M. C. (2019). Global guidelines: Concepts and methodologies on global education for educators and policymakers. Portugal: North-South Centre for Council of Europe.

Canale, M. and Swain, M. (1980). Theoretical Bases of Communicative Approaches to Second Language Teaching and Testing. Applied Linguistics, pp. 1-47.

Candelier, M. (2015). Cohésion sociale, compétence plurilingue et pluriculturelle : Quelle didactiques. In C. Troncy, J-F. De Pietro and M. Kervran (eds). Didactique du plurilinguisme : Approches plurielles des langues et cultures, pp. 331-320. Rennes : Presse Universitaire de Renne.

Cervone, D. and Pervin, A. L. (2013). Personality: Theory and research. USA: Wiley.

Collins III, J. W., and O'Brien, N. P. (2011). The Greenwood Dictionary of Education. California: Greenwood.

Council of Europe (2020), Common European Framework of Reference for Languages: Learning, teaching, assessment – Companion volume, Council of Europe Publishing, Strasbourg, available on www.coe.int/lang-cefr. Accessed on 07/01/2022 at 15:20.

Dörnyei, Z. (2005). The psychology of the language learner: individual differences in second language acquisition. Mahwah, NJ: Lawrence Erlbaum.

Entwistle, N. (1998). Styles of learning and teaching: An integrated outline of educational psychology for students, teachers, and lecturers. New York: Routledge.

Gass, M. S. and Selinker, L. (2008). Second language acquisition: An introductory course. New York and London: Routledge.

Glover, J. and Friedman, H. L. (2015). Transcultural Competence: Navigating Cultural Differences in the Global Community. USA: American Psychological Association.

Greene, R. R. (2008). Eriksonian theory: A developmental approach to ego mastery. In R. R. Greene (ed). Human Behavior Theory and Social Work Practice, pp. 85-111. USA, NJ: Aldin Transaction Publishers.

Howatt, A.P.R. (1984). A history of English language teaching. Oxford: Oxford University Press.

Hurn, B. and Tomalin, B. (2013). Cross-cultural communication: Theory and Practice. UK: Palgrave Macmillan.

Hymes, D. (1980). Language in education: Ethnolinguistic essays. Washington, DC: Center for Applied Linguistics.

Kern, R. and Liddicoat, A. J. (2008). De l'apprenant au locuteur/acteur. G. Zarate, D. Levy and C. Kramsch (eds). *Précis du multilinguisme et du pluriculturalisme*. Paris : Editions des Archives Contemporaines, pp 25-33.

Kouassi, J. (2010). A look at the democratic perspective of ESP. Liens Nouvelle Série, 13, pp. 134-148.

Kramsch, C. (2013a). Culture in foreign language teaching. Iranian Journal of Language Teaching Research 1, 57-78

Kramsch, C. (2013b). Identity and Language Learning: Extending the Conversation. Bristol. Afterword' in B. Norton (ed.): UK: Multilingual Matters.

Laffier, J., Patrarca, D., and Hugues, J. (2017). The need for promoting and developing cultural competency in future teachers. In L. Leavitt, S. Wisdom, K. Leavitt. Cultural Awareness and Competency Development in Higher Education, pp. 148-167. USA: IGI Global.

Lantolf, J. P. and Thorne, S. L. (2006). Sociocultural theory and sociogenesis of second language development. New York: Oxford University Press.

Liddicoat, A. J. and Scarino, A. (2013). Intercultural language teaching and learning. Oxford Wiley-Blackwell

Luthans, F. (2011). Organizational behavior: An evidence-based approach. New York McGraw-Hill Irvin.

McCrae, R. R., and Costa, P. T., Jr (1999). A five-factor theory of personality. In L. A. Pervin and O. P. John (Eds). Handbook of personality: Theory and research, pp 139-153. New York: Guilford.

Moigne, J. L. (Le). Le constructivisme : les enracinements. Tome 1. Paris: Harmattan.

Neuner, G. (2012). The dimensions of intercultural education. In J. Huber (Ed.). Intercultural competence for all: Preparation for living in a heterogeneous world, pp. 11-50. Paris: Council of Europe Publishing.

Nizegorodcew, A. (2011). Understanding culture through a lingua franca. In J. Arabski and A. Wojtaszek (eds). Aspects of culture in second language acquisition a foreign language learning, pp. 7-20. Berlin: Springer.

Orsini-Jones, M. and Lee, F. (2018). Intercultural communicative competence for global citizenship: Identifying cyberpragmatic rules of engagement in telecollaboration. UK: Palgrave Macmillan.

Puren, C. (2002). Perspectives actionnelles et perspectives culturelles en didactiques des langues et cultures : Vers une perspective co-actionnelle co-culturelle. In Langues Modernes 3, 55-71.

Richards, J. C., and Rogers, S. R. (2001). Approaches and methods in language teaching. Cambridge: Cambridge University Press.

Rucks, G. P. (2016). Intercultural competence in instructed language learning: Bridging theory and practice. USA: Information Age Publishing Inc.

Widdowson, H. G. (2009). The linguistic perspective. In K. Knapp and B. Seidhdofer (eds): Handbook of Foreign Language Communication and Learning. New York: Mouton de Gruyter.

Nature et Structure du Verbe dans les Langues Niger-Congo : Première Approche à travers les groupes Kru et Kwa

Joseph BOGNY Yapo
Université Félix Houphouët-Boigny

Abstract: This work is interested in the morphosyntax of the verbs in the languages Niger-Congo, for a long time discussed in works in linguistics. While some defend the SVO order, others opt for the SOV structure. Through data empiric this survey attests that the canonical structure of the Kru and Kwa groups is OV. The VO order ensues of the hybrid character of the verb capable to carry the nominal or verbal properties. These constraints to universal character could spread others well or even languages Niger-Congo to all natural languages.
Keywords: **base structure, Niger-Congo, morphosyntax, verb**

Résumé : Ce travail s'intéresse à la morphosyntaxe des verbes dans les langues Niger-Congo, longuement discutée dans travaux en linguistique. Tandis que certains défendent l'ordre SVO, d'autres optent pour la structure SOV. À travers des données empiriques, cette étude atteste que la structure canonique du syntagme verbal dans les groupes Kru et Kwa est OV. L'ordre VO découle du caractère hybride du verbe qui peut porter aussi bien des modalités nominales que verbales. Cette contrainte du verbe à caractère universel pourrait bien s'appliquer autres langues Niger-Congo voire à toutes les langues naturelles.
Mots-clés : **structure canonique, Niger-Congo, morphosyntaxe, verbe**

Introduction

L'analyse traditionnelle a consacré la forme de l'Impératif comme forme canonique du verbe dans les langues africaines. Cette convention occulte la nature et la structure interne même du verbe ou de ce qu'il est convenu de désigner comme tel. Les études de la

morphosyntaxe du verbe, dans les langues Kwa et Kru, vérifient deux positions syntaxiques : l'une préobjectale (S)VO (1) et l'autre postobjectale (S)OV (2).

(1). *Position préobjectale (VO)*

a. ɔ́/é **sù dí líké** [Kwa : Baule-Walebo][69]

3SG ASP consommer qqch[70]

« Il est en train de manger »

b. **ń lí síḱá** [Kru : Bete-Yokogbo]

1SG manger.HAB riz

« Je mange du riz »

(2). .*Position postobjectale (OV)*

a. ɔ́ **wo [líkè dí-lɛ́] sùsù** [Baule-Walebo]

3SG être qqch consommer-ASP LOC

« Il est en train de manger. (Litt : 'Il est dans le mangement de quelque chose) »

b. **ń jɛ [sɪká lí]** [Bete-Yokogbo]

1SG ACC riz manger

« J'ai mangé du riz »

Cette variation de la position du Radical Verbal (RV) a induit deux hypothèses : **RV**[71] **> Obj** (Aboh 2001 2004, Zogbo 2011) et **Obj > RV** (Avolonto 1992 1995, Koopman 1984, Ouattara-Kessié 2019). Toutefois, ces postulats soulèvent le problème de l'admission de deux structures sous-jacentes pour un même objet syntaxique. Ce travail vise à montrer que cette contradiction structurelle est due à la nature irréductible de l'objet de l'étude : il

[69] Les données du Baule (Walebo), de l'Akye, du Gungbe, du Bete (Yokogbo) et du Kuzjé ont été respectivement adaptées de Krouwa et Kouakou 2019, Bogny 2014, Aboh 2004, Ouattara-Kessié 2019 et Allou 2017.

[70] ACC = Accompli, ASP = Aspect, Cop = copule, DEC = Déclaratif (Assertif), FUT = Futur, Hab = Habituel INACC = Inaccompli, LOC = Locatif, PDM = Particule dicto-Modale, PROG = Progressif, qqch = quelque chose, Pv = particule verbale, OBJ= Objet, RV = Radical verbal,

[71] Le Radical Verbal (RV) correspond en réalité à un verbe léger, Light Verb (Lv) en Anglais.

n'existe pas de verbe dans les langues convoquées. La catégorie lexicale ainsi désignée accepte autant les modalités nominales que verbales (Houis 1966). C'est donc l'identification de la structure canonique de cette catégorie hybride qui détermine sa structure interne (sous-jacente) dans les langues objet de cette étude. ***Cette étude menée dans le cadre minimaliste*** (Chomsky 1995), ***selon l'approche de la Cartographie de la Phrase*** (Rizzi 1997) ***vérifie l'hypothèse que Lv est postposé à l'objet*** *et* se délocalise dans la position gauche aspectuelle pour vérifier les traits de Force (Focus). Il reste in situ lorsqu'il existe dans cette position un morphème lexical (une particule dicto-modale) susceptible d'interpréter les traits (ininterprétables) de la tête fonctionnelle ASP (Koopman 1984, Bogny 2014). L'étude est organisée de la façon suivante : la section en (1) présente et analyse les faits ; la section en (2) est consacrée à la discussion/interprétation.

1 Les faits : à la recherche de la forme nue du verbe

La Cartographie de la phrase révèle les différentes formes du verbe : forme nue ((3a,b),(4a)) et forme fléchie ((3c,d), (4b)). Généralement lorsque le LV est fléchi, il se place devant l'objet alors qu'il vient après quand il est nu. En d'autres termes, la forme fléchie correspond à la structure VO et la forme nue à la structure OV. Dans cette position, LV peut occurrer avec une particule dicto-modale (PDM) doublée d'un locatif (Cf. (3a, b, c) et (4a)).

(3). Akyé (Kwa)

a.	ò	hũ	[kà	ʃì]	la	(forme nue)
	3SG	PDM[72] (être)	qqch		consommer LOC	

"Il est en train de manger "

b.	ò	mã̃	[kà	ʃì]	la	(forme nue)
	3SG	PDM/NEG	qqch		consommer LOC	

"Il n'est pas en train de manger "

c.	. {wɔ̀ / ò-ɔ}	(kà	{ ʃɛ̀ / ʃì-ɛ })		(forme fléchie)
	3SG-ASP	qqch	consommer-ASP		

[72] Particule Dicto-Modale

"Il est en train de manger"

d. ò ({ ʃè / ʃi-e } kà) (forme fléchie)

3SG consommer-Asp. qqch

"Il a mangé"

(4.) **Kouzié (Kru)**

a. ɔ́ nē-ē [kɔ̄bɔ̄ dí̋ nāmɔ̄] (forme nue)

3SG PROG-DEC riz manger PROG

« Il est en train de manger (du riz) »

b. ɔ́ [dí̋-ēkɔ̀bɔ̄] (forme fléchie)

3SG manger.ACC-DEC riz

« Il a mangé du riz »

Ces deux formes impliquent chacune une structure phrastique : la première l'ordre SOV et la seconde l'ordre SVO. La configuration OV fait apparaître deux positions aspecto-modales (3a). La position haute, celle de gauche désignée par la tête fonctionnelle Force est signalée par une copule (verbe d'état) et la position basse, celle de droite dénommée Finitude (Rizzi 1997) est rendue visible par une particule dicto-modale ou postposition (locatif) qui porte la charge de l'Aspect. Quand la position aspectuelle gauche seule est morphologiquement pourvue, cela implique l'application d'une fusion interne qui a engendré la configuration VO. En fait dans cette situation, il existe trois cas de figure :

- Dans le premier cas, la postposition, qui est un véritable aspect lexical, se déplace dans le spécifieur de la position gauche de l'Aspect et Lv, dans la position de l'Aspect (5b).
- Dans le deuxième, il existe un morphème grammatical en position *Spec Asp* et Lv se déplace en position ASP (5d).
- Dans le troisième et dernier cas, Lv se place d'abord en position *Asp* puis en *SpecAsp* (5c).

Lorsque Lv reste en position Asp, il subit la troncation de son actualisateur : il se réduit au radical seul car l'Aspect est déjà pris en charge par le morphème lexical ***su*** ou le morphème grammatical ***a*** (Cf. (5b) et (5d)). Quand il se place par contre, en SpecAsp, Lv conserve sa structure segmentale complète : l'actualisateur *-lɛ* ; seule la voyelle varie en se réalisant ***i*** [73] Ces faits indiquent que la position syntaxique du morphème aspecto-modal gauche suit immédiatement celle du sujet (5b, c, d) soit en position *SpecAsp* (5c,d).

(5). Baule

a. **ɔ wo [likè di -lɛ] sù**
3SG ASP.être qqch consommer-ASP LOC
'Il est en train de manger. (Litt : 'Il est dans le mangement de quelque chose)'

b. **ɔ /e sù [di like]**
3SG Spec.ASP ASP.consommer qqch
'Il est en train de manger'

c. **ɔ/e di -li [< di-li > like]**
3SG ASP consommer qqch
'Il a mangé'

d. **wà [-ɗi like]**
ɔ -à
3SG ASP consommer qqch
'Il a mangé'

e. a ɗi mą̃ **like**
3SG.ASP manger NEG qqch
'Il n'a pas mangé'

f. **a ɗi-a like**
3SG.ASP manger-NEG qqch
'Il n'a pas mangé'

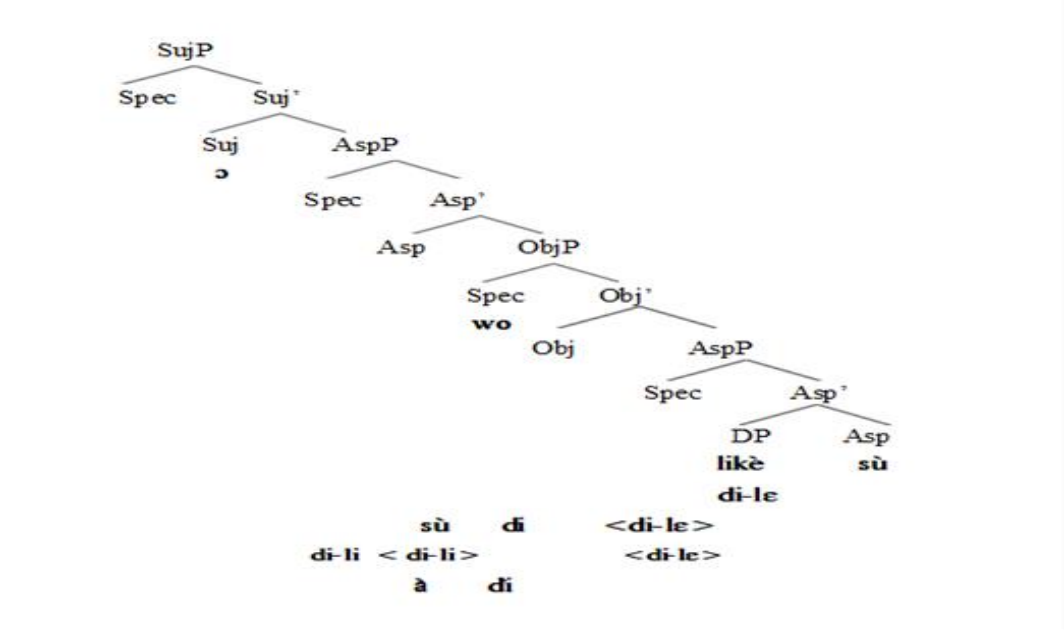
[73] Ce phénomène est courant dans les langues Kwa où la voyelle de l'actualisateur varie quand Lv se place en position gauche de (Spec)Asp. C'est le cas en Akyé où l'actualisateur *-E* se réalise *-e* (Voir exemple en (9)).

Lv reste en position *ASP* en (5b et d) mais se déplace en *SpecAsp* en (5c). Dans ce cas, il occupe d'abord la position ASP avant de se déplacer en SpecAsp, où *li* s'incorpore à lui, *contrairement à son homologue* **à** qui, quant à lui s'amalgame au pronom (5d) permettant à Lv de rester en ASP. Les différents schèmes tonals respectivement HH, **di-li,** en (5c) et BB, **à-dì,** en (5d) démontrent en effet, que dans le premier cas, le Lv se trouve dans la position ASP et dans le second en position *Spec Asp*. En effet, c'est dans la position *SpecAsp* que l'aspect lexical porte un ton B : c'est le cas de **sù.**

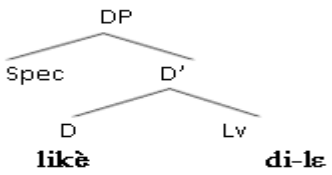
Structure : *Suj – Cop – Obj – Verb – PDM - Postp*

Suj - Asp – Verb - Objet[74]

(6a) Cartographie des positions syntaxiques



(6b) Cartographie du verbo-nominal (DP)



[74] Équivalent à ***S Asp O V Asp / S Asp V O*** (Krouwa et Kouakou 2019).

La forme nue du verbe est prédicat en (5a) mais elle peut être Argument comme illustré en (7(a), (c), (d)).

(7) **Baule et Bété**

a. **[likè di -lɛ] jo fɛ̃** (Baule)

qqch. Manger-PDM faire. Doux

'(Fait de) manger procure du plaisir (Litt : '(le fait de) manger est doux)'

b. lil(i)-e **(Bété)**

' (fait de) manger'

c. n jɪɓʌ [sɪka a lil(i)-e] **(Bété)**

1SG aimer riz GEN RED.manger.NR

' J'aime manger du riz (Litt : J'aime le mangement de riz) '

d. [sɪka a lil(i)-e] nɛnɪ **(Bété)**

riz GEN mangement Être.bon

'(le fait de) manger du riz est agréable.'

En Gungbe, le radical verbal se délocalise à l'Accompli comme à l'Inaccompli, à condition d'être rédupliquée dans le dernier cas ((9b) et (9c)). Si le radical n'est pas réduplqué, la structure s'agrammaticalise (9d). Cette modification morphologique implique l'existence d'un trait ininterprétable à vérifier dans cette position. Il s'agit certainement d'une tête aspectuelle dotée du trait [+EMPHATIQUE] que le verbe vérifie en se réduplqiuant. Le réduplicatif représente la tête fonctionnelle dont les traits sont vérifiés par délocalisation du verbe. L'agrammaticalité de (9d) démontre que le déplacement du radical verbal dans la position gauche de l'Aspect est motivé par la nécessité d'interpréter le trait fonctionnel [+EMPHATIQUE]. Cette exigence contraint le radical verbal (RV) au déplacement, en Baule (Cf. (5b) repris en (8b)).

(8). Baule

a. **ɔ wo [[likè di -lɛ] sù]**

3SG ASP.être qqch consommer-ASP LOC

'Il est en train de manger. (Litt : 'Il est dans le mangement

de quelque chose)'

b. **ɔ /e sù [di like]**

3SG Spec.ASP ASP.consommer qqch

'Il est en train de manger'

(9). **Gungbe**

a. Àsíbá tò **[wémà lɔ̀ dḭ́]**

Assiba PROG livre DEF chercher

'Assiba est en train de chercher le livre'

b. Àsíbá tò **[dḭ́-dḭ́ wémá lɔ́**]

Assiba PROG RED-chercher livre DEF

''Assiba est en train de chercher le livre''

c. Àsíbá **[dḭ́ wémà lɔ́**]

Assiba chercher.ACC livre DEF

'Assiba a cherché le livre'

d. Àsıba tò ***dı̰** wema lɔ

Les données du Bété et du Kouzié respectivement en (10) et (11) vérifient la morphosyntaxe du radical verbal. Le verbe suit toujours l'objet quand il est à la forme nue. C'est sa forme fléchie qui précède l'objet.

(10). **Bété**

a. ń [lí síká] (forme fléchie – VO (ASP))

1SG manger.HAB riz

« Je mange du riz »

b. ń jí [síká lí] (forme nue – OV(ASP))

1SG FUT riz manger

« Je mangerai du riz »

(FUTP = Futur Potentiel)

c. ń jɛ [síká lí]
1SG AOR riz manger

'J'ai mangé du riz'

d. n jɪɓʌ [sɪka a lil(i)-e] (forme fléchie – VO (ASP))

1SG aimer riz GEN RED.manger.NR

'J'aime manger du riz (Litt : J'aime le mangement de riz)'

e. [sɪka a lil(i)-e] **nɛnɪ**

riz GEN mangement Être bon

'(Le fait de) manger du riz est agréable.'

(11) **Kouzié**

a. ɔ́ **nē-ē** [[**kɔ̄bɔ̄** **dĩ**] **nāmɔ̄**] (forme nue – OV(ASP))

3SG être-DEC riz manger LOC (PROG)

« Il est en train de manger du riz»

b. ɔ́ [**dĩ-ē** **kɔ̀bɔ̄**] (forme fléchie – V(-ASP)O)

3SG manger.ACC-DEC riz

« Il a mangé du riz »

En Akyé, le marqueur aspecto-modal *ɛ* de la position droite aspectuelle projette son trait [-ATR], par percolation sur la position gauche aspectuelle, modifiant ainsi la voyelle [+ATR] du pronom en [-ATR] (11c).

Lorsque le verbe se déplace, il se place dans la position gauche aspectuelle (le domaine du pronom) qui est dotée du trait [+ATR] (voir le trait [+ATR] de la voyelle du pronom et du radical verbal – 11d).

(12) Akyé

a. ò hṵ̃ [kà ʃi] la

3SG être.STA[75] qqch consommer LOC

"Il est en train de manger "

b. o… ma_0 [ka… Si…] la

3SG NEG qqch consommer LOC

"Il n'est pas en train de manger "

c. [kà ʃı] mạ̰ o kī ɔ̰̀

qqch consommer NEG. 3SG.Obj sein entrer

"Il n'a pas faim / il n'a pas envie de manger" (Litt : 'Manger ne pénètre pas (en) son sein')

d. wɔ̀ kà { ʃɛ̀ / ʃi-ɛ }

3SG-ASP qqch consommer-ASP

"Il est en train de manger"

e. ò { ʃè / ʃi-e } kà

SG consommer-Asp. qqch

"Il a mangé"

2 Discussion / Interprétation

Les structures en (8a), (9a), (10d), (11a) et (12a) semblent corroborer l'hypothèse selon laquelle il s'agit de deux propositions dont l'une est enchâssée dans l'autre. La proposition

[75] Statif

enchâssée se trouve entre parenthèse : c'est la structure OV. La position gauche de l'Aspect marquée par la copule porte la charge du trait discursif (trait de Force). C'est le Focus. L'OV enchâssé est le Topique (trait de Finitude) qui est clos par un trait prosodique (ton, ATR – 12d), un marqueur grammatical (11b) et/ou un marqueur lexical (9a) ou les deux à la fois (11a). L'Inaccompli prend sa source (commence) dans l'Accompli et se prolonge dans le duratif. À l'Accompli, le verbe se déplace dans la position gauche de l'Aspect pour vérifier les traits de Force (Focus). Ce mouvement est illustré par les exemples (8a), (11a), et (12a). Cependant les structures en ((8a), (11a)) et (12a) vérifient qu'il n'y a qu'une seule proposition avec un seul prédicat constitué par la copule et le complément phrastique qu'elle sélectionne, cette copule pouvant s'amuïr segmentalement (Cf.(12a) à (12d)). Rappelons que les constituants, dans une phrase, se déplacent non pas seulement pour vérifier des traits formels (Nombre, personne, cas, flexion, aspect) mais aussi pour satisfaire des traits discursifs (topique, focus).

En accord avec l'hypothèse de l'éclatement de tête fonctionnelle (Rizzi 1997), nous admettons que la tête fonctionnelle *Asp*, analogiquement à C, se subdivise en deux têtes fonctionnelles dont la première qui constitue la borne à gauche encode les traits discursifs de Force et la seconde à droite prend en charge les traits de Finitude.

Les traits formels Force (assertion, ordre ou interrogation) sont vérifiés soit par les traits lexicaux d'une copule, soit par la délocalisation du verbe. Cette délocalisation est motivée par la vérification des traits ininterprétables de la position gauche aspectuelle.

En Akyé, la position gauche de l'Aspect est dotée du trait prosodique [+/-ATR] qui se propage à tous les morphèmes grammaticaux de la phrase. Ce trait se manifeste par le pronom et la particule dicto-modale suffixée au radical verbal (Bogny 2014). On retiendra donc que le Verbe nu suit toujours l'objet : *Suj – Cop – Obj – **Verb** – PDM – Postp.*

Conclusion

Cette communication a montré, sur la base de l'approche cartographique de la phrase, que, dans les langues Kru et Kwa, le verbe est une catégorie lexicale hybride, pouvant porter les modalités nominales ou verbales. Pour ce qui est de l'ordre des constituants, le radical verbal suit l'objet. Le radical verbal subit une délocalisation, cette opération a lieu pour

vérifier les traits (ininterprétables) de modalité (assertion, ordre, interrogation…). Ces propriétés minimales devraient pouvoir être attestées à travers les autres langues Niger-Congo !

Références

ABOH, O. E., 2004, *The Morphosyntax of Complement-Head Sequences: Clause Structure and Word Order Patterns in Kwa*, Oxford.

ABOH, O. E., 2001, "Object Shift and Verb Movement in Gbe" in *GG@G (Generative Grammar in Geneva), 2*: 1-13.

AVOLONTO, A., 1995, *Pour une approche minimaliste des verbes à objets inhérents en Fongbé*, thèse de doctorat, UQUAM.

AVOLONTO, A., 1992, *De l'étude sémantico-syntaxique des marqueurs préverbaux à la structure de la phrase en fongbé*. UQUAM.

BOGNY Y., 2014, *Arguments, Marqueurs Aspecto-Modaux et Ordre des Mots dans les Langues Kwa : une Approche Minimaliste*, Thèse d'état, Université Félix Houphouët-Boigny, Cocody-Abidjan, Département des Sciences du Langage, 563 p.

CHOMSKY, Noam, 1995 *The Minimalist Program*, MIT Press.

HOUIS, Maurice, 1966, "Aperçu sur les structures grammaticales des langues

Négro-africaines", *Afrique et Langage, 9.* Paris.

KROUWA S. T. et KOUAKOU, N. G., 2019, "Le progressif dans les langues Kwa : une étude transversale", Communication Wetalk , oct. 2019, UFHB.

RIZZI L. & CINQUE G., 2010, "The Cartography of Syntactic Structures", *The Oxford Handbook of Linguistic Analysis,* edited by B. Heine and H. Narrog. Oxford University Press, Oxford, New York, pp. 51-65.

RIZZI L. & CINQUE G., 2016, "Functional Categories and Syntactic Theory", in *Annual Review of linguistics, vol 2* p.139- 163, online on www.annualreview.org , consulté le 13 oct. 2018.

Fiche pratique pour l'enseignement de l'AEM en milieu préscolaire : Cas du baoulé agba de Bocanda

Koffi Kouman Simon KOUASSI

kacubes@hotmail.fr

Amenan Eliane ESSY

Résumé : Cet article décrit à la fois la méthodologie d'une fiche pratique de l'enseignement de l'AEM (Activité d'Eveil au Milieu) au préscolaire et l'importance des jours de la semaine dans l'enrichissement du lexique du baoulé agba, parler de Bocanda. On observe que ces noms de jours sont utilisés comme base nominale pour former plusieurs mots composés entre autres les noms de filles, de garçons et de villages.

Mots-clés : AEM, base nominale, mots composés

Abstract: This article describes the practical working sheet of the Environment Awakening Activities (EAA) from the nursery school and the days of the week within the enrichment of the agba baoule lexical of Bocanda. We notice that those days names are used as a nominal basis to forming many composed words among others villages, boys and girls names.

Keywords: EAA, nominal basis, compound words.

Introduction

Comment la linguistique peut-elle contribuer à l'enseignement des langues ? L'on assiste à la progression fulgurante du français, depuis des décennies, à travers toutes ses variantes et, a contrario, à l'étiolement des langues nationales, ou à tout le moins, à leur pratique approximative de la part de locuteurs de plus en plus acculturés et à une absence totale d'une conscience « langues nationales ». Comment susciter l'intérêt de ces mêmes populations pour ces langues, afin créer les conditions de leur enseignement et contribuer ainsi à leur sauvegarde. La mise en synergie des intelligences et la définition du mode

opératoire du Programme de promotion des langues ivoiriennes peuvent traduire l'engagement du Gouvernement à promouvoir le patrimoine linguistique ivoirien. L'arrêté interministériel n°558 du 30 novembre 2012 a été pris, à l'initiative de Monsieur le Ministre de la Culture et de la Francophonie et cosigné par le Ministre délégué auprès du Premier Ministre, chargé de l'Economie et des Finances et le ministre de l'Education Nationale et de l'Enseignement Technique. Le Gouvernement ivoirien, reconnaissant donc l'évidence de la place des langues nationales dans la société ivoirienne, attache du prix à la réalisation de cet important projet de réhabilitation, de sauvegarde et de valorisation de notre patrimoine linguistique. Des propositions constructives et des recommandations concrètes et pertinentes en vue de permettre à la Côte d'Ivoire d'affiner sa politique linguistique et de mettre en place les outils didactiques et pédagogiques nécessaires à la mise en œuvre de l'enseignement des langues nationales. Deux défis majeurs sont à relever. Le premier défi concerne, le fameux problème de la multiplicité des langues, présenté comme un facteur de division des communautés., l'origine commune des langues ivoiriennes attestée par les études linguistiques menées depuis un siècle, renforce l'idée que les peuples de Côte d'Ivoire appartiennent, en fait, à une même famille et que les liens entre les communautés sont bien plus importants que ce qui peut les opposer. Le second défi à relever, c'est de faire tomber les préjugés qui entravent le développement de ces langues. Les langues nationales seraient des dialectes, scientifiquement pauvres, n'ayant aucune grammaire etc. En vue de hisser nos langues Africaines au niveau international et de les sauvegarder, nous devons les enseigner à l'instar des langues Anglaises, Françaises, Espagnol…

C'est justement pour cette raison que nous avons choisi de nous intéresser à la maternelle, maillon essentiel de l'éducation nationale. L'AEM, activité d'éveil au milieu, matière enseignée au préscolaire en Côte d'Ivoire nous servira de support pour présenter notre proposition de fiche en baoulé en vue de son enseignement dans nos établissements préscolaires.

I-ELABORATION D'UNE LECON

1.1. Compréhension de l'AEM

L'AEM englobe toutes les activités d'éveil au milieu. Il touche l''environnement qui est le milieu de vie de l'homme. L'environnement prend en compte les êtres vivants et les êtres inertes. Autrement dit, l'environnement est l'ensemble de tous les êtres vivants et de tous les éléments inertes qui composent l'espace proche ou lointain de l'homme, ainsi que l'ensemble des rapports qui les lient entre eux et des modifications qui en résultent.

Exemples : **l'école** (espace proche) est un microenvironnement.

La ville (espace lointain, plus grand, plus vaste) est un macro-environnement.

Il s'agit de traiter des cibles, des besoins langagiers, du contenu et des méthodes d'enseignement des langues ivoiriennes.

Concernant les cibles, nous avons les enfants et les adultes en fonction de leur milieu social et de leur niveau d'alphabétisme. Les besoins langagiers et culturels portent notamment sur l'apprentissage oral et écrit des langues ivoiriennes. L'apprentissage et la connaissance des peuples et des cultures de Côte d'Ivoire passent par le développement de relations interpersonnelles.

L'enseignement des langues nationales se transmettra par l'utilisation de méthodes ludiques (jeux linguistiques, comptines et chants). Concrètement il s'agit, chez les enfants, de jeux ou de chansons, de présentations, de lecture de phrases, de mots de vocabulaire, d'exercices structuraux, d'écriture de phrases et de révision avant le passage à une situation de communication.

Chez les adultes, il est question des étapes méthodologiques suivantes : Images présentant un fait de civilisation ou texte culturel, vocabulaire et structure grammaticale, lecture et écriture de la phrase, exercices structuraux et révision avant le passage à une situation de communication. Les enseignements ne peuvent se faire sans les deux différentes préparations (lointaines et proches) d'où la proposition d'une fiche concrète en vue d'un enseignement de qualité.

1.2. Proposition d'une fiche concrète

Activité d'Eveil au Milieu (AEM)

dádáfwɛ̄ǹdɛ̄nílíkàǹdɛ́

ɟɔ̀lɛ́ :cɛ̰níí ǹzɔ́líɛ̀ **swā** :ɲɲɔ̰

nīgékléà kṳ̀: mɔ̰nɛ̰́áfjɛ̰ **cɛ̰** :blu

ínṳ̀búà/bwékṳ̀ : cɛ̰́dúmą̀ **dɔ̀** :ǹglą̀

ɟùmą̰́nīgé : cɛ̰ flwà

flúwàkófjé : súklúkléfwɛ̀ flwà

íjòlɛ̀pkánū	**íklṳ̀nīgé/ klṳ̀**
Sì	cɛ̀mɔ̰
Bòbò	cɛ̀mɔ̰

àtɪ̰́mɔ̀bésɪ̰̀sú / bɔ́tìsɪ̰̀lɛ̀ :

ą̀mɔ̰́nrṳ́ pkɛ̰̀gbɛ̰̀ mɔ́ bé wò súklù wàfą̀ bé wą̀ bé dí àklṳ́ɟwɛ̀ są́gɛ̀ bé sìmą̀ cɛ̰̀mɔ̰̀bé bòbò. í sɔ̀ tí bèkùndɛ̀ kɛ̀ bé jó cɛ̰̀flwà mɔ́ cɛ̰ mé wó sù.

íjólɛ̀nù

nátìlɛ̀	**súklùkléfwɛ̀-ɟúmą̀/nīgékléfwɛ̀-ɟúmą̀**	**bɔ́tìjólɛ̀**	**súklúm̀m̀ámé ɟúmą̀**
I -**fákléà** lwà tíkɛ̀ bɔ́tìsɪ̰̀lɛ̀sù	ą́nɛ̀tíǹzúcɛ̰̀ ką́ àtɪ̰̀ mɔ́ bé sɪ̰̀sù ì fɛ̀fɛ̀	srą́klúà	ą́nɛ̀ tí kísíé tjé ,trą̰̀díɲì
II- **bɔ́túà** kpàcí átɪ̰̀			

ɟúmą̀dílèpkà íɟɔ̀lèǹgbɛ̰	ǹzú jè bàką́ mé sí mɛ̰ jó nɔ̰	kófjé ɟúmą̀	bé sìmá cɛ̰ ǹgá bé dí áklṵ̰ɟwè
íɟɔ̀lèsjésjéà	jó mą̀ bé bòbò cɛ̰mɔ̰		bòbòcɛ̰mɔ̰
			kísíé ɟɔ̀lɛ́ m̀m̀lą̀ úgúwé já fwé mɔ̰nɛ̰
	jómą̀bésícɛ̰ mé ùmíùmí		ànúmą̀ ą̀nɛ́ àhímą̀
III- kénją̀			klé cɛ̀mɔ̰
	flɛ́ súklù bákṵ	srą̀kṵ-ɟúmą̀	kísíé ɟɔ̀lɛ́
	jómą̀ ɔ́ klé cɛ̰ mé dúmą̀		m̀m̀lą̀ úgúwé já fwé mɔ̰nɛ̰

II- PROPOSITIONS DE CONTENUS DE COURS

2.1. Formation de noms de personnes

En baoulé, chaque jour correspond à un nom bien précis et ces noms de jours permettent de former des noms de filles et de garçons comme le présente le tableau ci-dessous :

Jours		Fille	Garçons
lundi	kísíé	Ákísí	Kúásí
mardi	ɟɔ̀lɛ́	áɟúà	kúáɟò
mercredi	m̀m̀là̰	ám̀m̀lá̰	kɔ́nà̰
jeudi	úgúwé	Áhú	Kúákú
vendredi	já	Ájà	jáò / jà
samedi	fwé	Áfwé	Kòfí
dimanche	mɔ̀nɛ̰̀	ámòɛ̰̀	kúàṵ̀

NB : Tous les noms de filles et de garçons peuvent se rattacher au morphème **bà** qui signifie « enfant » pour former des mots composés.

Exemple : ákísí-bà « enfant d'Akissi »
kɔ́nà̰-bà « enfant de Konan »

Si la mère ou le père de l'enfant et l'enfant sont nés le même jour, on ajoute le nom bà pour signifier que ce nom existe déjà dans la famille. On peut désigner le fils kòfí kòfí ou kúákú kúákú. On utilise la forme rédupliquée pour désigner le fils. En d'autres termes Kouakou est le fils de Kouakou.

Par contre, on ajoute le morphème kà̰à̰ pour désigner un autre plus petit que celui qui existe déjà.

ákísí kà̰à̰ « petite Akissi »

jáò kà̰à̰ « petit Yao »

2.2. Noms de village

Les noms de villages, le plus souvent, sont formés par ces mêmes noms :

ákísíkúlɔ̀ (« Akissikro »)

jáòkúlɔ̀ (« Yaokro »)

kúásíkúlɔ̀ (« kouassikro »)

kúáɟòkúlɔ̀ (« kouadiokro »)

kɔ́nn̰ákúlɔ̀ (« konankro »)

kúákúkúlɔ̀ (« kouakoukro »)

kúàṵkúlɔ̀ (« kouamékro »)

2.3. Construction de noms de sauces

Pour trouver le nom des sauces, on ajoute le morphème « trò » à ces bases nominales pour former un nom composé :

áè « graine » áètrò → « sauce graine »

gbɔ́lù « gombo » gbɔ́lùtrò → « sauce gombo»

ŋ̀gátè« arachide » ŋ̀gátètrò → « sauce arachide »

ɟṵ́gblé « gombo sec » ɟṵ́gblétrò → « sauce gombo sec »

nígémà « aubergine » → nígémàtrò « sauce aubergine »

tómàtí « tomate » → tómàtítrò «sauce tomate »

Le morphème **ŋ̀ɲà** qui signifie « feuille » peut être utilisé pour former un mot composé avec certains noms pour donner le nom d'autres variétés de sauce à base de feuille.

àgbá + ŋ̀ɲà «manioc + feuille » → àgbáŋ̀ɲà « feuille de manioc »

àgbáŋ̀ɲàtrò « sauce de feuille de manioc »

mà̰gà̰nì + ǹŋà « taro + feuille » → mà̰gà̰níǹŋà « feuille de taro »

àgbáǹŋàtrò « sauce feuille de taro »

fwé + ǹŋà « feuille esp. + feuille ». → fwéǹŋà « feuille esp. »

fwéǹŋàtrò « sauce feuille esp. »

Les noms de sauces qui sont ci-dessous n'ont pas forcément besoin du morphème « trò ». Ce sont :

wlɛ̀wlɛ̀ « arachide esp. »

ǹgónóǹm̀lé « feuille de taro »

mɩ̰́kʊ̰̀ǹzué « piment esp. »

dómìǹgátɛ̀ « arachide »

nà̰ʊ̰̀kʊ̰ « feuille esp. »

fwéǹŋà « feuille esp. »

2.4. Quelques noms de tubercules

àgbá « manioc »

dúò « igname »

mà̰gà̰nì « taro »

dìswà « taro esp. »

ówlò "igname esp."

2.5. Noms d'animaux domestiques

à̰à̰kɩ́ « chat »

bólì « cabri »

bwà « mouton »

ákɔ́ « poulet »

nɑ̨́nì « bœuf »

ɑ̀g̩ɔ́fḭ̀/gbéklé « souris »

áswà « porc »

ádwà « chien »

dàbòdàbò « canard »

2.6. Quelques fruits

dómí « orange »

dómíblà blàdómí « citron »

ámlɔ̰̀ « corrossol »

óflɛ̀ « papaye »

téklé ɟàmá « banane esp. »

2.6. **Les conjonctions de coordination**

sɑ̀g̩ɛ́ « mais »

ɑ̀z̩ɛ́ « ou »

ní « et »

ìtí « donc »

kúsùmɑ̀ kúsù « or »

nà « ni »

àfɪ̃ « car »

2.7. Un exemple de comptine

kù, ɲɲɔ̀ ǹsa̰ , blà mí hṵ̀ wà ; ǹǹa̰, ǹǹṵ̀, ǹsjɛ̰̀ , dì dúò

un/ deux/ trois/ viens/ mon / corps/ ici ; quatre, cinq, six, manger / igname

(« un,deux trois, viens chez moi ; quatre, cinq, six, manger de l'igname »)

2.8. Un exemple de chant

mì tìtì gbɔ́lù mì tìtì gbɔ́lù
moi/ cueillir/ gombo moi/ cueillir/ gombo
(« je récolte du gombo ») (« je récolte du gombo »)

jé kó fà, jé kó fà
jé kó fà jé kó fà
nous /auxiliaire/prendre
(« nous le portons ») (« nous le portons »)
(« nous le portons ») (« nous le portons »)

mì tìtì gbɔ́lù mì tìtì gbɔ́lù
moi/ cueillir/ gombo moi/ cueillir/ gombo
(« je récolte du gombo ») (« je récolte du gombo »)

CONCLUSION

Au terme de notre analyse, nous pouvons dire que l'enseignement de l'AEM (Activité d'Eveil au Milieu) à la maternelle dans les différentes langues ivoiriennes, surtout en baoulé, serait le bienvenu car dès le bas âge, si nous inculquons nos savoirs, savoir faire et savoir être en langue à nos enfants, l'apprenant gagnerait mieux et en plus.

Enseigner une langue c'est faire sa promotion et celles des valeurs culturelles inhérentes. C'est aussi un gage de développement durable. La formation des noms de personnes et de villages suivant les jours de la semaine, tel qu'élaborés dans le tableau indicatif, a débouché sur la découverte de la structure de ces noms, à savoir : **Ncomp = N1+N2** (N1 étant nom

dérivé du jour de la semaine ; N2 : kúlɔ̀ ou baa/kan). Des contenus de cours proposés pourront être exploités dans la mise en forme d'une fiche pratique, à l'exemple de celle entièrement présentée dans le présent article. La base nominale qui provient du nom de jour permet de former plusieurs autres noms composés.

Au demeurant, pour formaliser et vulgariser l'enseignement-apprentissage des/en langues ivoiriennes, il convient de :

- créer et d'animer une Académie des langues, cultures et civilisations dans chaque chef-lieu de District en Côte d'Ivoire ;
- créer un Département de langues, cultures et civilisations dans chaque université en Côte d'Ivoire ;
- créer des conservatoires et des observatoires linguistiques, régionaux et locaux ;
- signer et renforcer un protocole d'accord entre le Ministère de la Culture et de la Francophonie et le Ministère de la Communication, impliquant les médias d'Etat dans les actions de promotion des langues ivoiriennes ;
- prévoir dans les épreuves de culture générale (aux concours administratifs) des sujets relatifs à la connaissance des langues et cultures de Côte d'Ivoire ;
- introduire l'enseignement des langues nationales dans les CAFOP, à l'ENS, à l'IPNETP, à l'ISTC et dans les Etablissement du secteur éducation-formation.

Notre vision est de voir remplacer la formule « le français est la langue d'enseignement » par « le français et les langues nationales sont les langues d'enseignement » dans la loi d'orientation de l'éducation-formation en Côte d'Ivoire.

BIBLIOGRAPHIE

ABOH,O.Enoch and James ESSEGBEY, (2010),*Topics in kwa Syntax*, Springer ,Dordrech, Heidelberg, London, NY.

ABOH,O.Enoch ,(2009),*Clause Structure and* Verb *Series' in Linguistic Inquiry,* Vol, 40,N 1, MIT, 1-33

ADOPO, A. Francois, 1996, « *Pluralité linguistique et pluralité culturelle »* in CIRL N° 31, Abidjan, pp 127-157.

BAYLON, Christian et FABRE, Paul, 2001, *Initiation à la linguistique,*
Nathan université.

BOGNY, Yapo Joseph, (2014), *Arguments, Marqueurs aspect-modaux et Ordre des mots dans les langues Kwa : Une approche Minimaliste*. Doctorat d'Etat en Sciences du Langage. Université Félix Houphouët- Boigny de Cocody.Dépt des Sciences du Langage.

BOGNY, Yapo Joseph, (2005) « *La Série verbaledans les langues Kwa de Cote d'Ivoire* : *Typologie et contraintes* »in studies the languages of the Volta basin 2, Linguistics Department, University of ghana, Legon, PP 75-93.

BOGNY, Y. Joseph, 1994, *Syntaxe du n'gwla, langue kwa de Côte d'Ivoire,* Thèse pour le doct. 3è cycle, ILA,Université d'Abidjan.

CHOMSKY, Noam, 1981, *Lectures on Government and Binding,* Dordrecht: Foris. Traduction francaise: 1991. Théorie du gouvernement et du liage. Paris. Seuil.

BOUTIN, Béatrice Akissi - (2002). *Description de la variation : études transformationnelles des phrases du français de Côte d'Ivoire*. Thèse de Doctorat, Université Grenoble 3. Coll. « Thèse à la carte », Villeneuve d'Ascq : Presses Universitaires du Septentrion. 404 p.

Bureau d'Exécution des Projets, Composante IV du Projet BAD Education IV (2001) : *éducation environnementale C.M.* Imprimé par IPC. C.I- ABIDJAN.

CREISSELS, Denis & KOUADIO N'guessan, Jérémie (1977). *Description phonologique et grammaticale d'un parler baoulé*. Abidjan : ILA. 642 p.

ESSY Eliane, 2018, *Formation des mots baoulé en alladjan*, Abilang 3è éd, Université Alassane Dramane Ouattara, Bouaké, Cote d'Ivoire.

GROSS, Maurice (1968). *Grammaire transformationnelle du français. Syntaxe du verbe. Paris* : Larousse, réimp. Cantilène 1986. 181 p.

GROSS, Maurice (1975). *Méthodes en syntaxe : le régime des constructions complétives.* Paris: Hermann. 413p.

HUOT, Hélène (1981). *Constructions infinitives du français. Le subordonnant « de ». Genève* : Droz. 522 p.

KAKOU Foba Antoine (2013), « *Aspect, modalité et changement morphophonologiques dans la phrase verbale du walébo, parler baoulé de Sakassou* », Cahiers ivoiriens de recherches linguistiques, n°17/18, pp. 25-41.

KOUADIO N'GUESSAN, Jérémie (2000). « *Les séries verbales en baoulé : questions de morphosyntaxe et de sémantique* ». In Studies in African Linguistics, 29, 1 : pp. 75-90.

KOUADIO N'GUESSAN, Jérémie, 1996, *Description systématique de l'attié de Memni (langueKwa de C.I*), Université Stendhal de Grenoble III, département des sciences du langage, Thèse pour le doctorat d'état volume1.

LABELLE, JACQUES & LECLERE Christian (eds.) (1995). *Lexiques-grammaires comparés en français* : Actes du Colloque International de Montréal (3-5 juin 1992). Benjamins Publishing Company. 217 p.

MULLER, Claude (2002). *Les bases de la syntaxe. Syntaxe contrastive. Français - Langues voisines*. Presses universitaires de Bordeaux. 454 p.

OSPINA, Marie (1999) *« Le système d'aspect et du temps dans la phrase simple assertive en yuhup maku. Langue de l'amazonie Colombienne* » In *Actances 10,* Paris, pp.119-136

SCALISE,S, 1986, *Generative morphology*,Riverton USA, foris Publications.

TRUCKENBROD, Hubert, 1995, Phonological phrases; their relation to Syntaxe,Focus, and Prominence. phd,MIT.

TYMIAN (J), KOUADIO (J), LOUKOU, (JN), 2003, *Dictionnaire baoulé/ francais,* Abj, Nouvelles Editions Ivoiriennes ,610 P, index, bibliog. Georges L.A. Retord.

ANNEXE

Fiche pratique

Activité d'Eveil au Milieu (AEM)

Thème :la semaine et ses représentations **cours :**MMS

Leçon 1: la semaine **date :**

séance: les jours de la semaine **durée :**

matériel : frise de la semaine **semaine**

documentation : guide maitre

Habiletés	**Contenus**
Connaitre	les jours
citer/ dire	les jours

Situation : Les enfants de la grande section prévoient faire une fête. Malheureusement, ils ne connaissent pas les jours de la semaine. Ils veulent représenter la frise de la semaine afin de maitriser ces jours.

Etapes du cours	**Activités de l'enseignant**	**Stratégies pédagogiques**	**Activités élèves**
I –**Présentation** Rappel Situation	 Quel jour sommes-nous aujourd'hui ? Présente la situation	 Travail collectif	 lundi écoute attentivement
II- **développement** -Question de	 Qu'est ce que les		

compréhension -activités non structurées -activités structurées	enfants ne savent pas faire ? fait citer les jours de la semaine Fait maitriser le temps	Travail de groupe	Ils ne savent pas citer les jours de la semaine Cite les jours de la semaine Lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi, dimanche hier aujourd'hui demain
III-Evaluation	Appelle et Interroge un élève Fait citer les jours de la semaine	Travail individuel	Lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi, dimanche